

VOLUME 60
NUMÉRO 258

AUTOMNE
2026

Vivre ET **célébrer**

Revue de pastorale liturgique
et sacramentelle



DOSSIER

La liturgie au défi de la diversité culturelle

- 4 La diversité ethnique au sein de l'Église catholique au Québec
>>> DEIRDRE MENTEL
- 9 Nos communautés et assemblées liturgiques prennent des couleurs
>>> RODHAIN KASUBA
- 14 Portrait en six volets de la rencontre interculturelle, Église de Saint-Boniface
>>> DANIEL BAHUAUD
ET MARCEL DEGAGNÉ
- 19 La paroisse du Sacré-Cœur de Toronto
>>> GUSTAVE INEZA, O.P.
- 23 Comme un vent de Pentecôte...
>>> PROPOS RECUEILLIS PAR
DANIEL LALIBERTÉ
- 28 Quand la mission inverse les routes
>>> DANIEL LALIBERTÉ

L'ART DE CÉLÉBRER

- 59 Gymnastique catholique : gestes, postures et mouvements symboliques...
>>> PIERRE-CHARLES ROBITAILLE

Suite du dossier

- 33 Une approche interculturelle
>>> ENTREVUE D'ALESSANDRA SANTOPADRE, PAR ROBERT MAGER
- 38 Quand nos cultures se rencontrent, la commune-union se crée
>>> JOANIE PAQUET-LETELLIER
- 42 Célébrer la foi sous tous ses accents
>>> DANIEL LALIBERTÉ
- 47 La paroisse Notre-Dame-des-Neiges de Montréal...
>>> KAMIL KHOUKAZ

CHRONIQUES

- 64 Une célébration diocésaine marquée par la diversité
>>> MICHEL BOUTOT
- 66 Échos de l'actualité

Suite du dossier

- 51 Assemblées en mutation et musique liturgique
>>> MARIO COUTU
- 55 « Viens, vois et entre dans la danse ! »
>>> NNAEMEKA ALI, O.M.I.

69 Recension



Revue de pastorale liturgique
et sacramentelle

LES AUTEURS

Nnaemeka Ali, o.m.i., est doctorant en théologie à l'Université Saint-Paul (Ottawa). Il explore les rencontres entre le christianisme, les spiritualités autochtones et la diversité culturelle.

Daniel Bahuaud est coordonnateur des communications à l'Archidiocèse de Saint-Boniface.

Michel Boutot a des engagements liturgiques dans le diocèse de Saint-Jean-Longueuil.

Mario Coutu est coordonnateur à l'Office national de liturgie et organiste titulaire à la cathédrale Saint-Jean l'Évangéliste, diocèse de Saint-Jean-Longueuil.

Marcel DeGagné présidait jusqu'à récemment le Comité diocésain de liturgie de l'Archidiocèse de Saint-Boniface.

Gustave Ineza, dominicain, est curé de la paroisse du Sacré-Cœur à Toronto.

Originaire de la R. D. Congo, Rodhain Kasuba est prêtre en paroisse et vicaire général de l'archidiocèse de Gatineau, au Québec.

Ingénieur, Kamil Khokaz est membre du conseil pastoral et président du comité de liturgie de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges de Montréal.

Dominicain, Raymond Latour est prêtre-répondant de la Communauté chrétienne Saint-Albert-le-Grand de Montréal et collaborateur au magazine [Rencontre](#).

Deirdre Meintel est professeure émérite d'anthropologie à l'Université de Montréal.

(Suite à la [dernière page](#))



Robert Mager
Rédacteur en chef

r.mager@cecc.ca

www.cecc.ca

LIMINAIRE

UNE VIE NOUVELLE

Le pays lointain. L'autre province. Le village voisin. L'autre côté de la rivière. Le quartier d'en face. La rue d'en arrière. La maison là-bas. Tant d'expressions de *l'ailleurs*, de ce qui n'est pas « chez moi ».

L'étranger, l'immigrant, celui ou celle qui a une autre couleur de peau, qui parle une autre langue, qui a un accent, qui s'habille étrangement, dont l'orientation sexuelle, politique ou religieuse me dérange : tant de visages de l'autre, de ce qui n'est pas moi.

J'ai en tête la remarque mordante que le regretté scénariste René Goscinny mettait dans la bouche du personnage d'Agecanonix, dans *Le cadeau de César* (1974) : « Moi, tu me connais, je n'ai rien contre les étrangers, quelques-uns de mes meilleurs amis sont des étrangers. Mais ces étrangers-là ne sont pas de chez nous ! »

Se trouver devant « ces étrangers-là », les « autres », ceux et celles qui viennent « d'ailleurs » est un fil essentiel de toute l'histoire humaine. Cette situation constante, omniprésente, mène tout autant à la rencontre et à la mixité qu'au refus et à la guerre.

L'Évangile ouvre de nouvelles perspectives. Jésus dit : « vous êtes tous frères » (Mt 23,8). Paul écrit : « Il n'y a plus le païen et le Juif, le circoncis et l'incirconcis, il n'y a plus le barbare ou le primitif, l'esclave et l'homme libre ; mais il y a le Christ : il est tout, et en tous. » (Col 3,11) L'Église est une assemblée

de gens issus « de toutes nations, tribus, peuples et langues » (Ap 7,9). Il y a là un horizon de sens qui interpelle constamment nos assemblées concrètes, réelles.

Il y a seulement quelques années, beaucoup de paroisses du pays agonisaient sous l'effet combiné de la sécularisation, de la désaffection des jeunes générations et du vieillissement des membres restants. Plusieurs d'entre elles, surtout dans les villes, ont vu se présenter de jeunes familles issues de l'immigration, des familles souvent nombreuses et pratiquantes. Dans certaines paroisses, ces nouveaux membres constituent aujourd'hui la majorité des participants à la liturgie du dimanche. En même temps, des prêtres venus d'ailleurs joignent les rangs des presbyteriums diocésains. Ces paroisses connaissent un rajeunissement soudain, un regain d'énergie, et expérimentent des liturgies où la diversité s'exprime dans les prises de parole, les chants et les processions. Tout n'est pas rose : il faut apprendre à se connaître, à s'approprier et à célébrer ensemble alors que les uns et les autres sont issus de traditions liturgiques diversifiées.

La diversification ethnique et culturelle de nos assemblées représente donc à la fois une chance et un défi. La chance d'expérimenter la catholicité (l'universalité) de l'Église. Le défi de dépasser le simple côtoiement pour parvenir à vivre de véritables rencontres dans la différence.

Ce numéro de *Vivre et célébrer* offre un ensemble de réflexions et de témoignages rendant compte à la fois de cette chance et de ce défi. Nous avons pris le parti de privilégier la parole de gens venus d'ailleurs, tant ministres ordonnés que fidèles laïcs. Pussions-nous entendre ce qu'ils et elles nous disent, dans un esprit d'ouverture et de reconnaissance pour ce qui se produit dans nos assemblées, à savoir une vie nouvelle dans laquelle nous reconnaissons le souffle de l'Esprit.

Retour
à la table
des
matières



La diversité ethnique au sein de l'Église catholique au Québec

>>> DEIRDRE MEINTEL

AU DÉBUT des années 2000, j'ai dirigé un projet de recherche sur la migration vers les régions du Québec. Les chercheurs ont été surpris de découvrir que les migrants chrétiens en région étaient plus enclins à se déplacer pour fréquenter un groupe religieux que pour rejoindre un regroupement ethnique. À peu près à la même époque, mes collègues et moi travaillions à Montréal sur l'immigration ; nous avons appris que, pour de nombreux immigrants, le groupe religieux était un point d'ancrage plus important que les associations ethniques. Plusieurs d'entre nous avons collaboré par la suite à une recherche sur le religieux contemporain à travers le Québec¹ *.

Une dizaine de chercheurs (majoritairement des anthropologues) et 70 assistants ont mené des observations dans plusieurs régions du Québec, dont le Saguenay, l'Estrie, les Basses-Laurentides, Lanaudière et Montréal. 232 groupes religieux ou spirituels ont été observés. Plus de 80 d'entre

eux ont été étudiés en profondeur, et ce, pendant plusieurs mois (observations, entrevues formelles et informelles). La recherche a bénéficié du fait que de nombreux étudiants en sciences sociales ont consacré leur mémoire ou leur thèse au groupe qu'ils ont étudié dans le cadre de la recherche d'équipe.

Après un bref examen de la notion d'intégration, je présenterai certains constats issus de notre recherche d'équipe concernant l'immigration et les groupes religieux chrétiens, en particulier les catholiques. Ensuite, je développerai les points suivants : la puissance particulière du religieux comme dimension identitaire ; le religieux comme ressource symbolique et génératrice de liens sociaux ; la contribution réelle et potentielle du religieux au vivre-ensemble.

* Les notes sont désormais reportées en fin d'article.

Retour
à la table
des
matières

L'immigration et la religion au Québec

La grande majorité des travaux sur la diversité ethnique et religieuse se concentrent sur des contextes métropolitains. Cependant, la régionalisation de l'immigration au Québec se poursuit et augmente d'année en année. Selon l'Institut de la statistique du Québec, 45 % des personnes admises comme résidents permanents en 2024-2025 avaient Montréal comme région de résidence, en baisse par rapport aux 47 % de l'année précédente et à environ 75 % enregistrés il y a 20 ans². Les immigrants chrétiens sont bien plus nombreux que ceux d'autres confessions ; de plus, les catholiques représentent plus de la moitié de l'ensemble des [immigrants établis au Québec](#), une tendance qui s'observe également [au niveau canadien](#).

Encore dans les années récentes, l'immigration chrétienne vers le Québec excède largement celle des musulmans ; parmi les chrétiens, les catholiques forment le groupe le plus nombreux. La proportion des catholiques dans l'immigration temporaire est encore plus marquée : selon un reportage récent, le sociologue Martin Meunier constate que 8,7 % des catholiques du Québec étaient des gens nés à l'extérieur du Canada, ce qui représente le double de la proportion observée il y a 30 ans³. Parallèlement, les effectifs du clergé desservant les paroisses connaissent une augmentation significative, avec l'arrivée de prêtres en provenance de l'étranger. Cependant, selon le même reportage, les évêques au Québec ne comptent que deux représentants issus de l'immigration.

Un défi partagé

Les « défis » de l'intégration concernent autant la société réceptrice que les immigrants.

Les défis de l'intégration

Il est courant de concevoir l'intégration comme un processus qui ne concerne que les immigrants ; on entend souvent parler d'immigrants ou de groupes immigrants « bien intégrés » ou « mal intégrés ». Cependant, comme le souligne la sociologue française Dominique Schnapper, il s'agit en fait d'un processus de société⁴. Les « défis » de l'intégration concernent autant la société réceptrice que les immigrants. Le démographe Victor Piché parle de la « réceptivité sociale », à savoir des attitudes de la population québécoise face à l'immigration qui peuvent affecter l'intégration⁵.

Dans cette même optique, il faut prendre en compte les différences entre une ville multiethnique comme Montréal et les villes régionales comme milieu d'accueil. Prenons, par exemple, la ville de Saint-Jérôme ([population de 68, 456 en 2011](#)) aux prises alors avec la pauvreté locale, et relativement homogène sur le plan ethnique, quand environ

300 réfugiés bhoutanais sont arrivés entre 2008 et 2011⁶. D'autre part, Rawdon, une ville de taille plus modeste ([population de 11, 719 en 2021](#)), se distingue par son histoire de diversité religieuse et ethnique, ce qui aura un impact sur le rôle de groupes religieux chrétiens en ce qui concerne l'établissement des nouveaux arrivants.

Les groupes religieux monoethniques sont relativement rares à Montréal, certaines missions catholiques faisant figure d'exceptions ; actuellement, 35 églises et missions desservent les immigrants de l'archidiocèse de Montréal. Les groupes religieux, et plus spécifiquement ceux qui rassemblent des immigrants d'une même grande région du monde, offrent un soutien essentiel aux personnes immigrantes dans la phase initiale de leur établissement au Québec. Ils les initient à la réalité de la société d'accueil, par exemple par l'entremise de cours de français ou d'anglais et d'ateliers d'information. Ils les soutiennent également en promouvant et en préservant des dimensions de la culture d'origine.

Des cultes chrétiens sont offerts en langue vernaculaire, souvent accompagnés de musiques, de chants et de tenues vestimentaires typiques des cultures traditionnelles. Ces modes d'expression sont également enseignés aux enfants afin de favoriser leur transmission aux futures générations. En revanche, pour permettre aux jeunes de la deuxième ou troisième génération de mieux comprendre les discours, les chants et les prières, certains groupes organisent des activités culturelles laissant plus de place au français. Bien souvent, les jeunes sont mobilisés pour contribuer à la musique des rituels, notamment dans les groupes latino-américains charismatiques et évangéliques observés par notre équipe.



Batteur et choristes zairois.
© M^{gr} Pierre Goudreault

Bien qu'il s'agisse souvent des immigrants de la première génération issus d'un même pays, certaines assemblées sont plus diversifiées, telles les hispanophones qui proviennent de plusieurs pays d'Amérique latine. D'autres sont renouvelées par des groupes arrivant plus récemment d'autres pays qui partagent la même langue. Par exemple, la Mission Santa Cruz de Montréal, qui a desservi plusieurs cohortes d'immigrants portugais, accueille actuellement de nouveaux arrivants du Brésil ainsi que quelques familles venant d'anciennes colonies portugaises en Afrique. Le prêtre responsable actuel est polonais et parle couramment le portugais.

En dehors de la région montréalaise, les églises mono-ethniques sont presque inexistantes. Même la communauté orthodoxe de Rawdon, qui était très majoritairement

composée d'immigrants russes dans les années 50, se présente aujourd'hui comme une communauté mixte, composée de personnes d'origine russe à la retraite, de quelques jeunes Russes, de Roumains, de Grecs et de quelques orthodoxes québécois⁷.

Un accueil parfois difficile

Le processus d'accueil des institutions catholiques ne se passe pas toujours sans anicroche. Cependant, la situation s'est redressée avec le temps, et il est à espérer que cette tendance se généralisera au fur et à mesure que le corps de fidèles catholiques pratiquants se diversifiera, en région comme à Montréal.

L'ouverture à la diversité de la part de paroisses québécoises de langue française se traduit par des ajustements aux liturgies, comme l'ajout de messes dans d'autres langues et parfois de musique des pays des nouveaux arrivants. Le processus d'accueil des institutions catholiques ne se passe pas toujours sans anicroche. Des membres du personnel d'un lieu de pèlerinage catholique dans la région montréalaise ont exprimé leur malaise face aux comportements festifs des Tamouls catholiques pèlerins (pique-nique, banque alimentaire offerte aux pèlerins, procession sur le terrain environnant) qui, de surcroît, étaient accompagnés de leurs proches hindous. La fabrique d'une paroisse de Montréal autrefois très homogène et incapable de conserver son église a refusé de la vendre aux Tamouls catholiques. À Sherbrooke, une paroisse catholique comptant un nombre élevé de Latino-Américains a instauré des messes en espagnol. Malgré les efforts déployés par le prêtre responsable pendant plusieurs années, les deux groupes fonctionnaient, selon ses termes, comme « deux solitudes ». Cependant, la situation s'est redressée avec le temps, et il est à espérer que cette tendance se généralisera au fur et à mesure que le corps de fidèles catholiques pratiquants se diversifiera, en région comme à Montréal. Dans une paroisse montréalaise touchée par l'enquête, des Congolais ont commencé à occuper des rôles plus visibles à la messe dominicale, comme donner la communion, servir à l'autel ou lire les textes bibliques.

Pour la plupart, les églises catholiques et plus généralement chrétiennes deviennent des lieux de rapprochement inter-ethniques où, parfois, les immigrants provenant de divers pays forment, dans leur ensemble, la majorité du groupe. À plusieurs reprises, nous avons entendu des propos qui laissaient comprendre que c'était presque uniquement dans l'assemblée ou la congrégation religieuse que des personnes venues d'ailleurs ne se sentaient pas minoritaires. Nous avons souvent entendu les termes « famille » et « frères et sœurs » pour désigner les membres d'une même église, notamment en milieu évangélique ou charismatique catholique.

Retombées de l'immigration sur l'Église au Québec

La pluralisation ethnique de l'Église catholique remonte à la fin de la Deuxième Guerre mondiale⁸. Les catholiques irlandais et allemands arrivés auparavant se sont largement amalgamés aux catholiques francophones. À partir de 1945 et surtout dans les années 1960, de nouvelles vagues d'immigrants (italiens, polonais, portugais) se joignent aux rangs des fidèles catholiques. Vers la fin des années 1960, la diversification des catholiques s'accroît avec l'arrivée de catholiques latino-américains, haïtiens, philippins, ainsi que d'autres du Proche-Orient (Syrie, Liban, Égypte) et du Vietnam, minoritaires dans leur pays d'origine. Au fil du temps, les chrétiens latino-américains et africains qui arrivent comptent de plus en plus d'évangéliques, souvent convertis du catholicisme. D'autre part, des Africains arrivés sur le sol québécois se convertissent parfois au catholicisme, tout comme des Chinois et d'autres. En outre, on trouve des catholiques des Églises proche-orientales (melkite, maronite, chaldéenne, syriaque, arménienne et copte).

Les immigrants des décennies récentes ont un impact sur les paroisses catholiques, en région comme à Montréal, en partie parce que les immigrants venant des Philippines, d'Afrique et d'Amérique latine tendent à être plus pratiquants que les catholiques francophones nés au Québec⁹. La diversification ethnique de la population catholique se remarque ainsi dans les églises et les paroisses catholiques dans les régions comme à Montréal. Tandis que les membres de la majorité font de moins en moins baptiser leurs enfants, le nombre des baptêmes d'adultes a bondi au cours des cinq dernières années, propulsé largement par l'immigration, notamment en provenance de l'Afrique¹⁰.

Par ailleurs, les nouveaux immigrants ne portent pas le même bagage historique que les natifs de la Province et selon [une étude de l'Institut Cardus](#), ils sont plus à l'aise avec l'expression du religieux dans la vie publique. Comme le dit un Tamoul catholique au sujet des processions à l'honneur de la Vierge Marie organisée par sa mission catholique à Villeray (quartier montréalais), « Nous ne voulons pas cacher notre foi en notre mère Marie et en Jésus, mais bien la célébrer.¹¹ » Malgré les différences de langue et de culture, plusieurs Tamouls ont dit qu'ils auraient aimé que les gens du quartier se joignent à la procession dans le partage de leur foi commune.

Qui connaît l'Oratoire Saint-Joseph remarque la forte présence d'immigrants, qu'ils soient catholiques ou d'autres confessions religieuses. Souvent, les immigrants catholiques viennent en groupe linguistique, à la différence d'autres pèlerins montréalais qui, de nos jours, ne se rendent plus en groupe paroissial, mais seuls, en couple ou en famille. Les immigrants développent aussi de nouveaux pèlerinages au

Retour
à la table
des
matières



Pèlerinage au Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs (Chertsey)
© [Page Facebook du sanctuaire](#).

Québec, en Ontario et ailleurs au Canada ; par exemple, le terrain du [Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs](#) situé à Chertsey, dans la région de Lanaudière, abrite six chapelles à la Vierge qui sont particulièrement prisées par les immigrants. Des groupes philippins et haïtiens organisent des voyages nolisés pour se rendre à leur chapelle de prédilection.

Les groupes chrétiens composés majoritairement d'immigrants sont peu communs dans les régions. Les nouveaux arrivants catholiques doivent souvent se joindre à des paroisses ou communautés où les gens du lieu prédominent et sont typiquement plus âgés que les nouveaux arrivants. Il est probable qu'à l'avenir, les assemblées de fidèles deviennent de plus en plus diversifiées à travers la province. Cette tendance est d'ores et déjà observable dans le quartier Limoilou, à Québec, comme l'indique l'abbé Paolo Maheu, qui affirme que les immigrants récents représentent 50 à 75 % des assemblées dans les églises de ce secteur¹².

La puissance de la sociabilité religieuse

L'attrait d'un groupe religieux ou spirituel est souvent plus fort que celui de la communauté ethnique. Cette dynamique s'explique probablement par la puissance de la cohésion sociale associée à la pratique religieuse. La collectivité, fondée sur un lien commun avec la Transcendance, devient la base d'un consensus moral largement tenu pour acquis. Ainsi la dimension éthique de ces groupes permet aux participants d'entrer facilement dans des relations de confiance et d'entraide. Cette dynamique est particulièrement manifeste au

sein de groupes qui partagent une même langue (des missions catholiques, des groupes charismatiques, des congrégations évangéliques), mais aussi au sein d'autres groupes chrétiens caractérisés par un fort esprit de communauté.

La communauté religieuse offre des enseignements et un vocabulaire religieux qui servent de grille de significations aux nouveaux arrivants. Cette grille leur permet de réinterpréter et de revaloriser les souffrances et les épreuves du processus migratoire, telles que la séparation des proches, les problèmes de communication, les tracasseries administratives, la déqualification, le chômage ou la discrimination.

Un des constats principaux de notre recherche d'équipe concerne la prééminence de la guérison dans les spiritualités et religions contemporaines, au Québec comme ailleurs. Les rituels, les pratiques et les discours de guérison sont omniprésents, notamment dans les traditions chrétiennes, indépendamment des origines des fidèles. Cette tendance touche autant les immigrants que les non-immigrants, la quête du mieux-être constituant l'un des moteurs les plus importants d'une recherche spirituelle à l'âge adulte. Les personnes de foi qui ont immigré évoquent les difficultés liées à leur santé physique, mais aussi les difficultés liées au parcours migratoire (détresse émotionnelle, chômage prolongé, tensions familiales, etc.) comme motifs d'une quête de guérison spirituelle. Les retraites, les pèlerinages et la participation à des groupes de prière sont typiquement entrepris dans le désir de guérison. Les rituels de guérison offerts par des groupes religieux chrétiens deviennent un point d'attraction pour les immigrants comme pour les autres.

L'intégration des nouveaux arrivants représente une occasion de réciprocité pour les anciens qui ont eux-mêmes bénéficié d'un tel soutien à leur arrivée. Mentionnons également le rôle clé de certains pasteurs catholiques et évangéliques pour mettre en relation des familles d'accueil avec des mineurs non accompagnés demandeurs d'asile, en provenance principalement de la République démocratique du Congo. La mobilisation des groupes et des communautés religieuses, orthodoxes et catholiques, a été cruciale dans l'accueil des réfugiés syriens. La contribution des groupes religieux au vivre-ensemble est remarquable et souvent peu reconnue¹³. La diversification ethnique des catholiques québécois pose un double défi aux paroisses et assemblées catholiques : elles doivent intégrer les immigrants et les minoritaires tout en prenant en compte la différence d'âge entre eux et les fidèles de la majorité¹⁴. En même temps, cette diversification représente, à mon avis, une occasion à saisir de renouvellement et de rayonnement pour l'Église au Québec. 



Célébration au stade olympique
© Danielle Decelles, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Retour
à la table
des
matières

Notes

¹ Deirdre Meintel (dir.), *La pluralité religieuse au Québec*, Montréal, PUM, 2022. Le projet était financé par le CRSH (Canada) et par le FRQSC (Québec).

² Benoît Valois-Nadeau, « [L'immigration se régionalise au Québec](#) », *Le Devoir*, le 15 janvier 2026.

³ Catherine Paradis, « [Au Québec, l'immigration redynamise les églises catholiques](#) », *Radio Canada*, le 5 avril 2026.

⁴ Dominique Schnapper, *Qu'est-ce que l'intégration ?*, Paris, Gallimard, 2007.

⁵ Victor Piché, « Immigration et intégration linguistique : vers un indicateur de réceptivité sociale », *Cahiers du GRES*, 4/1 (2004), p. 7–22.

⁶ Guillaume Boucher, « Être chrétien, ce n'est pas une religion, c'est une manière de vivre. » *Religion et incorporation chez les Népallo-bhoutanais convertis au pentecôtisme de Saint-Jérôme (Québec)*, Thèse de doctorat, Dép. d'anthropologie, Université de Montréal, 2019, p. 83.

⁷ L'archevêque du Canada pour l'Église orthodoxe en Amérique, Irénée Rochon, est né à Montréal dans une famille catholique et s'est converti dans sa jeunesse à l'orthodoxie. Il était responsable de l'église orthodoxe Saint-Séraphin-de-Sarov à Rawdon et du cimetière qui lui est associé.

⁸ Ce paragraphe se base largement sur Louis Rousseau et Frédéric Castel, *Un défi de la recomposition identitaire au Québec : le nouveau pluralisme religieux*, Cahiers de recherche du GRIMER, n° 1, Montréal, UQAM, 2005.

⁹ Catherine Paradis, « [Au Québec, l'immigration redynamise les églises catholiques](#) ».

¹⁰ Mathieu Perreault, « [La \(surprenante\) hausse des baptêmes chez les adultes](#) », *La Presse*, 9 février 2025. Voir aussi Hugo Seiz, « [Immigration et quête de sens : hausse des baptêmes d'adultes au Québec](#) », *Présence. Information religieuse*, 13 avril 2026.

¹¹ « We don't want to hide our faith. We believe in Mother Mary and in Jesus and we want to celebrate that. » Mélissa Bouchard, *Les relations entre catholiques et hindous chez les Tamouls sri lankais à Montréal et la notion de syncrétisme*, Mémoire de maîtrise, Dép. d'anthropologie, Université de Montréal, 2009, p. 95.

¹² Catherine Paradis, « [Au Québec, l'immigration redynamise les églises catholiques](#) ».

¹³ Deirdre Meintel, « Religion, conviviality and complex diversity », *New Diversities*, Max Planck Institute, 18/1 (2016), p. 23-36.

¹⁴ À l'égard des jeunes croyants catholiques, voir Sabrina Di Matteo, « Une Église en dégénération ou régénération ? Essai personnel sur les jeunes et l'avenir de la mission ». *Lumen Vitae* 74/3 (2019), p. 347-357.



Retour
à la table
des
matières

Guérir des difficultés liées au parcours migratoire.
Photo : Pixabay.com



Nos communautés et assemblées liturgiques prennent des couleurs

>>> RODHAIN KASUBA

AU COURS DES ANNÉES 2000, plusieurs réflexions théologiques et pastorales ont fait écho à un constat désormais largement partagé en Occident : la présence croissante de prêtres issus de diverses origines culturelles. Cette réalité suscite à la fois inquiétude et enthousiasme. Certains y voient une relève providentielle, tandis que d'autres s'inquiètent pour l'avenir des Églises locales et pour l'identité du clergé local. Cependant, centrées principalement sur la question des prêtres venus d'ailleurs, ces analyses n'ont pas pleinement pris en compte une autre réalité alors encore peu perceptible mais déjà émergente : les communautés paroissiales d'ici, particulièrement en milieu urbain, deviennent progressivement des espaces pluriels et interculturels, en profonde transformation. Dans la plupart des villes du Québec, il suffit de prendre place

sur un banc d'église un dimanche matin pour se rendre compte que quelque chose a changé. Les origines et les accents se croisent, les manières de prier et de chanter gagnent de plus en plus en variété.

La réflexion qui suit tente bien modestement d'apporter quelques éclaircissements aux questions que soulève cette nouvelle donne ecclésiale. Concrètement, comment se vit la rencontre d'hommes et de femmes issus d'horizons géographiques et culturels variés, porteurs de traditions différentes et d'héritages chrétiens parfois éloignés les uns des autres, au sein de nos communautés chrétiennes et de nos assemblées liturgiques ? La réalité de la diversité culturelle est-elle une chance ou une menace ? Quels en sont les enjeux ?

Retour
à la table
des
matières

Nouveaux visages de l'Église d'ici

Aucune donnée statistique récente ne permet de mesurer avec précision l'ampleur de la présence des prêtres venus d'ailleurs. On peut toutefois estimer, sans se tromper, que le Canada compte aujourd'hui plusieurs centaines de prêtres originaires d'autres régions du monde, exerçant un ministère pastoral. Au Québec seulement, leur nombre avoisine vraisemblablement les 120, soit environ le double de ce qu'ils étaient il y a une quinzaine d'années¹.

Au-delà de la seule présence des prêtres, ce sont les communautés chrétiennes elles-mêmes qui ont pris de nouvelles couleurs². À titre d'exemple, lorsque j'ai commencé à exercer un ministère pastoral dans des paroisses urbaines de l'archidiocèse de Gatineau (en 2000 à Saint-Matthieu et Saint-Alexandre puis à partir de 2004 à Saint-René-Goupil, Saint-Jean-Marie-Vianney et Sainte-Maria-Goretti), il n'y avait guère plus de dix paroissiens d'origine étrangère aux assemblées dominicales. Quelques années plus tard, ce nombre avait augmenté de manière significative. Dans la paroisse où je suis actuellement, à mon arrivée en 2015, un tiers de paroissiens et paroissiennes étaient issus de l'immigration. En 2026, près de deux tiers des paroissiens et paroissiennes viennent de différentes régions du monde.

Nul doute que les communautés paroissiales urbaines d'ici connaissent une profonde mutation. Elles deviennent de plus en plus diversifiées, rassemblant désormais des familles venues des quatre coins du monde : Afrique, Asie du Sud et du Sud-Est, Amérique latine, Caraïbes, Moyen et Proche-Orient et Europe de l'Est.

Des habitudes bousculées

La diversité culturelle de nos assemblées peut susciter une certaine méfiance, dans la mesure où elle bouscule les repères et les habitudes établies.

La diversité culturelle : une chance ou une menace ?

À première vue, la diversité culturelle de nos assemblées peut susciter une certaine méfiance, dans la mesure où elle bouscule les repères et les habitudes établies. Elle engage non seulement des différences de langues ou de coutumes, mais aussi des manières distinctes de percevoir le monde, les relations humaines et l'identité culturelle³. Elle est une réalité complexe qui permet des rencontres et des échanges, mais qui suscite aussi parfois des tensions. Dès lors, il convient

de s'interroger sur son véritable rôle : est-elle une *dynamite*, c'est-à-dire une force explosive susceptible de fragiliser les équilibres des assemblées chrétiennes, ou au contraire une *dynamo* : un élan moteur qui stimule la vie d'une assemblée et favorise sa croissance ?

De prime abord, deux constats s'imposent si l'on considère le point de vue de certains chrétiens et chrétiennes originaires d'ici. D'abord, en observant l'apport de ceux et celles qui viennent d'ailleurs, ils expriment parfois un certain malaise face à des célébrations qu'ils perçoivent comme peu intériorisées, fortement expressives et parfois bruyantes. Ils sont déstabilisés par des célébrations liturgiques jugées trop exubérantes, marquées par des chants « exotiques », souvent peu connus. L'expression corporelle et émotionnelle qui les accompagne contraste fortement avec leurs habitudes. Ils regrettent quelquefois des retards ou une moindre régularité dans les engagements pastoraux et liturgiques. Par moments, ces formes d'expression de la foi leur rappellent une Église qu'ils pensaient avoir progressivement délaissée, avec ses genuflexions, ses dévotions multiples, les servants de messe et leurs clochettes, ou encore de longues homélies.



Photo : Pixabay.com

Ensuite, d'autres chrétiens et chrétiennes originaires d'ici ont l'impression que ceux venant d'ailleurs sont généralement plus « traditionnels ». Cette perception se construit souvent à partir de signes visibles : une liturgie plus structurée et observée avec rigueur, une participation plus marquée aux rites, une référence explicite à l'autorité du pasteur et de l'Église ou encore une pratique religieuse plus régulière et assumée dans la vie quotidienne. Cette perception est renforcée par la manière dont la foi s'exprime : dans plusieurs contextes du Sud, elle est souvent plus visible, plus communautaire et plus intégrée à l'ensemble de la vie sociale et culturelle. Cela peut donner l'impression d'un attachement plus fort aux formes héritées, même si, en réalité, ces expressions s'inscrivent aussi dans des dynamiques vivantes et en évolution. Cette impression est sans doute aussi liée à un contraste avec

l'évolution de plusieurs sociétés occidentales, où la sécularisation a transformé le rapport à la religion, parfois de manière plus individualisée et plus critique. Ainsi, ce qui apparaît comme « traditionnel » est souvent perçu en comparaison avec des pratiques occidentales devenues plus relâchées et moins centrales dans la vie personnelle et sociale.

Si l'on considère cette fois-ci le point de vue des chrétiens et chrétiennes venus d'ailleurs, le contraste est particulièrement saisissant. En découvrant les paroisses d'ici, ils expriment souvent un étonnement mêlé de déception face à des assemblées qu'ils perçoivent comme froides, peu vivantes et moins chaleureuses, ainsi qu'à des formes de prière considérées comme peu spontanées. Ils y voient des célébrations marquées par une atmosphère de grande retenue, dans des églises clairessemées où la présence des jeunes,



© Gaëtan Baillargeon

des jeunes familles et des enfants est rare. Les assemblées liturgiques leur apparaissent d'ailleurs comme spectaculaires, avec une participation méthodiquement calculée et soigneusement chronométrée, une liturgie perçue comme peu entraînante et où le corps, les gestes et l'expression personnelle et communautaire occupent peu de place. Ils observent également que les échanges se limitent souvent à de petits cercles d'amis ou de connaissances, tandis qu'à la fin de la messe, l'église se vide rapidement, sans qu'un véritable temps de rencontre fraternelle ne s'installe. À cela s'ajoute le sentiment exprimé par certains face à ce qu'ils perçoivent comme une bureaucratisation croissante du fonctionnement des paroisses et du ministère pastoral des prêtres. Ils perçoivent en effet une multiplication des procédures (par exemple relatives aux intentions de messe), des structures administratives et des tâches de gestion qui tendent à encadrer fortement la vie ecclésiale. Cette évolution est parfois vécue comme un éloignement de la dimension communautaire et missionnaire des paroisses.

Faire Église ensemble

Les différences culturelles et les enjeux évoqués plus haut sont bien réels dans nos communautés chrétiennes et dans nos assemblées liturgiques. Faut-il pour autant les percevoir comme des obstacles insurmontables, ou plutôt comme des appels à réfléchir ensemble, en profondeur, à ce que signifie aujourd'hui « faire Église » ?

Des visions différentes

Les personnes venues d'ailleurs n'apportent pas seulement leur présence : elles arrivent avec leur façon de croire, de prier et de célébrer.

Nos assemblées liturgiques changent. Leurs couleurs, leurs visages, leurs accents, leurs manières de célébrer, leur style pastoral, ainsi que la composition des équipes (pastorales, liturgiques, catéchétiques, d'engagement social ou encore des groupes de prière) témoignent de transformations bien réelles. Ce renouveau est nourri entre autres par la rencontre entre les chrétiens venus d'autres horizons culturels et par l'apport des pasteurs qui viennent d'autres pays.

Les personnes venues d'ailleurs n'apportent pas seulement leur présence : elles arrivent avec leur façon de croire, de prier et de célébrer ; avec leur vision du monde, de l'être humain et de Dieu ; avec leur rapport à l'Église et leur compréhension de la vie humaine et chrétienne. Elles portent aussi d'autres manières d'envisager la mission en Église, de comprendre la place du pasteur dans la communauté et dans la liturgie, ainsi que les formes concrètes de la vie ecclésiale.

Dans la réalité, la collaboration ne va pas de soi et des tensions demeurent bien présentes : tensions entre fidèles, entre fidèles et pasteurs, et entre pasteurs eux-mêmes. Ces tensions ne doivent être ni ignorées ni masquées, mais plutôt accueillies comme un appel à apprendre à faire route ensemble, c'est-à-dire à vivre ensemble et à construire une communion au sein de nos assemblées. L'enjeu consiste à consentir l'effort pour accueillir ces tensions et les voir comme une promesse de renouveau. Il importe donc à cet égard de faire bouger utilement les lignes⁴. Il en va de la catholicité de nos assemblées : aucune manière de célébrer, de pratiquer et de vivre la foi ne peut se prétendre exclusive des autres. Le monolithisme pastoral et liturgique semble appartenir au passé. La catholicité est, de toute façon, la seule perspective envisageable pour l'avenir de l'Église ici.

Contrairement à ce qui est parfois affirmé, nous estimons résolument que la situation actuelle de l'Église et de nos assemblées liturgiques offre un terrain favorable au dialogue interculturel. Les pasteurs, les équipes pastorales et liturgiques ont ici un rôle essentiel à jouer pour encourager la rencontre et le dialogue entre les différents membres de communautés chrétiennes et d'assemblées liturgiques. Un véritable dialogue ecclésial, qui ne se réduit pas à un accommodement superficiel, exige une écoute attentive et une

connaissance mutuelle, sans lesquelles nos assemblées risquent de n'être qu'un agrégat d'individus juxtaposés⁵. Écouter les convictions de l'autre tout en exprimant les siennes permet véritablement de construire une maison commune, où les différences, pleinement accueillies, deviennent source non seulement de cohabitation, mais aussi de communion. C'est dans cette perspective synodale que le pape François a voulu orienter la vie et la mission de l'Église.

Une valeur évangélique

Au-delà de la simple tolérance et de l'acceptation des autres et de leurs différences, au-delà du seul respect des manières de croire et de célébrer, l'enjeu de l'interculturalité en Église s'inscrit dans une véritable prise de conscience de la valeur évangélique de l'altérité.

Heureusement, ce travail se fait déjà dans le tréfonds de nos assemblées. Je suis témoin de la rencontre heureuse entre les chrétiens et chrétiennes locaux et ceux et celles qui viennent d'horizons différents, ainsi qu'entre les pasteurs. Ils apportent leurs différences pour bâtir des assemblées de plus en plus vivantes, qui sont des lieux d'écoute et de dialogue. Au-delà de la simple tolérance et de l'acceptation des autres et de leurs différences, au-delà du seul respect des manières de croire et de célébrer, l'enjeu de l'interculturalité en Église s'inscrit dans une véritable prise de conscience de la valeur évangélique de l'altérité.

La Bible, fondement de la diversité

Au fur et à mesure que les années s'écoulent, je prends vivement conscience que l'interculturalité au sein de nos assemblées liturgiques est une grâce ecclésiale. Elle nous apprend concrètement à faire Église ensemble dans une communion qui n'efface pas les différences, mais les accueille comme une promesse de fécondité. En portant attention aux parcours, aux sensibilités et aux particularités de chaque membre de la communauté, nous développons peu à peu une manière plus évangélique et synodale d'habiter la diversité. L'unité ne se construit pas dans l'uniformité, mais dans la rencontre, l'écoute et la réciprocité. Nos assemblées deviennent progressivement des lieux où les différences sont reconnues, accueillies et célébrées. Cette expérience fait naître de nouvelles formes de collaboration plus étroite entre les paroissiens, ainsi qu'entre les paroissiens et leurs pasteurs. Elle permet aussi de rendre visible un témoignage plus crédible d'unité dans la mission. Dans un monde de plus en plus traversé par les logiques de repli sur soi⁶, nos communautés chrétiennes montrent qu'il est réellement possible de vivre ensemble sans nier ce qui distingue les personnes et les cultures.

Il y a deux pièges opposés. Lorsque chaque groupe se retranche dans son coin sans volonté ni désir de se rencontrer, il y a coexistence, mais aucune véritable interaction. Le multiculturalisme prête flanc à cette dérive. À l'inverse, lorsque l'on demande à un groupe qui arrive d'oublier ses racines afin de ressembler à ceux et celles qui sont déjà présents, on vise l'assimilation, sans réaliser la richesse de ce qu'apporte l'autre. Entre ces deux pièges, une voie se profile, celle de l'interculturalité : elle permet aux membres d'une même assemblée d'assumer leurs différences, de s'écouter réellement, de se laisser transformer mutuellement et de construire ensemble quelque chose de nouveau.

En Église, ce chemin trouve son fondement dans la Bible⁷. Jésus lui-même a évolué dans un monde marqué par de fortes frontières culturelles, religieuses et sociales entre Galiléens, Judéens, Samaritains, Romains, Grecs et autres peuples de son époque. Or, les Évangiles le montrent souvent en train de franchir ces frontières, ce qui peut être interprété aujourd'hui comme une forme d'ouverture interculturelle. Saint Paul est sans aucun doute celui qui, dans la première génération chrétienne, en a donné l'expression la plus explicite. Parti à la rencontre des nations, il a porté l'Évangile au-delà du monde juif, jusqu'aux grandes villes de l'Empire romain et dans les cités grecques, affirmant que, dans le Christ, les distinctions d'origine ne constituent plus un mur de séparation. En proclamant qu'« il n'y a plus ni Juif ni Grec » (Galates 3, 28), il a ouvert un horizon nouveau où la diversité des peuples n'est pas supprimée, mais réconciliée dans une même communion. La diversité culturelle est donc une vocation qui traverse toute la Bible et l'histoire de l'Église.

La diversité culturelle, de plus en plus présente dans nos assemblées, représente pour l'Église une chance et un défi. Elle est une chance dans la mesure où il ne peut y avoir d'assemblée réellement catholique (au sens profond de ce terme) sans une véritable prise en compte des réalités humaines, culturelles et spirituelles de chaque membre ou groupe. La communion ecclésiale ne se construit pas uniquement autour d'une même profession de foi ; elle naît aussi de l'écoute mutuelle des récits de vie des uns et des autres, de la parole échangée et de l'apprentissage progressif des sensibilités et des modes d'expression de chacun et chacune.

Lorsque des femmes et des hommes de cultures, de langues et d'origines diverses se rassemblent autour de la même Parole, partagent la même table eucharistique et avancent ensemble dans une même mission, quelque chose de l'esprit de la Pentecôte se donne à voir. L'universalité de l'Évangile s'incarne alors dans des visages et dans des gestes concrets.

Retour
à la table
des
matières

Les paroisses nationales

Dans l'Église catholique, il est possible de créer une paroisse nationale (ou paroisse personnelle) destinée à des fidèles partageant une même nationalité, une même langue ou une même tradition culturelle. À l'origine, cette pratique visait notamment à protéger des communautés culturelles vulnérables ou menacées de disparition, ainsi qu'à prévenir certains conflits culturels. Toutefois, ces types de paroisses favorisent souvent un repli communautaire, les fidèles étant encouragés à demeurer entre eux plutôt qu'à s'ouvrir à l'Église locale et à d'autres communautés paroissiales. Bien que l'Église autorise de telles structures paroissiales, nous estimons qu'elles contribuent, dans les faits, à la ghettoïsation de certains groupes. Sur le plan théologique, nous considérons également qu'elles vont à l'encontre de l'idée même de la catholicité de l'Église, entendue comme la plénitude dans le tout et l'unité des diversités dans la communion.

Toutefois, cette diversité pose des défis. Tout d'abord, celui de ne jamais la considérer comme une réalité idyllique, qui irait de soi. Ensuite, le défi pour nos communautés chrétiennes d'être des signes de réconciliation dans un monde de plus en plus marqué par des replis identitaires : c'est ensemble qu'il faut construire l'Église. Enfin, le défi de vivre pleinement la catholicité en s'ouvrant véritablement à la nouvelle dynamique ecclésiale qui émerge. Chaque fois que des communautés chrétiennes et des assemblées liturgiques reconnaissent et accueillent leurs diversités, elles refondent en quelque sorte l'Église et redéfinissent l'avenir vers lequel elles veulent marcher.

Cependant, une question fondamentale demeure : nos assemblées offrent-elles réellement des espaces de rencontre, de participation et d'enracinement pour tous et toutes ? Chacun et chacune, quelle que soit son origine, y trouve-t-il une place reconnue, une parole écoutée et des liens fraternels capables de nourrir sa foi et de soutenir sa croissance spirituelle ?

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Notes

¹ Dans le cadre d'une recherche que nous avons amorcée sur ce sujet, les diocèses du Québec comptaient environ 63 prêtres venus d'ailleurs en 2009.

² J'emprunte cette expression à Étienne Grieu, *Une foi qui change le monde*, Paris, Bayard, 2013.

³ J. Bennett Milton, *Basic Concepts of Intercultural Communication*, Boston, Intercultural Press, 1998.

⁴ Dans les années 2000, la plupart des diocèses du Québec se sont dotés d'une politique de préparation impliquant à la fois les prêtres arrivants et leurs communautés d'accueil. Diverses expériences et formations ont également été offertes, telles le « Carrefour québécois d'hospitalité presbytérale » de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, et la formation « Embarquer dans l'Église du Québec » offerte dans divers milieux.

⁵ Sur ce sujet, on lira avec intérêt Albert Rouet, *La chance d'un christianisme fragile*, Paris, Bayard, 2001.

⁶ Voir Jean-François Bayart, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 2016.

⁷ Voir Volker Küster, *The Many Faces of Jesus Christ*, Maryknoll (NY), Orbis Books, 2001.



Illustration : Pixabay.com

Retour
à la table
des
matières



Portrait en six volets de la rencontre interculturelle dans l'Église de Saint-Boniface

>>> DOSSIER PRÉPARÉ PAR DANIEL BAHUAUD ET MARCEL DEGAGNÉ

LA DIVERSITÉ CULTURELLE s'est manifestée très tôt dans l'histoire de l'Église catholique au Manitoba. Elle se déploie de nouvelles manières aujourd'hui. L'archevêque de Saint-Boniface, M^{gr} Albert LeGatt, nous trace l'évolution historique de cette diversité. Cinq témoignages s'ensuivent, qui sont autant de signes d'une Église en mouvement.

**L'archidiocèse de Saint-Boniface.
Le passé. Le présent. L'avenir ?**

M^{gr} Albert LeGatt, archevêque de Saint-Boniface

Dans ses débuts ecclésiastiques et culturels, en 1818, l'archidiocèse de Saint-Boniface fut une extension du Québec. L'abbé Provencher et ses deux compagnons furent envoyés par l'archevêque de Québec. Plus tard, ce même Norbert Provencher sera nommé d'abord vicaire apostolique, puis évêque auxiliaire de Québec avec responsabilités pour ces « contrées lointaines », les Territoires du Nord-Ouest.

Pourtant, dès le début, il y avait diversité parmi les fidèles catholiques. Norbert Provencher fut envoyé en réponse à la demande expresse de Métis francophones, qui étaient catholiques, de par leurs pères coureurs de bois et voyageurs de la traite des fourrures. Ils parlaient le « mitchif », fusion du français et de diverses langues autochtones.

Bien qu'en majorité au début, ces Métis deviennent assez vite minoritaires à cause du nombre de nouveaux venus francophones du Québec, de l'Acadie, de l'Europe francophone et des États-Unis. Néanmoins, le contact continu entre la foi catholique et divers éléments de la spiritualité autochtone colore la foi, la prière et la liturgie locale dans les communautés plutôt métisses. Et les curés devaient en tenir compte.

Quant aux nombreuses paroisses très majoritairement canadiennes-françaises, elles reflètent très fidèlement

Retour
à la table
des
matières

la réalité qui prévaut au Québec. L'architecture des églises et des presbytères ressemble beaucoup à celle du Québec. Il en va de même pour l'organisation de la vie paroissiale et la vie liturgique.

Par contre, dans la vague d'immigrés remplissant ces plaines de l'Ouest depuis la création du Canada, il y avait beaucoup de catholiques venant de pays non francophones : l'Irlande, l'Écosse, la Flandre, l'Allemagne, la Pologne, l'Ukraine, et diverses autres nations d'Europe centrale. Leurs paroisses et leurs liturgies reflétaient leurs cultures d'origine. Au début, ces paroisses retinrent beaucoup de leur identité culturelle. Mais de plus en plus, elles devinrent anglophones et adoptèrent les manières de n'importe quelles autres paroisses nord-américaines.

Les paroisses francophones et anglophones composèrent deux secteurs bien distincts. Ce furent deux univers séparés sans beaucoup de liens, sauf pour l'évêque et son clergé. L'archidiocèse se définissait comme un diocèse francophone, mais ayant aussi à desservir les paroisses anglophones qui demeuraient minoritaires.

Le concile Vatican II, avec ses réformes liturgiques, amena une plus grande uniformité. Or la situation commença vraiment à changer à partir des vagues d'immigrants arrivant au début des années 1960, notamment l'arrivée d'un très grand nombre de Philippins, qui continue aujourd'hui. Ils constituent désormais 10 % de la population totale du Manitoba et, dans la plupart de nos paroisses anglophones, ils forment maintenant la majorité. Ajoutons à cela des Africains anglophones, des catholiques de l'Inde et de l'Amérique du Sud, etc. Aujourd'hui, le diocèse est composé à 60 % d'anglophones et à 40 % de francophones. Notre diocèse en son ensemble est carrément bilingue et très multiculturel.

Dans les paroisses francophones et bilingues, le changement culturel de nos assemblées remonte aux dernières 10 à 15 années, avec l'arrivée des catholiques originaires de l'Afrique francophone, qu'ils soient immigrants réfugiés ou étudiants internationaux. L'exemple le plus frappant est la paroisse cathédrale qui est remplie à 80 % de tels fidèles. Mais les autres paroisses francophones, surtout urbaines, mais maintenant aussi rurales, accueillent ces familles africaines. Ceci a un effet vivifiant pour la vie paroissiale, qui se ressent notamment dans la liturgie, les chants, les gestes et la participation de l'assemblée.

Le contexte culturel des paroisses francophones repose donc sur un passé solide et plutôt homogène, la transformation ethnique actuelle et un avenir chargé d'espérance... auquel s'ajoutent également les paroisses nationales pour les Vietnamiens, les Coréens, les Hispaniques et les Polonais.



Chorale multiculturelle
© Diocèse de Saint-Boniface

Chanter sa gratitude et sa louange

Hortense Ngomsi¹

Originaire du Cameroun, Hortense Ngomsi est arrivée au Manitoba fin octobre 2019 avec son époux Richard et ses trois enfants. Le premier dimanche après son arrivée, elle s'est présentée à la cathédrale, où elle s'est mise à s'intégrer à la vie paroissiale. Résultat : une chorale multiculturelle où les langues des nouveaux arrivants côtoient celle des Franco-manitobains.

On est arrivé au beau milieu de l'hiver manitobain ! Quel temps ! Mais ça ne nous a pas empêchés, le 1^{er} novembre 2019, de nous rendre à la cathédrale. Nous sommes une famille qui a toujours été active à l'église. Mes enfants étaient servants de messe au Cameroun. Moi, j'étais catéchiste et formatrice. J'avais aussi aidé à la catéchèse pour les couples. C'était normal. Au Cameroun, depuis une ou deux générations, les prêtres encouragent les fidèles à participer de manière active dans la paroisse – à s'engager, à faire quelque chose. Les prêtres s'étaient rendu compte qu'en engageant les laïcs, ça donnait plus de poids aux contributions des fidèles. Quand ils prenaient des responsabilités, ils se sentaient fiers. Et ils étaient capables d'amener d'autres personnes dans l'Église.

Il y avait tous les défis de l'intégration au Canada. Donc, au début, j'étais tout simplement choriste. Mais la paroisse grandissait. Un dimanche, j'ai eu l'idée d'une chorale multiculturelle. À la cathédrale, la Société Saint-Vincent-de-Paul offre de la nourriture à qui en veut. C'est un appui vraiment apprécié. J'ai parlé aux immigrants : « Les gens nous donnent des choses gratuitement. Nous, qu'est-ce qu'on leur donne en retour ? » L'engouement était palpable, et notre pasteur a donné son aval. C'est comme ça qu'on a commencé la chorale.

En 2025, à la première messe où nous avons chanté, il y avait 25 personnes – des Camerounais, des Béninois, des Togolais, des Congolais, des Ivoiriens, des Sénégalais et même une Portoricaine. Ça bougeait ! En chantant

Retour
à la table
des
matières

dans la langue maternelle des nouveaux paroissiens, le sentiment d'appartenance est très fort. C'est essentiel ; sans une ambiance plus égayante, on va perdre pas mal de gens. Ils sont arrivés dans un pays nouveau. Ils cherchent du travail et à bien s'implanter. Ils connaissent peu de gens, alors ils fréquentent la cathédrale parce qu'ils espèrent trouver une chaleur, de quoi leur donner un peu le goût de continuer de se battre.



© Diocèse de Saint-Boniface

Pour être choriste, il suffit d'aimer chanter et de savoir suivre une mélodie. Moi-même, je ne lis pas la musique, mais on a des pianistes, des batteurs et des membres qui jouent le tam-tam ou le djembé.

On choisit nos chants d'abord en fonction des lectures de la messe. Et puis on chante. Ce n'est pas plus compliqué que ça. On chante tous les pays. Tout le monde se sent chez soi. Je suis convaincue que les Franco-manitobains, qui se sont battus pour défendre leur langue, apprécient combien ça, c'est précieux. On peut y mettre tout notre être. Saint Augustin disait : « Chanter, c'est prier deux fois. » Mais si on chante dans sa langue, on prie trois fois !

C'est extraordinaire. Notre paroisse s'est véritablement transformée depuis 2019. Les nouveaux arrivants sont de plus en plus nombreux. Notre curé, le frère Germain Kpakafi, o.f.m. cap., est africain. On est vraiment chez nous.

Du jamais vu dans l'Église !

Daniel Bahuaud



Daniel Bahuaud
© Diocèse de
Saint-Boniface

De passage à la paroisse cathédrale un dimanche, j'ai vu une chose extraordinaire. Avant la liturgie de la Parole, M^{gr} LeGatt invite les jeunes de 12 à 17 ans à s'avancer. À ma grande surprise, je vois se diriger vers le sous-sol une cinquantaine de jeunes pour leur propre liturgie... des ados !

Après la messe, je vais exprimer mon émerveillement à ma collègue des Services pastoraux dio-

césains, Diane Bélanger, qui anime ce groupe avec Ghislaine Gauthier. « Il y a trois ans, me confie-t-elle, pendant une messe, le Seigneur a frappé fort à la porte de mon cœur pour commencer cette liturgie. Deux fins de semaine d'affilée, trois ados étaient visiblement très ennuysés dans le banc devant moi et alors que le prêtre

prêchait sur l'Évangile de Jean : "Pierre, m'aimes-tu ? Pais mes brebis" (Jn 21, 16), j'ai entendu dans mon cœur : "Diane, m'aimes-tu ? Occupe-toi de ces jeunes." »

« Après avoir résisté à cet appel pendant toute la messe, je me suis enfin décidée à aller voir le curé pour lui partager cette interpellation intérieure et lui demander si c'était mon imagination ou de Dieu. Il m'a répondu : "Il n'y a rien après la confirmation. C'est de Dieu. Vas-y Diane, go." Comme ceci était nouveau dans l'église, j'ai ensuite demandé à l'archevêque si une telle liturgie pour les ados était "canonique". Il m'a répondu : "Si c'est bon pour les enfants, ça l'est aussi pour les ados !" »

Diane s'est lancée. Le premier dimanche, 16 ados se sont avancés ! Puis ont suivi d'importantes vagues d'immigration francophone catholique, principalement en provenance d'Afrique, et la cathédrale s'est progressivement remplie de familles lors de la messe du dimanche. En juin 2025, le groupe de la liturgie des jeunes avait atteint le nombre de 35 et le 11 janvier dernier, ils étaient 55 !

Soif et faim de la Parole

« Les jeunes viennent et reviennent en grand nombre parce qu'ils ont soif et faim de la parole de Dieu et parce qu'ils aiment beaucoup la partager entre eux. »

Je demande à Diane : « Que faites-vous avec les jeunes pendant cette liturgie ? » Elle me répond : « Nous prenons l'Évangile du jour. Nous le proclamons ensemble. Nous partageons ensuite un mot ou une phrase qui nous touche. Et à partir de quelques questions, nous essayons de comprendre ensemble ce que Jésus veut nous dire à nous aujourd'hui et comment faire passer ça dans notre vie, la semaine suivante. Les jeunes viennent et reviennent en grand nombre parce qu'ils ont soif et faim de la parole de Dieu et parce qu'ils aiment beaucoup la partager entre eux. En trois ans, j'en ai vu plusieurs développer une vraie relation personnelle avec Jésus. La liturgie des ados répond aux besoins spirituels et humains de leur groupe d'âge... »

« Quand nous repensons à tout ça, Ghislaine et moi, ça nous dépasse. Nous réalisons que c'est vraiment un projet de Dieu. Ce groupe de jeunes est un vibrant témoignage pour notre Église catholique nord-américaine, souvent désertée par les familles et les jeunes d'ici. C'est du jamais vu dans notre Église. Et il ne se passe pas un dimanche sans que des paroissiens m'en parlent avec émerveillement. Rendons grâce à Dieu ! »

Retour
à la table
des
matières

Ébène et ivoire (*Ebony and Ivory*)

Diane Bélanger

J'ai toujours beaucoup aimé cette chanson écrite en anglais par Paul McCartney et interprétée par lui et Stevie Wonder. En voici le refrain, que j'ai traduit :

Ébène et ivoire vivent ensemble en parfaite harmonie,
Côte à côte sur le clavier de mon piano.
Oh Seigneur, pourquoi ne le faisons-nous pas aussi ?



Diane Bélanger
© Diocèse de Saint-Boniface

J'appartiens à une paroisse où, depuis peu, de nombreux nouveaux arrivants originaires de divers pays d'Afrique viennent remplir nos bancs vides. Et voilà qu'ils nous dépassent maintenant en nombre ! À soixante-sept ans, une des quatre plus jeunes femmes blanches dans l'église, je suis tout à fait ravie et émerveillée d'accueillir ces jeunes familles et de célébrer ma foi avec elles chaque semaine.

Depuis à peine deux ans, après la messe, notre assemblée de foi, auparavant silencieuse, sérieuse et vite dispersée, s'est rapidement et presque miraculeusement transformée en un espace communautaire où la joie de la fraternité jaillit à tout coup autour d'un café-rencontre rassemblant petits, jeunes et grands. Je n'ai jamais vécu une expérience paroissiale aussi authentiquement chaleureuse, vivifiante, vibrante et enrichissante.

Je rends hommage à mes frères et sœurs d'Afrique. La ferveur de leur foi vivante et vécue est un soutien pour la mienne. Leur joie et leur charité fraternelle témoignent avec force de leur amour du Christ et de son Église. Ils ont choisi de se joindre à notre communauté chrétienne et, ce faisant, la revitalisent. Par contagion, leur sens de la famille et de la communauté m'invite et m'entraîne à sortir de mon individualisme de Nord-Américaine, pour entrer dans la fabuleuse farandole de la communion fraternelle. Ébène et ivoire, côte à côte dans les bancs et le narthex de notre église, tous appelés et rassemblés par le Christ, Pasteur d'accueil universel.

Notre évêque n'a-t-il pas été prophète, lorsqu'il y a deux ans, il nomma un Africain, le frère Germain Kpakafi, o.f.m. cap., curé de la paroisse cathédrale Saint-Boniface ?

Viens, vois et entre dans la danse !



© Diocèse de Saint-Boniface

« Des gens vraiment sympas »

Jean Dizengremel²

Situé au sud-ouest de Winnipeg, dans une région où de nombreux Français, Suisses et Wallons se sont établis au 19^e siècle, Notre-Dame-de-Lourdes connaît présentement une relance économique. Ses 74 commerces ont réussi à créer quelque 550 emplois. Une situation qui augure bien pour la paroisse...

« Depuis trois ans, une trentaine de personnes sont venues d'Amérique latine pour s'installer chez nous, explique le syndic Jean Dizengremel, lui-même originaire de France. Ces hispanophones travaillent dans les fermes porcines, le soudage, des compagnies de transport et j'en passe. »

« C'est une bien bonne nouvelle, surtout que la population francophone est vieillissante. Et depuis la pandémie, on a vu une certaine désaffection aux messes dominicales. Les fidèles viennent en grand nombre aux grandes fêtes comme Pâques et Noël. Les dimanches, c'est moins fréquent. Il faut se plier à l'évidence : les anciennes familles de Lourdes disparaissent. On s'inquiète pour la relève. Les hispanophones peuvent aider. »

Comment ? « Vu les origines françaises du village, la connexion catholique-chrétienne permet d'accueillir les hispanophones, note Jean Dizengremel. Ils sont pratiquants, priants et ont un grand attachement à la famille. Ils nous apportent une grande convivialité. Nous, on cherche à les aider, puisqu'il n'est pas toujours facile de s'installer. Notre église a désormais des messes célébrées en espagnol, grâce à l'appui de l'abbé Eider Tamayo, qui se rend régulièrement à la paroisse. Et puis on ne leur charge rien lorsqu'ils louent les locaux de la paroisse pour des activités en espagnol. Récemment, on a tenu une soirée hispanophone pour lever des fonds pour la paroisse qui s'est avérée un franc succès. Et l'été, nous jouons tous au soccer ! Ce sont des gens vraiment sympas qui enrichissent notre communauté. »

Retour
à la table
des
matières

Une communauté de foi, d'espoir et de service

Gustavo Alanis

Si quelqu'un nous avait dit il y a quelques années que nous nous réunirions aujourd'hui en provenance de différentes régions du Manitoba, pour partager la vie d'un ministère hispanique au sein de l'Église, beaucoup d'entre nous ne l'auraient probablement pas imaginé. La plupart de nos familles sont venues dans cette province à la recherche de travail, de stabilité et d'un avenir meilleur. Cependant, au milieu de ce parcours, quelque chose de plus profond a commencé à naître : une communauté de foi.

Lors de petites réunions, dans la prière et dans l'eucharistie, le désir de vivre l'Évangile et de servir l'Église grandissait. Ainsi, en janvier 2025, ce ministère a officiellement pris forme. Le Ministère hispanique au Manitoba est composé de mères et pères, d'enfants et de grands-parents, d'ouvriers, de professionnels et de bénévoles qui souhaitent maintenir la flamme de notre foi vivante. Bien que nos vies soient remplies d'engagements et de défis liés au processus d'immigration, nos cœurs restent ouverts à l'appel de Dieu et au service de la communauté.

Le ministère hispanique est présent dans quatre communautés de la province du Manitoba : Notre-Dame-de-Lourdes, Portage la Prairie, Morden et Steinbach. Bien que ces communautés soient celles où nous nous réunissons régulièrement, nous bénéficions de l'accompagnement pastoral précieux des dirigeants de Winnipeg, en particulier de notre prêtre, l'abbé Eider Augusto Tamayo, dont la proximité, la guidance spirituelle et le dévouement ont été déterminants pour renforcer l'unité et la croissance de notre ministère dans toute la région.

Pour nous, la foi n'est pas simplement un héritage culturel ; c'est une rencontre vivante et personnelle avec Jésus-Christ. Cette rencontre se fait de manière privilégiée dans l'eucharistie, qui constitue le centre

et la source de notre vie communautaire. Nous marchons ensemble avec nos paroisses locales et les archidiocèses de Saint-Boniface et de Winnipeg. Nous ne sommes pas seuls.

De plus, nous comprenons les défis émotionnels, culturels et spirituels liés à la migration. C'est pourquoi nous cherchons à offrir un espace où chacun peut se sentir accueilli, écouté et accompagné sur son chemin. Malgré les nombreuses responsabilités auxquelles chaque membre est confronté, beaucoup offrent leur temps, leurs talents et leur service dans un esprit de gratitude et d'engagement chrétien. Depuis janvier 2025, nous avons été témoin de nombreux fruits spirituels qui manifestent l'action de Dieu. Des personnes ont repris leur vie sacramentelle et leur relation avec Dieu. Des familles trouvent un soutien spirituel et un accompagnement. Des enfants et des jeunes grandissent en voyant le témoignage de foi de leurs parents.

Il n'empêche que nous faisons aussi face à des défis qui nous invitent à continuer de faire confiance à Dieu et à renforcer notre organisation pastorale. Pour beaucoup, le temps est limité, en raison du travail et des responsabilités familiales liées à la vie migratoire. Il y a aussi des défis culturels et linguistiques qui accompagnent le processus d'intégration dans l'Église locale. Il nous faut donc travailler à renforcer la participation active à la vie sacramentelle.

À cela, il faut ajouter les contraintes économiques d'un jeune ministère en développement, sans parler de la coordination pastorale entre plusieurs communautés géographiquement éloignées. D'où l'importance de l'accueil des paroisses locales. Pour nous, notre présence contribue à la promotion d'une intégration multiculturelle qui reflète la richesse de l'Église manitobaine, et universelle. C'est une grande priorité pour nous de renforcer non seulement la communication, mais l'unité entre nos différentes communautés.

Que chacun dise, avec joie et gratitude : « Ici, j'ai trouvé Dieu... et là, j'ai trouvé une famille. » ■



© Diocèse de Saint-Boniface

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Retour
à la table
des
matières

Notes

¹ Propos recueillis par Daniel Bahuaud.

² Propos recueillis par Daniel Bahuaud.

© Paroisse du Sacré-Cœur

La paroisse du Sacré-Cœur de Toronto

De l'enracinement francophone à l'unité dans la diversité

>>> GUSTAVE INEZA, O.P.

EN QUELQUE 140 ANS d'histoire, la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto a connu toute une évolution, passant d'un foyer de rassemblement canadien-français à une communauté francophone diversifiée. Ceci lui pose de nouveaux défis qui seront brièvement abordés ici.

Accueillir et rassembler les francophones

Dans le contexte de la seconde moitié du 19^e siècle, Toronto connaît une industrialisation rapide qui attire de nombreuses familles francophones en quête de meilleures perspectives économiques. C'est dans ce mouvement de transformation urbaine et sociale que s'inscrit la fondation de la paroisse du Sacré-Cœur en 1887, appelée à devenir un repère essentiel pour une population en pleine mobilité. Elle est née ainsi d'un

besoin fondamental : offrir aux francophones catholiques qui s'établissaient à Toronto un lieu de rassemblement, de prière, d'éducation et de soutien communautaire. Les arrivants y trouvent bien plus qu'un simple lieu de culte : ils y découvrent un espace de stabilité, de reconnaissance et de continuité culturelle¹.

La paroisse devient ainsi un véritable foyer communautaire. Elle permet à ses membres de se rassembler, de célébrer leur foi, de transmettre leur langue et leur héritage culturel, mais aussi de recevoir une éducation dans leur langue maternelle. Dans un environnement majoritairement anglophone, elle joue un rôle déterminant dans la préservation de l'identité francophone, tout en facilitant l'intégration progressive de ses membres dans la société torontoise. Elle se situe dès lors à l'intersection de deux dynamiques complémentaires : l'enracinement culturel et l'ouverture à un nouveau contexte social.

Retour
à la table
des
matières

Au fil du temps, cette vocation d'accueil et de rassemblement s'est affirmée comme l'un des traits distinctifs de la paroisse du Sacré-Cœur. Qu'il s'agisse de migrations internes au Canada ou, plus tard, d'immigrations en provenance de l'étranger, la paroisse a continuellement servi de point d'ancrage pour des personnes en mouvement. Elle a accompagné des générations de francophones venus chercher à Toronto de nouvelles opportunités de vie, de travail et d'épanouissement. Cette capacité à accueillir la diversité des parcours humains et culturels demeure aujourd'hui encore au cœur de son identité et de sa mission.

Au fil des ans, l'arrivée de francophones issus de divers pays a profondément transformé la communauté francophone de Toronto². Cette diversité a favorisé l'émergence de nouveaux services et initiatives culturelles, tout en contribuant à la formation d'une identité franco-torontoise inclusive. Dans ce contexte minoritaire, la langue française apparaissait comme le principal facteur de cohésion, permettant de renforcer le sentiment d'appartenance et la visibilité de la communauté malgré l'absence d'un ancrage territorial commun, ses membres étant dispersés dans différents quartiers de la ville.

Il faut noter que la population d'origine française à Toronto est demeurée relativement faible tout au long de son histoire. Bien que le nombre de francophones ait augmenté, cette croissance a été largement contrebalancée par l'immigration massive de populations non francophones, ce qui a maintenu les francophones dans une position minoritaire³. Selon Statistique Canada, il y avait 77 145 francophones à Toronto en 2021, soit 2,8 % de la population de la ville. Le français était la langue maternelle de 34 115 d'entre eux, au 11e rang des langues maternelles des habitants du territoire⁴.

Témoignages et perceptions de la diversité au Sacré-Cœur

Nous avons recueilli trois témoignages de membres de la paroisse : une paroissienne présente dans la communauté depuis 2025, un paroissien universitaire fréquentant la paroisse depuis assez longtemps mais de façon discontinue, et la présidente du conseil paroissial. En réponse à un questionnaire, ils ont été invités à partager leur perception de l'évolution culturelle de la communauté, ainsi que leur regard sur les richesses et les défis liés à la diversité. Ils ont également été appelés à réfléchir à leurs expériences de rencontre et d'enrichissement mutuel entre cultures, ainsi qu'à la manière dont la liturgie pourrait mieux refléter cette pluralité.

Les trois témoignages convergent de manière significative dans leur perception de la paroisse du Sacré-Cœur comme une communauté en croissance,

marquée par une diversification progressive de ses membres, notamment à travers l'arrivée de jeunes familles issues de différents horizons, dont des immigrants récents. Cette évolution est globalement accueillie de manière positive, la diversité étant comprise comme une richesse favorisant la rencontre, l'ouverture et l'apprentissage mutuel des traditions culturelles et de la foi. Tous soulignent également l'importance des espaces informels de fraternité – cafés paroissiaux, repas partagés, célébrations communautaires comme les anniversaires – comme lieux privilégiés de construction de liens interculturels, à maintenir et à renforcer.



© Paroisse Sacré-Cœur de Toronto

En revanche, un point commun critique concerne la liturgie elle-même, jugée encore insuffisamment représentative de cette diversité, ce qui appelle à des améliorations, notamment par une plus grande intégration des langues, des expressions musicales et des origines culturelles dans les célébrations, ainsi que par une participation élargie des fidèles aux ministères liturgiques. Enfin, les trois témoignages s'accordent sur le rôle central du leadership pastoral et de la structuration de la vie paroissiale dans le maintien de l'unité : celle-ci est présentée comme dépendant à la fois de la qualité des relations humaines, de la connaissance mutuelle et de la capacité de la communauté à créer des espaces réguliers et accessibles de rencontre, condition essentielle pour une paroisse appelée à vivre pleinement son identité francophone et plurielle à Toronto.

Possibilités, limites et discernement pastoral concernant la diversité

La diversité apparaît notamment dans deux réalités concrètes de la vie paroissiale. Tout d'abord, la chorale paroissiale, qui réunit chaque semaine une quinzaine de participants, est composée de personnes d'origine congolaise, chinoise, haïtienne, française, britannique,

allemande, vietnamienne et camerounaise, entre autres horizons nationaux et culturels. Cette diversité témoigne du caractère multiculturel de la communauté et de la capacité de la paroisse à rassembler des fidèles de différentes provenances autour d'un engagement liturgique commun. De même, le groupe des jeunes adultes, récemment constitué, reflète cette même réalité. Il regroupe des participants d'origine malgache, britannique, martiniquaise, suisse, béninoise, indonésienne, burundaise et guadeloupéenne, entre autres provenances. Même s'ils diffèrent de la population fondatrice de la paroisse (canadienne-française), les nouveaux arrivants ne se perçoivent pas comme de simples usagers occasionnels, mais bien comme des membres à part entière de la communauté. Leur engagement dans différents ministères révèle ainsi l'émergence d'une identité paroissiale inclusive, fondée sur l'appartenance ecclésiale et la participation à une mission commune plutôt que sur une origine nationale ou culturelle particulière.

Liturgie et diversité culturelle

Les témoignages recueillis soulignent avec raison le désir d'une liturgie davantage représentative de la diversité culturelle de la paroisse. Mais la mise en œuvre concrète d'un tel idéal s'avère plus complexe qu'il n'y paraît.

Les témoignages recueillis soulignent avec raison le désir d'une liturgie davantage représentative de la diversité culturelle de la paroisse. Mais la mise en œuvre concrète d'un tel idéal s'avère plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, la communauté du Sacré-Cœur ne se caractérise pas par la présence d'un seul groupe culturel majoritaire auquel il suffirait d'accorder une plus grande visibilité liturgique. Comme le montrent la composition de la chorale paroissiale et celle du groupe des

jeunes adultes, les fidèles proviennent d'une multitude d'origines nationales et culturelles. Dès lors, toute tentative d'intégration liturgique soulève inévitablement la question de la représentativité et de l'équilibre entre des sensibilités diverses.

L'histoire récente de la paroisse illustre d'ailleurs ces défis. Deux communautés africaines particulièrement influentes ont, pendant un temps, cherché à développer une célébration commune reflétant leur héritage culturel respectif. Malgré cette volonté initiale, elles ne sont pas parvenues à établir une forme liturgique unifiée : la majorité des fidèles congolais a finalement rejoint la paroisse Holy Name, située dans le quartier de Greektown, tandis que la communauté ivoirienne a continué d'animer la messe du samedi jusqu'à la période de la COVID-19. Cette expérience rappelle que l'inclusion liturgique, loin de relever d'une simple juxtaposition d'expressions culturelles, exige un discernement pastoral attentif ainsi qu'une recherche constante de l'unité dans la diversité.

Les témoignages recueillis m'incitent, en tant que curé de la paroisse, à développer une collaboration plus large avec des personnes issues de divers horizons au sein des différents ministères paroissiaux. En amont des temps liturgiques majeurs tels que l'Avent et le Carême, j'ai ainsi élargi la composition du comité liturgique afin d'y intégrer un nombre plus important de paroissiens. Cette démarche vise à favoriser un échange plus riche et plus représentatif de la diversité constitutive du tissu paroissial, permettant ainsi une meilleure prise en compte de ses multiples sensibilités.

J'espère, d'ici la fin de l'année, pouvoir compter sur un nombre significatif de bénévoles engagés dans les différents ministères, représentant l'ensemble des profils mentionnés précédemment. Cela pourrait éventuellement ouvrir la voie à une réflexion communautaire sur



© Paroisse Sacré-Cœur de Toronto

l'opportunité de familiariser progressivement l'ensemble de l'assemblée à d'autres formes de célébration de l'eucharistie et des événements paroissiaux, selon des modalités plus diversifiées et adaptées à cette pluralité.

Une communauté en mouvement au service de la vitalité francophone

La paroisse du Sacré-Cœur de Toronto demeure profondément marquée par son histoire fondatrice, tout en étant engagée dans une transformation continue liée aux dynamiques migratoires et à la diversification de sa communauté. Il s'agit pour elle de conjuguer fidélité à ses origines et ouverture aux réalités contemporaines.

Les témoignages recueillis, mis en dialogue avec une lecture plus large de l'histoire récente, montrent une communauté en croissance, traversée par des défis réels mais aussi portée par une forte volonté de communion ecclésiale. La diversité culturelle, loin d'être un

obstacle, y est progressivement comprise comme une ressource pour la mission, même si son intégration liturgique et pastorale exige discernement, patience et créativité.

La paroisse du Sacré-Cœur ne se limite pas à la vie liturgique dominicale : elle demeure un point d'ancrage essentiel pour la francophonie du centre-ville de Toronto. Elle dessert aujourd'hui six écoles francophones ainsi qu'une résidence pour personnes âgées, le Centre d'Accueil Héritage, contribuant ainsi concrètement à la continuité éducative, culturelle et intergénérationnelle de la communauté.

Ainsi, dans la continuité de son histoire, la paroisse se comprend toujours comme un lieu de rassemblement et de passage, mais surtout comme un espace à préserver et à développer afin de permettre à la communauté francophone de Toronto de continuer à vivre, à se rencontrer et à s'épanouir, tant sur le plan socioculturel que spirituel. 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Notes

¹ Je suis ici Clermont Trudelle et Pierre Fortier, *Toronto se raconte. La paroisse du Sacré-Cœur*, Toronto, Société d'histoire de Toronto, 1987.

² Eden-Margaret Hall, « Ethnogenesis and Identity. Toronto's Changing Francophone Community » (mémoire de maîtrise, York University, 1999).

³ Thomas R. Maxwell, *The Invisible French. The French in Metropolitan Toronto*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1977.

⁴ Ville de Toronto (Division du recensement de Toronto), « [Profil de la population recensée : population francophone \(en bref\)](#) », Toronto, 2024. Ville de Toronto, « [2021 Census: Language](#) », 19 août 2022.

Une paroisse francophone
au cœur de Toronto
© [Paroisse du Sacré-Cœur](#)



Retour
à la table
des
matières

Illustration : Pixabay.com



Comme un vent de Pentecôte...

Des gens de tous horizons se comprennent, et la vie renaît

>>> PROPOS RECUEILLIS PAR DANIEL LALIBERTÉ

POUR COMPRENDRE les implications diverses reliées aux transformations de nos assemblées liturgiques – et plus largement de nos communautés chrétiennes – en lien avec les flux migratoires, il nous a semblé pertinent de donner d’abord la parole à des membres de ces assemblées, des membres venus d’ailleurs. Bien sûr, ces personnes ne sont pas les seules à pouvoir analyser les évolutions liées à leur propre venue ici, mais il est tout de même pertinent de saisir ce qu’ils et elles perçoivent de notre vie liturgique et communautaire – particulièrement en comparaison à la vie ecclésiale de leurs pays d’origine. Quels sont leurs constats, leurs surprises, leurs attentes ?

« Nous avons rencontré Fanta et Olga, venues de Côte d’Ivoire, et Barnabé, originaire du Cameroun et dont l’épouse est aussi ivoirienne. Tous trois sont impliqués dans la vie de leur paroisse d’accueil, Saint-Charles-Borromée, à Québec. Nous les avons rencontrés en compagnie de leur curé, l’abbé Patrice Breton.

Des assemblées qui vieillissaient... et qui se renouvellent

À Québec, comme sans doute dans un grand nombre de milieux – surtout urbains, mais pas seulement – du pays, la transformation des assemblées dominicales n’est plus un phénomène discret : elle s’impose désormais comme l’une des réalités les plus perceptibles de la vie ecclésiale. Dans plusieurs paroisses, les fidèles n’ont qu’à lever les yeux le dimanche pour constater que la communauté ne ressemble plus à ce qu’elle était il y a quinze ans.

Cette mutation, on le sait, est le résultat d’un croisement entre deux dynamiques. D’un côté, l’assemblée traditionnelle s’est amenuisée au fil des décennies, pour des raisons largement documentées : sécularisation, vieillissement démographique, chute des vocations, diminution des activités paroissiales. De l’autre,

Retour
à la table
des
matières

l'arrivée de nouveaux catholiques – souvent très pratiquants, très engagés et portés par une culture chrétienne encore vivante – a produit un effet immédiat, presque multiplicateur.



Fanta Sidibé, Olga Silué, Barnabé Ondoa et Patrice Breton
© Daniel Laliberté

Rencontrer Fanta, Olga et Barnabé, en compagnie de leur curé Patrice, c'est saisir de l'intérieur ce basculement. Leurs récits ne prétendent pas analyser en surplomb les changements qu'ils incarnent eux-mêmes. Pourtant, en les écoutant attentivement, et en articulant leurs témoignages au regard pastoral de Patrice, on découvre comment les paroisses ne sont pas simplement « remplies » par les nouveaux arrivants : elles sont transformées dans leur dynamique interne, dans leur âge moyen, dans leurs pratiques, et surtout dans leur manière d'être et de faire communauté.

Quoi de mieux pour amorcer notre parcours que ce constat tout simple d'Olga, arrivée en 2019, juste avant que la pandémie limite l'accès aux messes, et qui se souvient de sa première impression : « Les gens sont âgés... il n'y a pas de personnes de mon âge ! ». En fait, la surprise d'Olga au moment de mettre les pieds dans sa paroisse d'accueil s'est transformée en moteur. En parlant d'autres nouveaux arrivants, en invitant des connaissances, en s'engageant dans la chorale interculturelle, elle a participé à un mouvement collectif qui, de proche en proche, a modifié la physionomie des assemblées, au point de rendre le phénomène visuellement manifeste : en certains endroits les personnes venues d'Afrique forment plus des trois quarts de l'assemblée dominicale.

La dynamique est simple : les nouveaux arrivants ont déjà l'habitude de participer à la messe ; ils la considèrent comme une composante normale de la vie. Pour Fanta, c'est d'une évidence indiscutable : « Quand on arrive, on intègre forcément une paroisse. » Et elle a incarné ça de façon radicale : « Je suis arrivée à 2 heures du matin... et à 9 heures, j'étais à la messe. » Ce réflexe, banal pour elle, révolutionne une réalité québécoise où « aller à la messe » n'est plus un automatisme mais un choix minoritaire. Or c'est cette posture naturelle des immigrants baptisés qui, répétée par des dizaines de familles, finit par avoir un effet spectaculaire : elle reconstitue ici une pratique dominicale stable, jeune, familiale, dynamique.

Une révolution culturelle

La dynamique est simple : les nouveaux arrivants ont déjà l'habitude de participer à la messe ; ils la considèrent comme une composante normale de la vie. Ce réflexe, banal pour eux, révolutionne une réalité québécoise où « aller à la messe » n'est plus un automatisme mais un choix minoritaire.

La liturgie comme premier ancrage

Il est frappant de constater que pour ces familles, la paroisse devient l'un des premiers repères dans leur nouvel environnement. « Ma première sortie, dit Barnabé, c'était pour repérer une église catholique. » Cette priorité témoigne du rôle que joue l'eucharistie dans leur identité spirituelle : la messe est un pilier, un lieu d'appartenance immédiat, un espace où l'on retrouve l'universalité de la foi malgré la rupture géographique.



© Daniel Laliberté

Pour les paroisses d'accueil, ce comportement a une conséquence directe : les immigrants ne viennent pas timidement, ni progressivement. Ils intègrent immédiatement les assemblées, ce qui contribue à transformer rapidement le visage de celles-ci.

Retour
à la table
des
matières

Deux cultures liturgiques se rencontrent – Le contraste liturgique entre ici et là-bas revient dans tous les témoignages. Fanta résume la différence par un mot : l’ambiance : « En Afrique, quand tu entres dans une église, il y a de la chaleur, on s’interpelle, on parle, ça bouge... » Les églises sont bondées, souvent au-delà de leur capacité, au point où « on fait parfois la messe dehors, sous le soleil » et les célébrations peuvent facilement durer deux heures ou plus. Le geste liturgique est collectif, vibrant, incarné : un engagement corporel, une musique rythmée, des danses dans l’allée, des processions d’offrandes qui peuvent durer... 30 minutes !



Danse liturgique dans une église zaïroise
(l’actuelle République démocratique du Congo)
© M^{gr} Pierre Goudreault

Évidemment, les arrivants le constatent instantanément : la liturgie d’ici s’est structurée dans d’autres codes – sobriété, intériorité, silence, retenue. Le geste liturgique relève davantage d’un recueillement intérieur. Nos belles églises sont de grands vaisseaux bien timidement occupés, dans lesquels on entre davantage comme dans un lieu destiné à l’intériorité. Deux manières d’habiter l’espace, deux univers symboliques se regardent, sans que l’un ou l’autre soit « meilleur ». Ces deux manières d’habiter l’espace témoignent de deux héritages historiques de la foi catholique. Il nous plaît de penser que, lorsqu’on arrive à les faire cohabiter dans une même assemblée, elles révèlent un visage plus complet de l’Église, permettant de toucher du doigt cette catholique universalité, non plus comme une abstraction théorique, mais comme une réalité vécue dans la diversité des corps, des langues, des rythmes et des mémoires.

« La musique, un pont puissant entre les deux mondes – La musique est l’un des lieux les plus féconds de la rencontre interculturelle. La chorale interculturelle de Saint-Rodrigue, qui regroupe sept nationalités, construit une liturgie musicale où dialoguent chants québécois, français, africains et latino-américains. On y trouve un équilibre subtil entre tradition locale et ouverture universelle.

Fanta explique leur souci d’équilibre : « On s’arrange pour qu’il y ait des chants connus de tout le monde – québécois, français – et aussi des chants dans nos langues. » Ces chants en langues africaines ont un impact spirituel immédiat. Barnabé raconte ce qu’il a ressenti en entendant le *Kyrie* dans sa langue natale : « Ça m’a touché profondément. Ça m’a replongé dans l’église de mon village. Je ne peux pas décrire la fierté et la chaleur que je ressentais. » Plus qu’un simple clin d’œil culturel, ce moment exprime à sa façon ce que signifie être chez soi dans l’Église universelle.

Or, pour plusieurs Québécois, cette animation donne un souffle nouveau à la célébration. Une animation musicale un peu plus rythmée, une participation plus expressive, quelques chants en langues africaines... tout cela ne dénature pas la liturgie romaine. Cela la déploie dans toute sa largeur catholique. Barnabé raconte qu’on lui demande régulièrement : « C’est quand, la prochaine messe animée ? ». Est-il possible que, loin de provoquer une rupture, cette vitalité musicale, en mettant en évidence des « possibles liturgiques » parfois inconnus, soit le révélateur d’un désir enfoui chez nombre des fidèles « de souche » : celui d’une liturgie plus vivante, plus joyeuse, plus incarnée ? Chose certaine, loin de faire fuir, cela semble bien susciter le désir d’en ravoir !

Des attentes liturgiques étonnamment modestes – Quand on leur demande s’ils aimeraient que la liturgie se rapproche davantage de leur culture, les réponses des personnes participant à la conversation sont délicates, nuancées. Elles ne portent aucune revendication, car pour elles, la messe dans son style québécois, c’est la messe ! Ce qui les touche le plus ici, ce ne sont pas les chants, ni la durée des célébrations, ce sont les homélies. « Au début, j’écoutais... et je pleurais tout le temps », dit Fanta. « Les homélies ici me parlent profondément. » On nomme aussi la découverte de l’importance du silence comme moment d’intériorité. Olga et Barnabé soulignent même l’un des traits marquants du contexte québécois : la facilité d’accès au curé : « Patrice, je peux l’appeler par son nom ! », dit Barnabé. « Chez nous, ce serait impossible. » Pour eux, qu’un évêque célèbre seul, sans cérémoniaire, sans distance protocolaire, est un signe marquant. Ce respect chaleureux, non hiérarchisé, constitue un point de rencontre spirituel entre cultures liturgiques, manifestant une Église simple, proche, humaine, qui rejoint l’Évangile vécu.

Une vitalité sacramentelle renouvelée – Un élément pastoral ressort nettement : les nouveaux arrivants ont une relation plus fréquente, plus spontanée au sacrement du pardon. « Chez nous, tous les samedis, on se confesse », dit Fanta. Pas évident d’honorer cette attente avec le nombre de prêtres disponibles ici ! Patrice

a donc ajusté son horaire, sa présence : « Je suis maintenant toujours là une heure avant la messe, quand je peux. » Il accueille cette demande comme un enrichissement de son ministère. La présence accrue d'autres prêtres collaborateurs, dont un prêtre africain, s'inscrit dans cette adaptation, signe que les paroisses arrivent à trouver de nouveaux équilibres pour répondre à une demande spirituelle vivante. Et cette vitalité sacramentelle renouvelée permet aux membres plus anciens de la communauté de redécouvrir une pratique qui était en dormance.

Un engagement qui change la paroisse de l'intérieur

C'est peut-être la transformation la plus décisive : les nouveaux arrivants ne sont pas spectateurs. Ils deviennent très vite des acteurs : la participation active dans la liturgie sert souvent de porte d'entrée à d'autres formes d'engagement dans l'écosystème paroissial. À Saint-Rodrigue, le curé Patrice le dit sans détour : « Sans ce groupe, l'église serait déjà fermée. » Or aujourd'hui, dans cette communauté, pratiquement tous les services, liturgiques, mais pas seulement, sont assurés par des paroissiens venus d'ailleurs : Barnabé est responsable de la liturgie, Hyacinthe est marguillier, Marie-Paule siège à l'équipe pastorale, sans compter les engagements d'Olga et de Fanta. Patrice mentionne aussi que dans une autre paroisse qui offre le même profil, trois marguilliers sont africains alors qu'un Haïtien est candidat au diaconat.

Une nouvelle réalité liturgique

La responsabilité liturgique est portée par ceux qui sont arrivés récemment. Non seulement ils participent, mais ils rendent possible une vie liturgique qui, sans eux, aurait sans doute déjà déserté ce milieu.

Quand Patrice dit : « Je suis le seul Blanc dans le chœur », il résume cette réalité nouvelle : la vitalité liturgique est assurée par ceux qui sont arrivés récemment. Non seulement ils participent, mais ils rendent possible une vie liturgique qui, sans eux, aurait sans doute déjà déserté ce milieu.

« **Un nouveau rapport à la communauté** – Les témoignages révèlent aussi une différence dans la conception même de la paroisse. Barnabé résume bien la différence : « En Afrique, il y a toujours quelque chose : un groupe de prières, une réunion de mouvement, une catéchèse... L'église est un lieu d'activités permanentes. » Olga ajoute : « Chez nous, les églises sont ouvertes tout le temps. » Il faut dire que les paroisses africaines sont souvent implantées dans des quartiers

où l'Église est un acteur social en plus d'être un acteur spirituel : écoles paroissiales, groupes d'évangélisation, réunions hebdomadaires, chantiers communautaires, chorales multiples, visites et autres apostolats. Or si la diaspora ne cherche pas à forcer la reproduction de ce modèle ici, elle amène tout naturellement avec elle l'idée qu'une paroisse peut être un cœur d'activités, un lieu d'attachement quotidien.

Patrice le rappelle : « On a connu ça ici. Mais c'était dans les années 60. » Aujourd'hui, les églises fermées en dehors des célébrations reflètent une époque où la pastorale n'est clairement plus le centre social qu'elle fut jadis.

De l'intégration à la transformation – Or, l'afflux des immigrants dans nos paroisses, sans rien révolutionner, inverse doucement la tendance, revitalisant la vie communautaire. Par exemple, Olga, très engagée dans la Légion de Marie dans son pays, a été frappée par l'absence de ce mouvement ici. Avec des amies, elle a simplement... continué. Elles se réunissent chaque dimanche en ligne pour prier le chapelet. Une dynamique qui, toute modeste, participe à sa façon à cette revitalisation de la vie paroissiale : l'église pas seulement comme lieu de culte, mais l'Église comme communauté vivante. Et leur curé reconnaît aussi avec joie que cette vitalité nouvelle lui permet d'élargir l'offre liturgique : davantage de célébrations, davantage de présence sacramentelle, plus d'occasions d'accompagnement.

De toute évidence, on n'en est plus à la phase d'intégration. L'Église ne fait pas seulement de la place : elle se laisse transformer par ceux qui s'y engagent. Avec comme conséquence évidente que, là où la pratique faiblissait, là où les équipes s'effritaient, la vitalité des nouveaux arrivants a permis de reconstruire des équipes complètes.



© Daniel Laliberté

Retour
à la table
des
matières

Une Église élargie, appelée à se redéfinir

Les témoignages de Fanta, Olga et Barnabé, relus à la lumière du regard pastoral de Patrice, ne décrivent pas un phénomène marginal : ils donnent chair à l'une des évolutions majeures de l'Église au Québec. Ce qui se joue ici n'est pas seulement une croissance numérique ni une diversité culturelle plus grande : c'est une transformation ecclésiale. L'arrivée des migrants, en rééquilibrant la composition des assemblées, redonne souffle aux équipes liturgiques, relance des pratiques sacramentelles devenues rares, remet en mouvement la dimension communautaire des paroisses ; surtout, elle invite l'Église locale à s'ouvrir, se décentrer, se laisser toucher.

Patrice le dit avec simplicité : « Ce n'est plus "eux" et "nous". C'est un nous. » Et dans ce « nous » élargi, l'Église québécoise est convoquée à vivre quelque chose d'essentiel : la catholicité, concrète, incarnée, où l'unité ne s'oppose pas à la diversité, mais s'en nourrit..

Elle accueille non seulement des personnes mais, par le fait-même, elle accueille aussi des manières d'être croyant, des rythmes, des langues, des hymnes, des élans spirituels qui lui manquaient peut-être.

Ce qui ressort de l'ensemble de l'entrevue, c'est que les migrants ne sont pas seulement des « fidèles en plus », ils sont clairement une nouvelle richesse pour les communautés locales. Patrice cite avec humour une parole entendue : « Les Blancs sont venus nous évangéliser. Maintenant, c'est nous qui venons vous évangéliser. » Ce à quoi Barnabé ajoute avec une pointe de fierté bien placée : « Vous nous avez apporté le christianisme. Nous, on vous apporte l'Évangile. »

À en croire ces témoignages, l'immigration, loin de menacer l'Église locale, la revitalise, la questionne, la transforme et, surtout, elle lui donne des moyens de redécouvrir sa première raison d'être : témoigner autour d'elle du Christ et de l'Évangile de la joie. ■

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Photo : Pixabay.com

Retour
à la table
des
matières



Donald Lavoie

© Donald Lavoie

[Paroisse Saint-François d'Assise](#)

Quand la mission inverse les routes

L'intégration dans Charlevoix de prêtres venus d'ailleurs

>>> DANIEL LALIBERTÉ

AU CŒUR de ce dossier portant sur la transformation des assemblées liturgiques en raison des déplacements démographiques, le présent témoignage aborde la question sous un angle différent. On y aborde les enjeux et défis que représente l'arrivée de prêtres venus de l'étranger dans des communautés « tissées serrées » : défis d'intégration pour les prêtres eux-mêmes, défis d'accueil et d'acceptation d'une réalité en mouvance de la part des fidèles, des communautés.

À l'été 2011, trois membres de la communauté des Missionnaires du Sacré-Cœur, deux d'entre eux originaires de la République dominicaine et le troisième venu d'Haïti, arrivent dans le secteur Charlevoix-Est de l'archidiocèse de Québec pour la mission pastorale auprès de dix communautés chrétiennes regroupées en trois unités pastorales. Environ 90 km séparent les deux communautés les plus éloignées ; la ville-centre, La Malbaie, est à 150 km du siège de l'archidiocèse.

Arrivé avec le groupe initial, le père Joël Dépré, MSC, est le curé d'un territoire qui s'est encore agrandi puisqu'il recouvre maintenant toute la région de Charlevoix, ce qui représente 140 km entre les communautés les plus éloignées¹. Huguette Gaudreault, quant à elle, est marguillière et membre depuis plusieurs années du Conseil de consultation et d'organisation locale. Les lignes qui suivent témoignent de leur expérience et de leur réflexion sur le processus d'intégration des missionnaires, quinze ans après leur arrivée. Ils sont fiers de la façon dont ils sont parvenus, ensemble, à franchir les étapes de cet approvisionnement réciproque.

Une mission née d'une histoire partagée

L'envoi de prêtres haïtiens et dominicains vers le Canada ne s'est pas décidé du jour au lendemain. Dès 2005, la province dominicaine des Missionnaires du

Retour
à la table
des
matières

Sacré-Cœur avait été sollicitée pour soutenir des communautés canadiennes confrontées à un vieillissement du clergé et à l'absence de relève locale. Pour les religieux du Sud, cette demande résonnait comme un appel à rendre ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu. En effet, pendant des décennies, des missionnaires québécois avaient servi dans ces pays, formé des générations de chrétiens, accompagné des communautés entières et suscité des vocations presbytérales.

« Nous avons reçu tellement de missionnaires québécois dans notre histoire que c'était vu comme une manière de rendre grâce », témoigne le père Joël. Cette phrase résume bien l'esprit dans lequel la mission s'est préparée : non pas comme un simple déplacement de ressources humaines, mais comme un geste de réciprocité ecclésiale, une manière de reconnaître une dette spirituelle et fraternelle.

En 2008, cinq religieux se déclarent disponibles : deux Haïtiens et trois Dominicains. Tous ont une expérience missionnaire, mais la plupart ne maîtrisent pas encore suffisamment le français pour envisager un ministère dans un milieu francophone. Le départ est prévu pour 2010.

Puis survient le séisme d'Haïti le 12 janvier 2010. Le père Joël y perd son frère, la maison familiale, voit son père grièvement blessé. Impossible de partir. Le projet est reporté d'un an. Ce drame, qui aurait pu briser l'élan missionnaire, devient paradoxalement un lieu de maturation intérieure. « Quand tout s'effondre autour de toi, tu comprends mieux ce que signifie être envoyé », dira-t-il plus tard. La mission n'est plus seulement un projet : elle devient un appel.

Finalement, une équipe de trois missionnaires, dont le père Joël et deux confrères originaires de la République dominicaine, arrive le 1^{er} juillet 2011. Par un providentiel hasard du calendrier liturgique, cette date correspond cette année-là à la fête du Sacré-Cœur. Pour eux, c'est un signe. Ils s'installent d'abord dans leur maison religieuse du centre-ville de Québec, préparant doucement leur installation à La Malbaie un mois plus tard. Ils commencent à peine à découvrir l'immensité du territoire, la beauté des paysages, mais aussi la réalité d'un ministère rural où les distances façonnent la vie pastorale.



Église Saint-Étienne, La Malbaie
© [paroisse Saint-Laurent](#)

Un choc culturel

Les missionnaires découvrent rapidement une réalité culturelle très différente de celle qu'ils connaissent.

Un accueil chaleureux, mais un apprentissage culturel exigeant

Dès leur arrivée début août, l'accueil est chaleureux, organisé, presque solennel. Trois célébrations sont prévues pour présenter les nouveaux prêtres aux différentes communautés. Les gens sont nombreux, curieux, heureux de voir arriver une équipe religieuse qui, ils l'espèrent, assurera une certaine stabilité pastorale. Plusieurs se disent soulagés : « On va enfin avoir des prêtres à demeure ». D'autres sont intrigués : « Comment ça va se passer ? »

Mais derrière la chaleur humaine, les missionnaires découvrent rapidement une réalité culturelle très différente de celle qu'ils connaissent. Le rapport à la figure du prêtre, d'abord. Dans leurs pays d'origine, le prêtre occupe une place sociale forte, parfois presque sacrée. On le sert, on le protège, on le vénère. Ici, le rapport est plus horizontal, plus égalitaire, parfois méfiant. Hugue Gaudreault se fait le témoin d'un héritage : « Les Québécois ont une histoire avec l'Église. Une histoire parfois douloureuse. Quand des représentants de l'Église arrivent avec une manière d'être qui ressemble à ce que leurs parents ont vécu, ça réveille des choses. »

Les missionnaires doivent donc apprendre à ajuster leur posture. Non pas renoncer à leur identité, mais comprendre que l'autorité pastorale se vit ici dans la proximité, la simplicité, la collégialité. « On ne peut pas arriver en disant : voici comment on fait. Il faut d'abord écouter », résume le père Joël.

Au courant de quelques expériences malheureuses survenues dans les années précédentes, l'archidiocèse de Québec avait anticipé ces défis. Pendant un an, les missionnaires reçoivent la visite régulière de curés, de responsables pastoraux, de personnes chargées de l'intégration culturelle. On leur explique la sensibilité locale : l'importance du dialogue, la méfiance envers l'autorité imposée, la nécessité de rechercher le consensus plutôt que de décréter. On leur raconte aussi des histoires concrètes : des décisions mal comprises, des gestes interprétés à travers le prisme du passé, des maladresses involontaires qui ont laissé des traces.

« Ici, on peut faire accepter beaucoup de choses, à condition d'être humble », leur dit un accompagnateur. Une phrase qui deviendra un fil conducteur. Et les missionnaires devront l'apprendre rapidement : l'humilité n'est pas une stratégie, mais une manière d'être.

Retour
à la table
des
matières

Le choc liturgique, du rythme au silence

L'un des premiers grands apprentissages se joue dans la liturgie. Les missionnaires viennent de milieux où les églises débordent, où la musique est rythmée, où les tambours, les percussions et les chants entraînent l'assemblée dans une célébration vibrante. La participation est spontanée, joyeuse, bruyante parfois. La liturgie est un lieu d'expression communautaire intense, où le corps, la voix et le mouvement ont leur place.



Photo : Pixabay.com

Ici, ils découvrent une liturgie plus sobre, plus silencieuse, plus structurée. Le contraste est saisissant. « J'ai découvert comment le fait de chanter le psaume contribuait fortement à entrer dans le mystère », raconte le père Joël. « Ce n'était pas seulement beau : c'était priant. »

Le psaume chanté, par exemple, devient pour eux une révélation. Chez eux, il est souvent remplacé par un chant religieux interprété par la chorale. Ils redécouvrent en quelque sorte ici la proclamation du psaume, au cœur de la liturgie de la Parole, comme un espace de méditation. Ils apprécient de plus en plus le fait de pouvoir goûter les silences, laisser la Parole résonner, ralentir le rythme.

« Dans nos célébrations plus "olé olé", il y a beaucoup de joie, mais la méditation devient plus difficile », confie le père Depré. « Ici, j'ai découvert une autre profondeur. »

Ils apprennent aussi à célébrer devant des assemblées beaucoup plus petites. Parfois huit, dix personnes, comme dans cette petite communauté de l'extrémité de leur territoire pastoral, là où l'on célèbre dans une petite salle prêtée par la municipalité. Si au début cela les déstabilise, ils y trouvent une joie nouvelle : celle de la proximité, de la simplicité, de la Parole partagée dans un climat familial. « C'est tellement plaisant. On est heureux. On se prend la main, on parle, on blague », dit Joël, ajoutant : « Ça me ramène à l'essentiel, à cette promesse du Christ : "Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux" (Mt 18,20) ».

« Quand l'autorité ne suffit pas. L'apprentissage du dialogue »

L'intégration liturgique passe aussi par des ajustements concrets, parfois délicats. L'horaire des messes, par

exemple, sujet sensible parmi tous. Les missionnaires doivent parcourir de longues distances entre les villages, souvent sur des routes sinueuses et glacées. Ils proposent de décaler certaines célébrations pour éviter les risques. La réaction est immédiate : « Non monsieur, ça ne marche pas comme ça ici. La messe de 11 heures, ça va rester à 11 heures. »

Le dialogue s'étire sur des semaines. Les prêtres expliquent, réexpliquent, consultent, écoutent. Ils découvrent que derrière un horaire se cache un attachement identitaire : la messe de 11 heures, c'est un héritage, une habitude qui, malgré la sécularisation, continue à servir de repère dans la vie du village. Finalement, ils décident de ne rien imposer : ils vivront l'hiver tel qu'il vient. Et ils passeront au travers, parfois en retard, parfois à l'heure, mais toujours dans le respect de la sensibilité locale.

D'autres ajustements touchent la participation liturgique. Par exemple, les missionnaires sont surpris de voir des fidèles lire le feuillet paroissial pendant les lectures ou l'homélie. Ils y voient un manque de respect pour la Parole proclamée. Après réflexion, l'un d'eux ose une intervention : il invite doucement les gens à être présents à la célébration, à laisser le feuillet pour plus tard. La réaction est vive. Un marguillier s'inquiète : « Vous allez repousser les gens. » Mais peu à peu, l'habitude disparaît. Aujourd'hui, rares sont ceux qui lisent le feuillet pendant la messe.

Même chose pour les nombreux départs immédiats après la communion, qui vident les assemblées de plusieurs églises. Cette habitude manifestait une compréhension individualiste de l'eucharistie, loin de sa dimension communautaire essentielle : dès que j'ai reçu « mon Bon Dieu », je peux y aller. Les missionnaires rappellent que la messe ne se termine pas à la communion, mais après la bénédiction et l'envoi, sans oublier un temps de salutations fraternelles. Ils expliquent, encore une fois. Et l'habitude s'estompe.

Ces ajustements, parfois minimes, révèlent un apprentissage mutuel : celui de prêtres qui découvrent une culture liturgique différente, et celui d'une communauté qui accepte d'être doucement invitée à redécouvrir le sens de la célébration.

L'accent parlé, un défi pastoral délicat

L'un des défis les plus sensibles concerne la langue. Les missionnaires parlent français, mais avec un accent haïtien ou dominicain. Pour certains fidèles, surtout les personnes âgées, l'accent se combine à des difficultés auditives. Particulièrement dans les plus grandes églises, où l'écho est fort, la compréhension devient un enjeu réel.

Les prêtres le savent. Ils font des efforts : articuler davantage, parler plus lentement, ajuster le micro. Les fidèles, de leur côté, apprennent à écouter autrement, à se placer près des colonnes de son, à faire preuve de patience.

Mais la situation peut être délicate. En vue de funérailles, notamment, certaines personnes téléphonent pour demander un prêtre « qu'on comprend mieux ». Les missionnaires doivent alors rappeler que chacun a sa place, que la communauté doit accueillir la diversité des voix, et que l'effort doit être partagé.

Cette question de l'accent révèle une dimension souvent invisible de l'intégration liturgique : la liturgie est un acte de communication. Quand la parole est difficile à entendre, c'est toute la célébration qui en souffre. Mais lorsque chacun fait sa part, la communauté grandit dans l'accueil.



Photo de Yan Krukau sur Pexels

Une intégration façonnée par la mission quotidienne

Quinze ans après leur arrivée, les missionnaires disent se sentir pleinement intégrés. Ils connaissent les familles, les routes, les habitudes locales. Ils célèbrent avec joie, que l'assemblée soit nombreuse ou réduite. Ils ont appris à aimer les gens tels qu'ils sont, avec leurs forces, leurs fragilités, leurs attentes.

Ils ont aussi découvert que la mission n'est jamais à sens unique. Le père Joël s'en fait l'écho : « On pense parfois que c'est nous qui allons évangéliser les gens.

Finalement, ce sont les gens qui nous évangélisent. » Cette phrase résume une expérience profonde, que partagent beaucoup de missionnaires : la mission transforme autant celui qui est envoyé que ceux qui le reçoivent.

Les funérailles, surtout, sont devenues un lieu privilégié de rencontre, car les personnes endeuillées y sont généralement disposées à entendre une parole porteuse de sens. Le prêtre y joue un rôle de soutien, il est porteur d'espérance.

Du côté des fidèles, l'appréciation de la présence pastorale de ces prêtres venus de l'étranger est réelle. Pourtant, une inquiétude demeure. Huguette en témoigne : « La charge pastorale est immense. Les prêtres sont partout, mais en même temps ils ne sont nulle part, car ils doivent multiplier les déplacements, les célébrations, les rencontres. Dans ce contexte, comment assurer la relève ? Comment rejoindre les jeunes ? Comment maintenir une vie liturgique vivante dans des communautés vieillissantes ? »

Ces questions dépassent largement le cas de cette région et ne sont pas liées spécifiquement aux prêtres venus d'ailleurs. Or, si elles traversent l'ensemble des communautés francophones du pays, elles prennent une acuité particulière dans ces secteurs où les distances sont immenses et où l'on se demande dans quelles conditions le diocèse pourra continuer à assurer le service pastoral.

Une mission réciproque, un avenir à construire

L'intégration de prêtres venus d'ailleurs dans des paroisses canadiennes répond d'abord à un besoin lié à la pénurie de vocations. Or, sur le terrain de la vie des communautés, elle n'est pas que cela. C'est une rencontre. Une rencontre entre des cultures liturgiques, des histoires ecclésiales, des manières de croire et de célébrer.

Dans certains milieux, l'immigration transforme les assemblées par la diversité des fidèles. Dans d'autres, comme celles dont le présent texte porte le témoignage, elle



Photo de Artem Podrez sur Pexels

Retour
à la table
des
matières

transforme les liens communautaires, et en particulier la liturgie, par la présence de pasteurs venus d'ailleurs. Ce choc des cultures présente son lot de difficultés, mais dans ce cas-ci, il a pu constituer une réelle occasion de redécouvrir ce qui fait le cœur de la célébration : la Parole partagée, la communion vécue, la mission reçue ensemble.

Les quinze années de présence des missionnaires du Sacré-Cœur dans Charlevoix montrent que cette transformation peut être féconde. Elle demande du temps, de la patience, du dialogue, de l'humilité. Elle requiert aussi de reconnaître que la liturgie – comme d'ailleurs tout le reste de l'expérience chrétienne – n'est jamais figée : elle vit, elle s'ajuste, elle s'enrichit de ceux qui la portent.

Dans un pays où les réalités démographiques continueront de changer, cette expérience amène à identifier une condition incontournable qui permette que ces échanges culturels soient source d'espérance pour la suite de notre Église : accueillir la diversité non comme une rupture, mais comme une chance. Une chance de redécouvrir la beauté de la foi, portée par des voix différentes, mais unies dans la même mission. Une chance, aussi, de se rappeler que l'Église n'est jamais plus elle-même que lorsqu'elle accueille, écoute et apprend. 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Note

¹ Les différentes communautés sont regroupées au sein de deux grandes paroisses : la [Paroisse Saint-Laurent](#) pour la partie est de Charlevoix (dix églises) et la paroisse [Saint-François-d'Assise](#) pour l'ouest de la région (sept églises).



Retour
à la table
des
matières

Photo : Pixabay.com



Une approche interculturelle

Le contexte de Montréal

>>> ENTREVUE D'ALESSANDRA SANTOPADRE
PROPOS RECUEILLIS PAR ROBERT MAGER

V&C : Bonjour madame Santopadre. Pouvez-vous vous présenter ?

A.S. : Je suis l'adjointe du père Pierangelo Paternieri, c.s., vicaire épiscopal et directeur de l'Office des communautés culturelles et rituelles à l'Archidiocèse de Montréal. Notre bureau offre un accompagnement pastoral à toutes les missions et paroisses culturelles et rituelles.

Il y a eu différentes vagues d'immigration. Nous avons les paroisses des premiers migrants comme les Italiens, les Portugais, les Européens de l'Est. À un certain moment, beaucoup de gens arrivaient de Pologne, de Hongrie, de Slovaquie, de Slovénie. Il y a aujourd'hui beaucoup de Tamouls et d'Indo-Pakistanaïs. Nous avons des paroisses africaines, haïtiennes, asiatiques (Corée, Philippines, Vietnam, etc.), et jusqu'à 16 missions et paroisses latino-américaines.

Nous nous occupons des différents statuts migratoires comme les demandeurs d'asile, les réfugiés, les travailleurs agricoles et les migrants temporaires. Il y a enfin *Stella Maris, l'Apostolat de la mer*, c'est-à-dire le soutien pastoral, pratique et spirituel des marins de passage. Tout ce qui a trait à la mobilité humaine, ça touche notre bureau. Cela dit, notre action est limitée : nous ne sommes que trois personnes à l'Office.

L'immigration à Montréal

V&C : Le phénomène de la migration a-t-il évolué au fil des ans ?

A.S. : Beaucoup. Prenons l'immigration italienne, que je connais bien. Autrefois, les Italiens qui arrivaient ici étaient souvent très jeunes, 13 ou 14 ans, avec une faible scolarité. Ils étaient accueillis par un membre de leur famille. C'était plus facile d'arriver, même s'il n'y avait pas tous les services qui existent aujourd'hui dans

Retour
à la table
des
matières

l'Église et dans la société. Ces communautés en sont rendues à la deuxième ou à la troisième génération.

Aujourd'hui, ceux qui arrivent sont souvent des demandeurs d'asile ou des réfugiés. Malgré une scolarité plus élevée, ils ont de la difficulté à obtenir un statut légal. Je pense aux réfugiés syriens que notre diocèse a accueillis :



© Alessandra Santopadre

des gens très éduqués qui ont dû s'astreindre à faire du taxi ou à travailler dans des supermarchés. Ils doivent attendre des années avant d'être acceptés comme réfugiés ou résidents permanents. La réunification familiale prend une éternité.

Il y a aussi les migrants qui fuient les catastrophes naturelles. Ce sont de véritables réfugiés climatiques, même si la Convention de Genève ne reconnaît pas le climat comme un motif de demande de refuge et de protection.



Photo : Pixabay.com

Les raisons d'immigrer et les processus ont donc changé. Aujourd'hui, notre société met en place un accueil, une protection, la francisation, la scolarisation des enfants. Par contre, il y a parfois des réactions de fermeture contre les migrants, soupçonnés de nuire à l'emploi, à la disponibilité des logements. On politise la question de la migration.

V&C : Vous connaissez le contexte du Québec dans son ensemble : le français comme seule langue officielle, l'insistance sur l'intégration. De l'autre côté, Montréal, qui a une réalité très particulière à l'intérieur du Québec, avec une forte présence de l'anglais. Quel rôle le français et l'anglais jouent-ils dans le processus d'intégration ?

A.S. : Quand les familles arrivent, l'accès à l'anglais ou au français passe par les enfants parce qu'ils vont à l'école. Les enfants apprennent le français ou l'anglais immédiatement, si ce n'est pas leur première langue. Ils doivent souvent traduire aux parents ce qui se passe autour. C'est une tâche très lourde pour les enfants que de devoir être les traits d'union entre les parents et la société.

Éventuellement, il peut y avoir une réaction. Souvent, des parents disent : « Mon enfant, maintenant, il ne veut plus rien savoir de sa culture, de sa langue. » La deuxième génération vit souvent une rupture avec la culture, la langue et la génération des parents. Ça devient un défi pour les familles.

Et aussi pour l'Église. Parce qu'à un moment donné, les jeunes ne veulent plus venir à l'église. Ils entendent qu'on est dans un pays laïc. Le parent dit : « Mes valeurs, ils les refusent. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Est-ce que je me suis trompé dans l'éducation ? » Accompagner les parents sur ce plan, ce n'est pas toujours facile.

Les communautés culturelles et rituelles

V&C : Qu'est-ce qui différencie les paroisses et les missions ?

A.S. : Les paroisses ont un statut canonique et sont sous la « Loi sur les fabriques » du Québec : elles rassemblent les fidèles qui sont sur un territoire donné, comme pour les Italiens, vu qu'il y a plusieurs paroisses, ou sur tout le territoire de l'Archidiocèse, comme pour les Hongrois. Pour leur part, les missions sont sous la « Loi sur les évêques catholiques romains » du Québec. Elles rassemblent des gens d'un même grand ensemble culturel, mais qui viennent d'un peu partout (les Latino-Américains, les Africains, les Indo-Pakistanaï, etc.).

V&C : Les premières migrations que vous avez évoquées, les Italiens, les Portugais, les Hongrois, les Croates, ces communautés ont maintenant des paroisses.

A.S. : Non : si on naît mission, on reste mission ; si on naît paroisse, on reste paroisse. On a deux missions portugaises, à Laval et à Montréal. On a cinq paroisses italiennes et cinq missions italiennes. Ces paroisses ont souvent des messes offertes dans deux ou trois langues, la langue d'origine, l'anglais et une autre langue des communautés accueillies. À l'intérieur des familles, on parle encore la langue d'origine, mais les plus jeunes générations vivent essentiellement en français ou en anglais. Ce qui unifie les familles, c'est la culture, même s'il y a une diversité de langues. C'est

pour ça que nous nous appelons l'Office des communautés culturelles et rituelles, pas des communautés linguistiques.

Prenons l'exemple de la paroisse [Notre-Dame-de-l'Amour-Divin, *Divino Amore*](#), à Laval. C'est une paroisse italienne, mais elle accueille aussi la communauté latino-américaine de Laval. Nous avons des messes en italien, en anglais et en espagnol. Nous faisons parfois des célébrations ensemble, dans les trois langues. Et nous avons un conseil paroissial où on essaie de rassembler, à différents moments, les trois communautés. Elles collaborent aussi à plusieurs activités. La situation est semblable à la paroisse [Notre-Dame-de-Pompei](#), à Montréal.

La Mission [Madre dei Cristiani](#), à Lachine, est italienne. Les messes sont en italien et en anglais. Mais la Mission accueille depuis deux ans la communauté érythréenne catholique. Leur prêtre, un Érythréen, célèbre selon le rite alexandrin, en langue guèze. Les trois communautés travaillent ensemble. C'est un défi. Mais ça donne le goût de dire : comment est-ce que je peux partager ma culture, ma manière de vivre ma foi, tout en accueillant la manière de vivre la foi d'un autre groupe ? Ça devient une richesse pour la paroisse.

V&C : Cet enrichissement dans l'échange, c'est votre vision, ou la réalité du terrain ?

A.S. : C'est ma vision, mais aussi la réalité. Notre Office travaille en ce sens sur le terrain depuis des années. Les formations que nous offrons, tout le travail de sensibilisation, visent à faire voir la différence non pas comme un obstacle, mais comme une richesse. C'est un apprentissage, un cheminement : reconnaître les différences, chercher les valeurs partagées, trouver un langage commun.



© Alessandra Santopadre

La diversité culturelle et la liturgie

V&C : Comment les différences apparaissent-elles dans la liturgie ? Qu'est-ce qu'on essaie de faire ?

A.S. : Dans une liturgie standard, les lectures, prières et chants sont dans une même langue. À certaines occasions, dans les missions qui regroupent d'autres cultures, la liturgie peut prendre des nuances différentes. Les lectures peuvent être faites dans diverses langues. Les prières des fidèles aussi, et les chants. Les différentes églises ont des écrans, ce qui permet de projeter les paroles des chants, pour qu'on puisse les chanter, et parfois aussi des traductions, pour que l'on comprenne les chants. À l'ouverture de la célébration, on peut mettre en valeur un groupe ethnique ou culturel, et à l'offertoire un autre groupe culturel. Ce sont des espaces où on peut à la fois être ensemble et voir la différence et la richesse présentes dans la célébration.

Des exemples. À *Madre dei Cristiani*, avant de commencer la messe érythréenne, le président rassemble tous les intervenants (les prêtres, les servants de messe, etc.) pour faire une prière. Ce rite a impressionné les autres communautés et a été adopté pour les messes en anglais et en italien. Dans les célébrations communes, les Érythréens apportent leurs chants, leurs tambours, leurs danses, notamment dans les processions. Les Italiens apprécient beaucoup ça, même si cette exubérance n'est pas du tout dans leur culture liturgique. Ils embarquent, ils participent.

V&C : Qu'est-ce qui caractérise les missions de fondation plus récente ?

A.S. : Les missions plus récentes sont pleines de jeunes familles avec beaucoup d'enfants. Elles sont très attachées à leur langue, à leur culture, à leur manière de prier, et on le voit. Ce sont des communautés très vivantes.

Dans le temps de Noël, mon directeur et moi avons participé à la célébration de la lumière que font les Tamouls à la [Mission Notre-Dame-de-la-Délivrance](#). Il y avait des enfants partout, chaque groupe faisait sa danse, son chant, ça a duré trois heures, tout en tamoul. On n'y comprenait rien, mais quelle énergie ! Les jeunes parlent encore leur langue, ils ont leur culture, leurs danses, leurs groupes folkloriques. À la mission indo-pakistanaise, les gens portent les vêtements de leur pays d'origine, très colorés, très beaux. Ça tranche avec les vagues migratoires d'autrefois, alors qu'à l'époque les gens n'avaient pas la capacité de vivre leur foi comme ça.



Photo : Pixabay.com

Cet attachement des nouveaux arrivants à leurs racines nous fait penser à notre pays, à notre culture, à notre manière d'être encore liés à nos traditions, à nos origines, et

nous donne aussi la force de ne pas les perdre. Quand nous participons aux liturgies dans les diverses communautés culturelles, le père Pierangelo encourage les gens : gardez votre culture, gardez votre langue, ne les perdez pas, parce que vous êtes une richesse. L'attachement des gens à leur culture est beau, il nous fait du bien au cœur, cela nous fait espérer.

Conserver sa culture

Cet attachement des nouveaux arrivants à leurs racines nous fait penser à notre pays, à notre culture, à notre manière d'être encore liés à nos traditions, à nos origines, et nous donne aussi la force de ne pas les perdre.

V&C : Est-ce que toutes les générations ont la même ouverture ?

A.S. : Les premières générations se sentent souvent bousculées par la nouveauté, par la différence. Il faut comprendre ce qui se passe avec la migration. Quand je suis arrivée ici il y a 13 ans, j'écoutais les chants italiens à la messe et je me disais : ces chants-là ne sont même plus chantés en Italie ! Les gens sont arrivés avec leur bagage, leur culture, et il y a eu comme une congélation de cet héritage culturel. Les années passent, leur pays d'origine continue d'évoluer. Des Italiens âgés retournent parfois en Italie après plusieurs décennies et au retour, ils disent : « Mon Dieu, ils ont tout changé ». Ils se sentent parfois plus italiens ici que dans leur pays d'origine. Cette dynamique de migration engendre ces chocs culturels. Et c'est comme ça pour tous les migrants.

Alors, bien sûr qu'au début, la guitare, les tambours, ça en désoriente plusieurs. Ils sont habitués à l'orgue. « Où sommes-nous ? C'est quoi, cette liturgie ? » C'est là que l'accompagnement et la sensibilisation sont importants. Il ne faut pas imposer un changement.

Un chemin de rencontre

V&C : Le clergé, aujourd'hui, est de diverses origines. Quel rôle joue-t-il dans ces paroisses interculturelles ?

A.S. : Les réussites ressemblent souvent à ceci. Le prêtre responsable d'une communauté latino-américaine est italien. À *Madre dei Cristiani*, une paroisse italienne, le curé est érythréen. À la paroisse *Divino Amore*, le prêtre qui donne un service à la communauté latino-américaine est italien. Ce qui devient de plus en plus courant, c'est d'avoir un curé qui parle la langue de la communauté, mais qui n'est pas de la même culture. Ces curés-là sont incités à être attentifs, à l'écoute, pour comprendre la dynamique d'une communauté dont la culture est différente de la leur. Ils apprennent à vraiment dialoguer, à se mettre en contact avec la culture de la communauté, à en reconnaître les éléments essentiels et à les valoriser. À apporter quelque chose d'eux-mêmes aussi, bien sûr.

V&C : C'est un chemin de rencontre.

A.S. : Oui. Au sujet de l'intégration, le pape François met quatre verbes de l'avant : accueillir, protéger, promouvoir et intégrer¹. Et il dit que c'est un chemin bidirectionnel : ça doit être fait dans les deux sens. Et quand il y a cette disponibilité d'être bidirectionnel, alors il en naît quelque chose de nouveau, parce que chacun amène quelque chose de soi, et ça fonctionne.

Bien sûr, quand il y a une fermeture, du côté du prêtre ou de la communauté, ça devient plus difficile. Les dialogues, l'échange, la compréhension, et marcher ensemble, c'est exigeant, mais l'ouverture des uns et des autres les amène à faire des pas. Je dis constamment qu'on ne doit pas faire de grands pas, mais bien de petits pas que tout le monde accepte.

V&C : Est-ce qu'il y a des moments où ça bloque, où ça coince, où des communautés, des groupes, se referment vraiment sur eux-mêmes ?

A.S. : De manière un peu générale, on risque de s'enfermer quand on se sent en minorité, quand on a peur de perdre qui on est, notre identité, notre culture, et ça, c'est tout à fait normal. Quand je fais mes formations sur l'interculturel, je dis qu'on a le droit d'avoir peur de l'autre, parce que l'autre, ce n'est pas nous, on ne le connaît pas, on ne le maîtrise pas, on n'a pas confiance. À l'inverse : nous aussi, qui accueillons, sommes l'autre pour les nouveaux arrivants. C'est la peur de l'autre qui risque de nous bloquer.

On ne peut pas s'arrêter à cette peur. Comme le dit le pape François, on doit trouver la manière d'aller « vers un nous toujours plus grand² ». L'accueil est un processus qui conduit à l'intégration dans un « nous toujours plus grand » dont tous et toutes doivent se sentir responsables et coresponsables. En ce sens, l'étape de l'accueil doit aboutir, se terminer un moment donné.

V&C : Maintenant, on est ensemble.

A.S. : On est ensemble et toi, tu as le même droit que moi, la même responsabilité, nous sommes coresponsables. Lors de mes formations en paroisse, les gens me disent souvent : « Nous avons beaucoup de nouveaux arrivants ». Je dis : « C'est super », et je demande : « Et qu'est-ce qu'ils font ? » On me répond : « Ils arrivent, ils s'assoient. » Je dis alors : « OK, et après ? S'ils sont là, s'ils restent assis, c'est bien, nous avons ouvert notre porte. Mais il y a encore quelque chose à faire. Ces personnes doivent devenir responsables avec nous de la mission, se joindre aux groupes de liturgie, de catéchèse, de pastorale. C'est facile de rester entre soi dans un groupe qui se connaît bien ; quand l'autre arrive, il dérange cet être-ensemble qui nous donne de la sécurité. Mais il faut avancer. »

La pastorale interculturelle comporte ainsi plusieurs étapes et dimensions qui sont bien développées dans les sept chapitres du document romain *Orientations sur la pastorale migratoire interculturelle*³.

Une pastorale interculturelle

V&C : Comment peut-on introduire l'interculturel dans la liturgie ?

A.S. : Le prêtre d'une paroisse francophone se retrouve avec des Africains, des Syriens, des Latinos dans sa paroisse. Il me dit : « Une fois que j'ai ouvert la porte, maintenant, je ne peux plus la fermer ! Qu'est-ce qu'on fait ? » Le défi est de continuer. Il faut adopter une approche interculturelle de notre manière d'être Église et de vivre nos liturgies.

Nous ne vivons plus dans des communautés monoculturelles. Quand, dans une paroisse francophone ou anglophone, la majorité des gens viennent des Philippines,

d'Afrique ou d'Haïti, la paroisse devient interculturelle. Quand, dans une communauté italienne, des Africains, des Philippins et des Croates viennent à la messe en anglais, il faut en prendre acte et s'en occuper.

Ça peut se faire aussi à l'intérieur d'un même univers de langue. Dans une paroisse latino-américaine, la langue commune peut bien être l'espagnol mais les participants proviennent de plusieurs pays différents. Mexique, Colombie, Venezuela, Pérou, Honduras : la langue est la même, mais les manières de vivre la foi et de l'exprimer sont différentes.

Je pense aussi à la Mission [Notre-Dame-des-Philippines](#) : les Philippines ont plusieurs îles, et chaque île a sa manière de vivre, sa foi, sa culture, ses expressions. De même pour l'Italie : un saint du nord, ce n'est pas un saint du sud !

Il faut alors adopter et développer une approche pastorale interculturelle dans la catéchèse, dans l'accueil, dans la liturgie, dans la vie ensemble.

V&C : C'est un processus qui prend du temps et qui évolue.

A.S. : Oui. Je dis aux communautés que j'accompagne : vos communautés se transforment continuellement. Ce que vous faites aujourd'hui, il faudra le renouveler régulièrement. Adopter une modalité interculturelle, c'est nous engager dans une voie où il faut souvent revoir nos façons de faire. Parce que la culture est quelque chose de vivant. 📖

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Notes

¹ Pape François, « [Message pour la Journée mondiale du migrant et du réfugié 2018. "Accueillir, protéger, promouvoir et intégrer les migrants et les réfugiés"](#) », 14 janvier 2018.

² Pape François, « [Message pour la 107e Journée mondiale du migrant et du réfugié 2021. "Vers un nous toujours plus grand"](#) », 26 septembre 2021.

³ Dicastère pour le service du développement humain intégral (Section des migrants et des réfugiés), [Orientations sur la pastorale migratoire interculturelle](#), Cité du Vatican, 2022.



© Alessandra Santopadre

Retour
à la table
des
matières



Quand nos cultures se rencontrent, la commune-union se crée

>>> JOANIE PAQUET-LETELLIER

DEPUIS MARS 2022, j'entretiens un lien privilégié avec la communauté de Saint-Ambroise de la Jeune Lorette, une des deux paroisses d'une grande unité missionnaire située au nord-ouest de la ville de Québec. J'ai eu la chance d'y effectuer mon stage et d'y œuvrer maintenant comme agente de pastorale. En quatre ans, nous avons vu la communauté chrétienne de Saint-Ambroise se transformer et s'enrichir.

Des petits clins d'œil de nos différentes cultures

Ma perspective est façonnée par mon parcours de vie au sein de différentes cultures. Pour moi, la diversité culturelle a toujours fait partie de mon quotidien, que ce soit à la maison, avec mes ami-es, à l'église ou au travail. Par conséquent, mon identité culturelle

québécoise s'est construite et enrichie au contact des diverses cultures qui m'entouraient. Cette réalité a profondément influencé ma manière de percevoir les relations humaines, notamment ma perception de la communauté de foi.

À Wendake¹, où je réside, la chapelle regorge d'une culture qui lui est propre. Les visuels rappellent cette douce rencontre entre la foi et la culture. Des raquettes, des peaux d'animaux, le capteur de vie lors des funérailles : ces petites choses donnent toute une autre symbolique aux croyants et croyantes. Marquée par cette découverte, j'étais curieuse de voir les pas que nous pouvions faire pour être davantage inclusifs et faire des petits clins d'œil aux différentes cultures dans nos propres communautés chrétiennes.

Retour
à la table
des
matières

Unité dans la diversité

Les personnes nous arrivent avec une variété de personnalités, de cultures, de sensibilités, de charismes et de spiritualités qui enrichissent nos assemblées chrétiennes.

L'hospitalité et l'accueil au cœur de la rencontre

En équipe pastorale, nous avons vu plusieurs transformations dans nos communautés chrétiennes. Les prêtres de l'équipe ont constaté qu'il ne se passait pas une semaine sans que se présente une personne ou une famille fraîchement arrivée dans le quartier. Nous sommes privilégiés par cette délicatesse des nouveaux arrivants de se présenter à nous.

Nous pouvons ainsi les accompagner dans leur processus d'arrivée et d'intégration au sein de la communauté chrétienne. C'est dans cette écoute et cet accueil que nous pouvons marcher avec eux. Les personnes ne sont plus des étrangers, au contraire, nous connaissons leur nom, et parfois une partie de leur vécu. Une membre de l'équipe d'animation locale soulignait que l'accueil reçu de la part du curé a fait toute la différence lors de son arrivée au Canada. C'est grâce à cet accueil qu'elle a choisi de demeurer dans cette paroisse et de s'y engager activement au nom de sa foi.

Cette sensibilité à l'accueil nous permet d'aider la personne à arriver dans une nouvelle communauté. Il y a parfois une barrière de langue, mais il suffit que la personne vienne saluer le président ou le baptisé engagé à l'accueil pour que l'appropriation mutuelle commence. « Avez-vous des besoins ? Si oui, voici certaines ressources dans notre quartier. Et, surtout soyez les bienvenu-es ! »

L'intégration dans une nouvelle communauté peut être un défi, la personne peut se sentir seule, voire dépaylée. Nous avons remarqué que certaines petites attentions pouvaient grandement aider. Nous parlons ici de nouvelles personnes issues de l'immigration, mais c'est la même chose pour un jeune adulte assis dans un banc ou un adolescent. Les saluer, c'est dire : « Je t'ai vu ». C'est leur permettre de vivre et d'être considérés. C'est le plus beau cadeau que nous puissions leur faire et nous faire.

Les personnes nous arrivent avec une variété de personnalités, de cultures, de sensibilités, de charismes et de spiritualités qui enrichissent nos assemblées chrétiennes. À l'église Saint-Ambroise, il y en a pour tous les goûts.

Une vitalité liturgique

Une autre membre de l'équipe d'animation locale soulignait que la présence de la « chorale africaine » l'interpelle particulièrement, ainsi que son adolescente. « Lorsque la chorale africaine est là, nous nous sentons comme à la maison. » Elle mentionne également que « la variété des chorales est enrichissante, mais c'est un plus quand la chorale africaine est là. C'est dynamisant et ça donne envie de danser et de taper des mains ». Pour un paroissien, la présence des différentes chorales fait une variation dans les chants, passant du classique au tapement des mains ; autant les familles, les jeunes que les anciens peuvent s'y retrouver. C'est une façon de souligner la diversité et d'aider à ce qu'elle devienne une réalité paroissiale, voire un quotidien dans notre communauté.



© Joanie Paquet-Letellier

Dans la communauté, l'engagement en liturgie est très populaire chez nos Néo-Canadiens. Nous avons une belle représentation culturelle : lecteur-trices, servant-es de messe, sacristines. Notre équipe d'animation locale est diversifiée afin que tous soient représentés et entendus. Par ces différents lieux d'engagement, nous pouvons voir une communauté qui se transforme peu à peu, et où tous sont représentés. Ces changements se voient également dans les démarches et les célébrations sacramentelles.

L'église Saint-Ambroise est au cœur de la rue Racine, la rue principale de Loretteville (un quartier de Québec). Nos paroissiens et paroissiennes fréquentent les commerces du coin. J'ai entendu plusieurs commentaires au sujet des nouveaux arrivants, dont celui-ci : « Je suis impressionnée par la beauté de leurs habits. Par leur endimanchement, nous voyons que la messe est sacrée pour eux ». Cette commerçante locale m'a rappelé l'importance du témoignage que nous portons par notre présence et dans nos gestes du quotidien. Nous pouvons évangéliser même par nos vêtements.

Nous pouvons également constater ce côté sacré lors des premières communions des enfants, des adolescents et adolescentes. Pour certains jeunes, c'est un

sacrement qui prend tout son sens : c'est un jour de fête et d'action de grâce. Un moment que les personnes attendent avec impatience. Ce n'est pas un simple passage, c'est une rencontre personnelle avec Dieu.



© Joanie Paquet-Letellier

L'eucharistie est un rendez-vous à ne pas manquer pour plusieurs personnes. Nous avons un élan de renouveau avec les jeunes familles. Nous ne pouvons que nous en émerveiller. C'est une vraie bénédiction ! Le témoignage rendu par nos assemblées chrétiennes est important. Par les rendez-vous hebdomadaires et le témoignage des personnes, nous avons eu sept baptisés cette année chez les adolescents et adolescentes. Certains ont été interpellés par les réseaux sociaux, et d'autres par un ami venant à la catéchèse et à l'eucharistie. Quel témoignage notre assemblée chrétienne laisse-t-elle à la communauté locale ? Est-ce une rencontre où il est bon de célébrer ensemble ? Est-ce un goût d'accueil inconditionnel ?

L'initiation à la vie chrétienne

Depuis 2 ans, nous avons la chance de célébrer des baptêmes d'adolescent·es à la Veillée pascale. Nous nous sommes adaptés aux couleurs et à la personnalité des jeunes et de la communauté chrétienne. Pour ma part, c'était la première fois que j'accompagnais des adolescents et adolescentes au baptême. Lors d'une catéchèse, nous avons observé que les filles dansaient avec un mouchoir lors de la pause : nous avons mis de la musique et nous avons dansé. Ce moment de fraternité gratuit a mené à des processions rythmées lors de nos Veillées pascales. Un temps de fraternité a ainsi engendré une nouvelle tradition qui est appréciée de tous ! Nous avons vu qu'être à l'écoute des détails pouvait créer des moments d'émotion, des formes de « retour à la maison » pour certaines personnes. Jamais nous n'avions pensé que ce geste allait toucher autant de monde.

Dans le même ordre d'idée, dans mon ministère auprès des adolescent·es, nous avons vu l'importance des références culturelles variées dans nos catéchèses. Même si les adolescent·es ont des cultures qui leur sont propres, les jeunes se sont dits touchés par les références culturelles variées dans nos catéchèses en ce qui a trait aux rites de passage, aux chants, aux événements, etc. L'intégration de références culturelles variées dans des animations ou dans des catéchèses permettent d'être davantage inclusifs et de toucher des cœurs, car nous faisons écho à ce qu'ils sont. Pour des jeunes, c'est une belle occasion de s'interroger sur la culture de l'autre dans le respect et la bienveillance.

Variété des références culturelles

L'intégration de références culturelles variées dans des animations ou dans des catéchèses permettent d'être davantage inclusifs et de toucher des cœurs.

De plus, dans notre unité missionnaire, nous avons énormément investi dans l'initiation à la vie chrétienne. Depuis trois ans, nous sentons un décalage dans la préparation sacramentelle. Quand nous pensons à la catéchèse, nous pensons souvent à l'éveil à la foi, voire à la première annonce. Nous avons créé nos catéchèses dans cette vision d'éveil à la foi, d'une expérience à vivre. Mais ces dernières années, certaines familles nous demandent un parcours plus axé sur l'enseignement biblique, liturgique et dogmatique. Lors des rencontres d'accueil en initiation à la vie chrétienne, il n'est pas rare que nous devions justifier notre approche : « Nous ne faisons plus comme avant quand les catéchèses étaient des cours donnés à l'école. Aujourd'hui, nous souhaitons vivre une expérience de foi. Découvrir l'appel que Dieu nous lance ! ». Mais nous avons encore à trouver un sain équilibre pour répondre au besoin d'enseignement, un besoin différent qui est également nommé par les catéchètes. La diversité culturelle se fait ressentir à ce niveau. Comment, donc, considérer et accompagner les deux besoins ensemble ? Comment annoncer la Bonne Nouvelle et catéchiser dans un groupe où l'on trouve différents niveaux de connaissance et d'expérience de foi ?

Des pas de plus vers la commune-union

Un paroissien me disait : « C'est à nous de changer. Je n'ai rien contre la mixité. Au contraire, nous y voyons une espérance. Il y a une beauté là-dedans ». Cette commune-union nous montre un nouveau visage de l'Église, celui d'une Église vivante et universelle. Cette Église universelle nous rappelle l'importance de marcher avec les autres vers l'Autre qui nous rassemble et nous unit. Il nous appelle à la même table et à être des frères et des sœurs.

Retour
à la table
des
matières

Cette nouvelle réalité d'Église peut faire peur. L'inconnu, le changement ou l'étranger peuvent faire peur. Nous ne pouvons pas ignorer ces différents chocs culturels, tant pour nos Néo-Canadiens que pour nos anciens paroissiens et paroissiennes. Nous devons constamment trouver un équilibre pour harmoniser ces deux rythmes liturgiques, mais surtout pour sensibiliser à cette nouveauté, pour qu'elle devienne un visage de notre milieu et non quelque chose d'inconnu. La messe interculturelle est un exemple concret des apprentissages que nous pouvons faire : les processions rythmées, les chants animés et dansés, les salutations fraternelles, les prières universelles dites dans différentes langues, l'intervention de différents acteurs, tous rassemblés dans « un même cœur et une seule âme » (Ac 4, 32). L'inconnu devient alors mon frère et ma sœur dans le Christ. Il faut également faire attention à l'équilibre pour les plus anciens de la paroisse. Comment pouvons-nous trouver ce juste équilibre pour que toute la communauté se sente bien ? Quel visage de l'Église devons-nous mettre de l'avant pour que cela devienne « notre » visage d'Église ?

Notre Église est en transformation ; nos communautés sont aussi en plein changement. L'arrivée de l'immigration est une bénédiction pour nos communautés, car elle apporte un souffle nouveau et un vent de fraîcheur. Toutefois, elle nous demande aussi de changer.

Je suis sûrement influencée par ma génération, mais il est clair pour moi que marcher ensemble exige un langage inclusif. Pas de « eux et nous », mais un vrai « nous », un nous inclusif. Parfois, nous parlons des différences pour tenter de les comprendre : cet article en est un visage même. Par contre, il faut mettre l'accent sur le *nous*, le fameux « nous » au cœur de Dieu. Un « nous » qui inclut toute la communauté, sans différence. Un « nous » qui prend acte du changement.

Saint Paul écrit : « En effet, si de ta bouche, tu affirmes que Jésus est Seigneur, si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé. Car c'est avec le cœur que l'on croit pour devenir juste, c'est avec la bouche que l'on affirme sa foi pour parvenir au salut. En effet, l'Écriture dit : Quiconque met en lui sa foi ne connaîtra pas la honte. Ainsi, entre les Juifs et les païens, il n'y a pas de différence : tous ont le même Seigneur, généreux envers tous ceux qui l'invoquent. En effet, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Rm 10, 9-13) Alors, annonçons d'un même esprit et d'un même cœur cette foi au Seigneur, et soyons unis dans cette mission que le Christ nous a confiée. Que nos différences soient une force et un signe d'universalité, à l'exemple des Journées mondiales de la jeunesse où les jeunes goûtent à cette Église universelle. Que cette image concrète de l'Église universelle soit une source d'inspiration pour nos communautés chrétiennes ! 📖

Note

¹ Le village de Wendake est le chef-lieu de la Nation wendat, une des onze nations autochtones du Québec.

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



© Joanie Paquet-Letellier

Retour
à la table
des
matières



Célébrer la foi sous tous ses accents

Communauté brésilienne de Québec et fécondité d'une appartenance communautaire et liturgique hybride

>>> DANIEL LALIBERTÉ

AU CŒUR de tous les flux migratoires dont rend compte le présent dossier, il nous a semblé intéressant de mettre en évidence une expérience qui, sans prétendre être unique, présente toutefois une caractéristique bien particulière. On peut en effet considérer que la communauté brésilienne de la ville de Québec – de son nom officiel *Comunidade católica em Québec* – évolue dans une situation qu'on peut appeler « hybride ». Alors qu'elle a la possibilité de se réunir pour célébrer l'eucharistie dans sa langue maternelle une fois par mois – et ce sans défaut depuis plus de 15 ans –, ses membres sont invités à se joindre à la communauté de leur terre d'accueil pour les autres célébrations du mois et, plus largement, pour l'ensemble des dimensions de la vie chrétienne. Les membres de la communauté brésilienne sont ainsi actifs dans différentes paroisses de la région.

En quoi cette « respiration en deux temps » favorise-t-elle la vie de foi d'une part, et l'intégration à la société et à l'Église du Québec d'autre part ? Nous avons rencontré Denise Helena Silva, Frederico Fontes, diacre permanent, et le prêtre qui les accompagne depuis 2014, M^{gr} Martin Laliberté, p.m.é, missionnaire au Brésil pendant 8 ans et maintenant évêque du diocèse de Saint-Jean-Longueuil.

Un enracinement qui voyage

Dire que la messe est la même « ici, au Brésil, et à Rome » peut sembler aller de soi à qui pratique la liturgie romaine. Pourtant, lorsque des catholiques brésiliens débarquent à Québec, ils constatent immédiatement que la « même » messe est portée par des cultures liturgiques qui n'impriment pas les mêmes

Retour
à la table
des
matières

accents au chant, aux gestes, aux silences ou aux modes de participation. Denise Helena Silva résume d'une formule très simple le décalage ressenti à son arrivée il y a 14 ans : pour elle, ce qu'elle vivait au Brésil était « la liturgie normale », au point de ne pas soupçonner



© Daniel Laliberté

« qu'il y avait d'autres façons de faire la même chose » ; en posant le pied dans une paroisse québécoise, elle a découvert un autre visage de la même foi célébrée. « La grosse différence en arrivant, ce sont les chants, la façon de chanter. »

Frederico Fontes, lui, a vécu un télescopage temporel. À son arrivée il y a 10 ans, entendant l'orgue, les

répertoires plus lyriques et une animation musicale moins « pop » qu'au pays, il a eu l'impression de revenir à une époque antérieure de sa propre histoire ecclésiale, à Niterói, rare coin de l'état de Rio de Janeiro où l'on avait recours à ce répertoire : « C'était comme revenir en arrière, aux années 70-80 ». Le décalage culturel se fait d'ailleurs sentir de plusieurs façons : non seulement la radio ne joue pas des airs connus, mais même son répertoire de près de 1000 chants liturgiques, développé au fil de plusieurs années d'engagement musical, ne semble plus lui être d'aucun secours !

Pourtant, ces premières perceptions, souvent affectives, ne conduisent pas à un repli. Elles ouvrent plutôt une quête intérieure : qu'est-ce qui m'est nécessaire pour prier et qu'est-ce qui relève de mes habitudes ? Denise reconnaît ainsi avoir découvert, au fil du temps, la fécondité d'éléments qu'elle connaissait peu au Brésil comme, par exemple, un silence porteur pendant l'eucharistie : « On donne de l'espace à la réflexion », confie-t-elle, en ajoutant que « l'équilibre est le mot clé : ni trop d'un côté ni trop de l'autre ».

Denise, qui n'hésite pas à dire que « nous, les Brésiliens, nous sommes bruyants », admet que ses sœurs et frères venus du Sud doivent apprendre à apprivoiser le silence liturgique. Au début, les longs silences de l'adoration la déboussaient ; maintenant, elle apprécie cet apprentissage spirituel qu'elle appelle « la magie de l'équilibre : on ne peut pas chanter tout le temps, on ne peut pas rester en silence tout le temps ».

Quand les repères se déplacent. Musique, gestes, participation

Quand on compare la liturgie typique du Brésil et celle qui est la plus couramment répandue ici, ce qui frappe le plus, ce sont les contrastes musicaux. Au Brésil, l'animation « guitare, basse et batterie » est courante, avec des styles populaires assumés, tandis que nombre d'assemblées québécoises privilégient encore l'orgue, les harmonisations lyriques et des chants d'assemblée d'une teneur plus sobre. Pas partout, bien sûr ! Frederico dit avoir trouvé, à la Communauté de l'Emmanuel, une couleur musicale qui l'a aidé à opérer la transition, tant il y reconnaissait quelque chose des rythmes et élans auxquels il était accoutumé.



© Daniel Laliberté

Retour
à la table
des
matières

La professionnalisation des ministères de musique constatée au Québec a aussi de quoi ébranler les nouveaux arrivants : alors que là-bas, tous les services liturgiques sont assurés bénévolement, ici, généralement, l'organiste, le chantre, le chef de chœur sont rémunérés. Le regard, d'abord étonné – « Comment ? Il y en a qui sont payés pour chanter à l'église ? » – se nuance quand on finit par prendre conscience que les attentes à l'égard de la musique sont d'ordre différent : là-bas, la première fonction du chant est liée à la participation, alors qu'ici on attend davantage que la musique élève le cœur et l'esprit, ce qui appelle un autre type d'exécution qui pousse à confier ce ministère à des personnes davantage formées pour la fonction. La prise de conscience n'élimine pas la nostalgie mais invite, ici encore, à rechercher l'équilibre.

La participation prend aussi d'autres formes. Au Brésil, les fidèles répondent à la prière eucharistique au moyen de répons qui figurent dans l'édition officielle du missel pour le Brésil, si bien que la liturgie porte structurellement la voix de l'assemblée au cœur même de la grande prière d'action de grâce. Prendre conscience que ces réponses n'existent pas dans le missel francophone donne aux sœurs et frères brésiliens une impression initiale de moindre interaction verbale.

Interrogées sur la différence qu'on a souvent pu constater avec les pays du Sud en ce qui concerne en particulier les processions au cœur de la célébration, les trois personnes interviewées ont tenu à rappeler que la liturgie brésilienne a hérité à cet égard de traditions différentes de celles de l'Afrique : « Il peut y avoir de la danse dans nos processions, mais nettement moins » qu'en certaines communautés africaines, fait observer Denise, « parce que nous venons du Portugal – c'est européen ». Cela dit, la chaleur humaine des « gens du Sud » trouve à s'y exprimer ! À l'échange de la paix, au Brésil, on se serre la main franchement, on se fait l'accolade chaleureusement, et il va de soi que « le président descend » au milieu de l'assemblée pour y partager la paix. Ici, la réserve corporelle est plus marquée, ce qui peut surprendre ceux qui associent la paix liturgique à une proximité tangible. La différence est réelle, attestée par M^{gr} Martin Laliberté : sous plusieurs rapports, la liturgie du Brésil comporte un caractère participatif résolument assumé.

Poursuivant dans la ligne du rapport du prêtre à l'assemblée, les trois personnes interviewées signalent tour à tour d'autres différences. Frederico rappelle d'abord que, dans une culture de grande oralité, l'adresse spontanée d'un prédicateur est un signe de charisme et de maîtrise des textes bibliques et du contenu

de la foi, alors que lire des notes peut être entendu comme un aveu de faiblesse, voire de compétence moindre. À l'inverse, ici, « s'il lit, les gens aiment ça, parce que ça manifeste que le prêtre a pris le temps de bien se préparer. » Appel réciproque à reconnaître autant l'intelligence du verbe improvisé que la rigueur de l'écrit.

Denise rappelle pour sa part que, pour elle, le prêtre « représente l'Église » et que sa parole fait autorité. Si, par exemple, il estime que tel chant est inadapté théologiquement, « on ne discutera pas », même si le chant est aimé. Ceux et celles qui ont grandi dans cette culture au Brésil pourront alors être surpris de constater que le mode de fonctionnement au Québec, moins marqué par l'obéissance, peut parfois conduire à remettre en question telle ou telle décision – qu'il s'agisse de liturgie ou plus largement d'organisation pastorale. Peut-on considérer qu'il s'agit d'un espace où l'on s'interpelle réciproquement à déployer la synodalité ?

Une richesse de la liturgie catholique

« Dans la messe, même si tu ne comprends pas bien la langue, tu sais toujours à quelle partie on est rendu. » Et, avec le temps, la langue d'accueil cesse d'être un écran.

Apprendre à prier dans une autre langue, sans oublier ses racines

Frederico raconte avoir peiné, les premiers temps, à suivre l'homélie : « Je comprenais 10 % ». Mais l'intelligence de la foi ne s'arrête pas aux mots. Denise met en évidence ce qui constitue une richesse de la liturgie catholique : « Dans la messe, même si tu ne comprends pas bien la langue, tu sais toujours à quelle partie on est rendu. » Et, avec le temps, la langue d'accueil cesse d'être un écran. Ce ne fut pourtant pas facile, et à certains égards ça ne l'est toujours pas. De-

nise a mis des années avant de dire naturellement le *Notre Père* dans la langue de sa communauté d'adoption, et encore aujourd'hui sa récitation en français se limite à l'eucharistie. Comment lui reprocher, quand elle prie « dans le secret de sa chambre », de le dire avec les mots appris dans l'enfance ? Frederico, pour sa part, affirme être maintenant à l'aise quand il prie la liturgie des Heures en français.



© Daniel Laliberté

Ce déplacement progressif ne gomme cependant pas la valeur d'un retour régulier à la langue maternelle. Car prier dans sa langue, celle dans laquelle on a appris les mots de la foi, « c'est un peu notre cœur », dit Denise, cela met en branle la mémoire affective de la foi qui relie aux origines de notre alliance avec le Seigneur.

Pour autant, la messe mensuelle en portugais n'est pas un entre-soi, mais c'est un « poumon ». Elle donne souffle, elle rassemble et elle dispose à l'accueil. Et comme dans la terre d'origine, la vie fraternelle débord de la célébration eucharistique pour se déployer sous la forme de petits groupes : femmes, mères, en plus d'un effort pour lancer un groupe de prière du chapelet pour les hommes (modèle très fort au Brésil). Ainsi, si plusieurs activités sont de nature proprement religieuse, à travers la fraternité, c'est tout un réseau d'entraide et de soutien qui se constitue. Rappelant que l'immigration est toujours un processus difficile, les responsables de cette petite communauté souhaitent en faire un lieu d'accueil où l'on aide concrètement les nouveaux à traverser les démarches, à se repérer, à se sentir soutenus dans une période « délicate » de leur vie. « Nous sommes là les uns pour les autres et Christ est là pour nous tous. »



© Daniel Laliberté

Prévenir le ghetto, une vigilance partagée

Le *modus vivendi* de la communauté brésilienne de Québec s'est mis en place patiemment. Arrivées en 2012, quelques femmes ont commencé par se rassembler pour le chapelet et l'adoration mensuelle ; c'est en décembre 2014 que fut célébrée la première messe en portugais de cette communauté naissante. Depuis, confie M^{gr} Martin, « on n'a pas manqué un mois » : malgré les changements d'affectation de son pasteur et les nombreux voyages liés à ses diverses responsabilités, la fidélité à ce rendez-vous a tenu bon, parce que la communauté s'est révélée souple, joignable, prête à s'ajuster à l'horaire de son prêtre accompagnateur.

Dès l'origine, le diocèse a posé un cap clair : pas question de constituer un îlot fermé, « où les gens ne célébreraient qu'en portugais entre eux ». Là se trouve le cœur pastoral de l'expérience : maintenir la messe mensuelle en portugais comme source, et encourager, tout le reste du mois, la pleine intégration dans la communauté territoriale.

S'intégrer en actes, bâtir des ponts

L'intégration dominicale au sein de la paroisse d'accueil n'est pas qu'un slogan, elle se manifeste en actes. Frederico a vécu avec son épouse un parcours de formation au diaconat en français sur plusieurs années avant d'être ordonné à l'automne 2024. Pour lui, la dimension hybride est explicite : sa lettre de mission le mandate pour l'ensemble de la paroisse, tout en mentionnant l'accompagnement de la communauté brésilienne. Aujourd'hui, il baptise, prépare et célèbre des mariages dans les deux langues, en plus d'être engagé en couple dans la pastorale jeunesse. Denise a mis un jour le doigt dans l'engrenage de la catéchèse paroissiale à l'occasion d'une démarche de son jeune fils ; depuis, elle poursuit l'engagement, en accompagnant maintenant des ados... Dans cette paroisse, la pastorale jeunesse est d'ailleurs portée par des Brésiliens : la messe des jeunes a une couleur musicale brésilienne (instruments rythmiques, énergie communicative) que « des jeunes d'ici aiment aussi ». L'engagement se traduit aussi en services liturgiques : sur 40 servants d'autel dans la paroisse, 9 sont brésiliens. « Quand l'Église a besoin, nous sommes là », résume Denise. Évidemment, une telle présence transforme peu à peu les réflexes liturgiques : choix de répertoire, place des percussions, préparation rituelle plus participative.

La réussite du projet requiert un véritable désir de bâtir des ponts : on entre là où l'on a besoin de nous et, en miroir, la paroisse fait de la place. Cet engagement dans la communauté d'accueil est un argument concret face à l'inquiétude de voir apparaître un « ghetto » culturel. La communauté brésilienne n'a pas pour projet de s'autosuffire ; elle souhaite donner au corps paroissial, et elle le fait. À l'inverse, la paroisse « ouvre la porte » non seulement pour prêter l'église une fois par mois, mais pour partager sa mission le reste du temps : élaborer, porter, célébrer.

Un très intéressant phénomène de transfert prend alors forme. Des traditions brésiennes sont proposées à l'ensemble de la paroisse et trouvent preneur, s'intégrant ainsi dans la trame de la vie communautaire : la « neuvaine de préparation à Noël en famille », par exemple, a été proposée en français et a touché un public plus large que la seule communauté brésilienne ; des rencontres de couples, inaugurées par une autre communauté brésilienne et offertes ici attirent

Retour
à la table
des
matières

des francophones qui viennent « apprendre comment ça fonctionne ». Ce sont plus que des activités ; ce sont des passerelles à double sens, des lieux où l'on reçoit autant que l'on donne. Ce qui hier apparaissait comme « exotique » ou « importé » devient familier.

Une promesse pour l'Église au Québec

L'expérience montre qu'il suffit parfois d'un cadre clair et de quelques leaders pour que cette « respiration en deux temps » soit perçue par les membres de la communauté comme une source de joie. Dans le cas présent, la présence stable d'un prêtre parlant portugais et familier des traditions liturgiques brésiliennes sécurise le dispositif, évite les faux pas. Et cela ouvre à la réciprocité : « Leur présence est une chance de renouveau pour nos communautés », dit M^{re} Martin en parlant de cette arrivée massive de migrants catholiques. Car la présence d'immigrants dans les assemblées dominicales rend celles-ci non seulement factuellement plus diversifiées mais, par le fait même, plus sensibles à la différence, plus éveillées à la mission, plus attentives à la traduction des rites dans d'autres langues.

Est-ce que, pour les Brésiliennes et Brésiliens, cette « respiration en deux temps » représente la situation idéale ? Frederico hésite un peu, avant de répondre avec franchise : ce qui est clair, c'est qu'il faut éviter le repli communautaire, la « ghettoïsation » de la communauté. Mais ce qui est premier pour lui, c'est que chacun, chacune, trouve des moyens de nourrir sa relation au Christ, par des moyens qui contribuent à garder la foi vivante. Et assurément, pour les Brésiliens de Québec, comme sans doute pour la grande majorité des personnes migrantes, la possibilité de se retrouver dans un espace liturgique familier en fait partie. On est tout à fait conscients, cependant, de la nécessité d'éviter le repli et de susciter des espaces de rencontre, pour une vie chrétienne sereine en terre québécoise.

Au terme du chemin, il faut comprendre ce que la formule hybride apporte de spécifique.

D'abord, elle honore la mémoire. Prier en portugais une fois par mois ne « réinstalle » pas l'assemblée dans le passé ; cela repolarise le cœur. On y retrouve les mélodies, les rythmes, les mots qui ont porté la foi ; on y reçoit l'énergie communautaire si marquante au Brésil, nourrissant l'engagement des fidèles dans leurs paroisses d'accueil respectives.

Et cette fréquentation, avec son brassage culturel, est source d'apprentissages réciproques. Les uns et les autres s'ouvrent ainsi à une ritualité aux accents différents : d'un côté, on découvre une fraternité enjouée qui n'a rien de superficiel ; de l'autre, on apprivoise des formes de recueillement qui n'ont rien de la froideur. À travers tout cela, on cherche à faire en sorte que ce qui est central (le mystère pascal, la prière de l'Église) demeure, alors que ce qui est culturel s'échange, se tempère, s'enrichit.

Enfin, elle convertit la pastorale. On ne gère pas « un groupe ethnique » ; on partage des charismes. Et le résultat n'est ni un *melting pot* indistinct, ni une juxtaposition de communautés : c'est une Église locale qui accepte de bouger pour respirer au rythme de l'Esprit.

À celles et ceux qui œuvrent dans les équipes liturgiques, l'expérience décrite ici propose un principe simple : créer deux fidélités en tension – fidélité à une langue et à une mémoire, fidélité à une paroisse et à un peuple –, et se tenir sur la crête. Il faut du temps, de la patience, une volonté de se laisser déplacer. « Le secret, c'est de chercher quelque chose et de vouloir s'intégrer », confie Frederico. Loin d'être un slogan, il s'agit d'une approche pastorale pour une Église consciente qu'elle est appelée à devenir, en raison des flux migratoires, plus catholique – autrement dit universelle – dans sa ritualité, et plus synodale et missionnaire dans le partage des dons que lui fait l'Esprit Saint. ■

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



COMUNIDADE
CATÓLICA
EM QUEBEC

Retour
à la table
des
matières



La paroisse Notre-Dame-des-Neiges de Montréal, un espace de dialogue interculturel et de fraternité

>>> KAMIL KHOUKAZ

L'ARRONDISSEMENT Côte-des-Neiges–Notre-Dame-de-Grâce est le plus cosmopolite de Montréal. Plus de 75 communautés culturelles s'y côtoient. C'est là que l'on trouve la paroisse Notre-Dame-des-Neiges, un lieu riche d'histoire où la pluralité culturelle s'exprime au quotidien à travers la vie de la communauté. La paroisse fut fondée le 5 janvier 1901 et son église actuelle consacrée en 1939 ; elle est aujourd'hui un bel exemple de diversité culturelle vécue dans l'unité. Depuis 2007, à la suite de la dissolution de la paroisse Saint-Pascal-Baylon, elle dessert désormais deux églises, Notre-Dame-des-Neiges et Saint-Pascal-Baylon, élargissant ainsi encore davantage sa communauté.

Aujourd'hui, le multiculturalisme de la paroisse se manifeste dans les célébrations, les langues parlées, les chants et les traditions partagées. Chaque culture apporte sa richesse, contribuant à créer un esprit d'unité dans la diversité. Les fêtes religieuses deviennent ainsi

des moments privilégiés de rencontre et d'échange, où chacun peut exprimer sa foi selon ses coutumes tout en découvrant celles des autres.

La paroisse Notre-Dame-des-Neiges est donc bien plus qu'un lieu de culte : elle est un espace vivant de dialogue interculturel et de fraternité. En rassemblant des personnes de différentes origines autour de valeurs communes, elle témoigne de la force du vivre-ensemble et de l'ouverture à l'autre.

Diverses communautés culturelles

Au fil des années, différentes communautés culturelles se sont enracinées dans la paroisse, contribuant à son dynamisme et à sa richesse spirituelle. La communauté hispanophone, notamment, s'est bien installée à l'église Saint-Pascal-Baylon, apportant ses traditions

Retour
à la table
des
matières

vivantes, sa ferveur et ses célébrations empreintes de joie. Elle participe activement à la vie paroissiale, renforçant les liens entre les fidèles.

La communauté vietnamienne joue également un rôle central en assurant les messes chaque dimanche. Par sa fidélité et son engagement, elle contribue à maintenir une vie liturgique régulière et vivante.



© Paroisse Notre-Dame-des-Neiges

De son côté, la communauté africaine enrichit la paroisse à travers le groupe « Parole de Dieu », favorisant la prière, le partage biblique et la fraternité.

Par ailleurs, la communauté haïtienne apporte une contribution dynamique et chaleureuse à la vie paroissiale. Par son sens profond de la solidarité, elle participe activement aux célébrations et aux activités communautaires, renforçant l'esprit d'unité et de convivialité au sein de la paroisse.

Des liturgies qui unissent

Cette diversité culturelle trouve une expression particulière dans les liturgies communes. Celles-ci deviennent des moments privilégiés où les différentes cultures se rencontrent et s'unissent dans une même foi.

Cette diversité culturelle trouve une expression particulière dans les liturgies communes. Celles-ci deviennent des moments privilégiés où les différentes cultures se rencontrent et s'unissent dans une même foi. Les chants, les langues et les gestes liturgiques reflètent cette richesse partagée, tout en respectant les traditions de chacun. Ces célébrations communes permettent de dépasser les différences pour construire une véritable communion.



Ainsi, la paroisse Notre-Dame-des-Neiges incarne une Église ouverte, où la diversité n'est pas seulement accueillie, mais célébrée. Elle témoigne que l'unité dans la foi peut se vivre harmonieusement à travers la pluralité des cultures.

La diversité culturelle vécue au plan liturgique

La liturgie constitue le cœur de la vie paroissiale et le lieu privilégié où s'exprime la diversité culturelle. Chaque communauté y célèbre l'eucharistie selon sa sensibilité propre, en mettant en valeur ses langues, ses chants, ses rythmes et ses gestes, ce qui reflète la richesse de son identité. Ainsi, chaque dimanche, il y a une messe en français le matin et une messe en vietnamien l'après-midi à l'église Notre-Dame-des-Neiges ; de même, il y a une messe en français le matin suivi d'une messe en espagnol à l'église Saint-Pascal-Baylon.

Cependant, à plusieurs occasions, la paroisse Notre-Dame-des-Neiges organise des célébrations communes qui rassemblent l'ensemble des communautés. Ces moments deviennent alors des espaces de rencontre, de partage et de communion, où chacun est invité à découvrir et à accueillir les expressions liturgiques des autres. C'est dans ces célébrations que se manifeste de manière particulière l'unité dans la diversité.

Dans ces contextes, certaines parties de la liturgie, comme les lectures bibliques ou les intentions de prière, sont proclamées en plusieurs langues, permettant à chacun d'entendre la Parole de Dieu dans sa langue maternelle.

L'animation de la messe s'inscrit également dans une dynamique de collaboration harmonieuse entre trois ou plusieurs chorales issues de différentes communautés : francophone, hispanophone, vietnamienne et africaine. Chacune apporte sa richesse culturelle et linguistique, tout en veillant à une cohérence d'ensemble dans le déroulement de la célébration.



© Paroisse Notre-Dame-des-Neiges

Les chants liturgiques reflètent ainsi cette diversité en alternant les styles musicaux et les langues, et en proposant des refrains communs repris par tous. Cette synergie entre les chorales favorise une participation active des fidèles et exprime concrètement l'unité dans la diversité.

Retour
à la table
des
matières

Dans cette même dynamique de diversité, les temps forts de l'année liturgique sont célébrés en commun par l'ensemble des communautés. Ces célébrations ont lieu tantôt à l'église Notre-Dame-des-Neiges, tantôt à l'église Saint-Pascal-Baylon, selon les occasions. Elles prennent la forme de messes communes favorisant la rencontre, le partage et l'expression de l'unité entre les différentes communautés.

La diversité culturelle s'exprime aussi à travers certains gestes symboliques (tels les processions, les danses liturgiques ou les offrandes) qui sont intégrés dans le respect des normes liturgiques de l'Église.

Les célébrations communes, signes visibles de l'unité

L'année 2025 a été marquée par la célébration du 125^e anniversaire de la paroisse, un moment fort qui a rassemblé l'ensemble des communautés dans un esprit de fête, de mémoire et de communion. À cette occasion, de nombreuses activités et rencontres ont été organisées tout au long de l'année, mettant en valeur la richesse culturelle et spirituelle de la paroisse.

Les festivités ont débuté par une messe commune d'ouverture, suivie de divers événements significatifs tels que la célébration du Nouvel An lunaire par la communauté vietnamienne, une journée culturelle africaine, une journée culturelle haïtienne ainsi qu'une journée culturelle hispanophone. Ces moments ont permis à chaque communauté de partager ses traditions, sa foi et son identité dans un esprit de fraternité.

D'autres activités ont également enrichi cette année jubilaire, en mettant particulièrement en lumière la richesse multiculturelle de la paroisse et la diversité de ses membres. Les rencontres et les temps de témoignages ont offert un espace privilégié où différentes cultures et traditions ont pu se rencontrer, permettant à chacun de partager sa foi, son histoire et ses expériences dans un esprit d'ouverture et d'écoute.

La vénération des reliques de saints a rassemblé des fidèles d'origines variées autour d'une même dévotion, illustrant l'universalité de l'Église et la communion qui unit les croyants au-delà des frontières culturelles. Le concert de la chorale des jeunes de la paroisse a également reflété cette diversité, en proposant des expressions artistiques et des chants inspirés de différentes cultures, témoignant de l'unité dans la diversité.

Enfin, la kermesse paroissiale a été un moment fort de convivialité interculturelle. À travers les échanges, les mets, les animations et les traditions partagées, elle a permis de célébrer la richesse des différentes communautés présentes, tout en renforçant le sentiment

d'appartenance à une même famille paroissiale, unie dans la foi et la fraternité. Les célébrations se sont conclues par une messe commune de clôture, venant couronner ce parcours riche en rencontres et en partage. L'ensemble de ces initiatives a permis de renforcer les liens entre les communautés et de manifester concrètement l'unité dans la diversité qui caractérise la paroisse.



© Paroisse Notre-Dame-des-Neiges

Autres réalisations favorisant la rencontre interculturelle

Au-delà des célébrations liturgiques, la paroisse a mis en place diverses initiatives pour encourager la rencontre et le partage entre les communautés culturelles. Je pense ainsi aux activités fraternelles telles que les repas communautaires, les fêtes paroissiales ou les temps de convivialité après les célébrations.

Dans cette dynamique, la paroisse a également favorisé l'engagement des fidèles à travers la création de la chorale des jeunes, qui joue un rôle actif dans l'animation des célébrations, ainsi que par le développement de groupes charismatiques et d'autres groupes de prière. Ces espaces permettent aux participants d'approfondir leur foi, de vivre des moments spirituels intenses et de renforcer les liens fraternels entre les membres de différentes communautés.

La catéchèse et la formation chrétienne tiennent aussi compte de la diversité culturelle, en adaptant les approches pédagogiques et en favorisant l'inclusion de tous.

Les difficultés et résistances rencontrées

Malgré ces nombreuses initiatives, la vie interculturelle de la paroisse n'est pas exempte de difficultés. L'un des principaux défis réside dans le fait que plusieurs paroissiens demeurent très attachés à leurs habitudes culturelles et liturgiques. Habités de célébrer au sein de leur propre communauté, certains manifestent une certaine réticence, voire une forme de résistance, à participer à des activités ou des célébrations dans un autre cadre.

Cette situation s'observe notamment dans la difficulté pour certains fidèles de se déplacer d'une église à l'autre. Par exemple, plusieurs paroissiens de Notre-Dame-des-Neiges éprouvent des réticences à assister aux célébrations à Saint-Pascal-Baylon. Parmi les raisons évoquées, les contraintes pratiques jouent un rôle important, en particulier les difficultés de stationnement, qui constituent un réel inconvénient et peuvent décourager la participation.

À cela s'ajoutent d'autres facteurs, comme la barrière de la langue ou l'attachement profond aux traditions propres à chaque communauté, qui rendent parfois plus difficile l'ouverture à d'autres expressions culturelles et liturgiques. Certains peuvent également craindre de perdre leurs repères ou leur identité en s'éloignant de leur milieu habituel.

Par ailleurs, des incompréhensions culturelles ou des perceptions différentes peuvent parfois créer une certaine distance entre les groupes, même si cela s'exprime rarement de manière explicite. Ces défis, bien réels, font toutefois partie du cheminement normal d'une paroisse appelée à grandir dans la rencontre, le dialogue et l'unité au cœur de la diversité.

Chemins pastoraux pour dépasser les défis

Face à ces défis, la paroisse a adopté une approche pastorale fondée sur la patience, le dialogue et l'éducation. Dans cette mission, le rôle du curé, du vicaire et des autres responsables pastoraux a été très déterminant. Ce sont eux qui orientent la vision pastorale et qui portent concrètement le souci de l'unité dans la diversité.

Par leur proximité avec les fidèles, leur capacité d'écoute et leur esprit d'ouverture, ils essaient d'accompagner les paroissiens dans un cheminement progressif vers une meilleure acceptation des différences

culturelles. À travers leurs enseignements, leurs homélies et les initiatives qu'ils encouragent, ils contribuent à sensibiliser la communauté à la richesse de la diversité et à l'importance de vivre la communion dans la foi.

Les autres responsables et animateurs pastoraux jouent aussi un rôle complémentaire important, en relayant cette vision et en favorisant, sur le terrain, des initiatives concrètes de rapprochement entre les fidèles.

Enfin, il convient de rappeler que l'unité ne se construit pas du jour au lendemain. Sous la conduite du curé, du vicaire et des autres responsables pastoraux, elle est le fruit d'un cheminement collectif, marqué par la patience, la persévérance et la prière, où chacun est appelé à s'ouvrir et à faire un pas vers l'autre.

L'expérience de la diversité culturelle au sein de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges est une aventure humaine et spirituelle exigeante, mais profondément enrichissante. Elle invite chacun à élargir son regard, à approfondir sa foi et à vivre plus pleinement l'appel évangélique à la fraternité. Malgré les difficultés et les résistances, les réalisations concrètes et les fruits déjà visibles témoignent du potentiel immense de cette diversité lorsqu'elle est vécue dans un esprit de communion.

En poursuivant les efforts de dialogue, de collaboration et d'ouverture, la paroisse continue à grandir comme une communauté vivante, accueillante et missionnaire. Ainsi, elle devient un signe crédible de l'unité de l'Église et un témoignage d'espérance pour un monde en quête de paix et de fraternité. 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



© Paroisse Notre-Dame-des-Neiges

Retour
à la table
des
matières



Assemblées en mutation et musique liturgique

Entre tensions et dialogue

>>> MARIO COUTU

DANS LE PRÉSENT numéro, on peut lire des témoignages intéressants d'intégration, dans le cadre liturgique, entre les Québécois que l'on qualifie « de souche » et des personnes venues d'ailleurs. En filigrane, on peut toutefois constater que ces métissages culturels ne se font pas toujours sans quelques tensions. Des tensions parfois sous-jacentes, mais parfois aussi plus visibles, voire audibles, quand il s'agit de questions musicales.

Quelques pierres d'achoppement jonchent le difficile chemin de l'intégration des nouveaux arrivants, et cela n'exclut pas le domaine de la musique liturgique. C'est à partir de mon expérience personnelle d'organiste, et d'organiste de cathédrale (au diocèse de Saint-Jean-Longueuil, au Québec), que j'aborderai ces questions, d'un point de vue bien pragmatique, et tout en gardant l'esprit ouvert aux pistes de solutions. Tout d'abord, une mise en contexte aidera à comprendre quelques enjeux en cause dans le processus d'intégration.

Nul besoin de posséder un diplôme en ethnomusicologie pour constater les profondes différences entre les pratiques musicales occidentales, dont nous avons hérité en Amérique du Nord, et celles qu'apportent de leurs pays d'origine les nouveaux arrivants : des musiques souvent très rythmées, où la danse occupe une grande place. Bien que ce choc des cultures ne soit pas un phénomène tout à fait nouveau – pensons aux messes rythmées des années 1970 qui suscitèrent de vives réactions chez un bon nombre de musiciens –, il n'en demeure pas moins que les changements provoquent souvent un sentiment d'inconfort, voire de résistance, chez certains paroissiens plus anciens, spécialement quand cela vient bousculer des habitudes bien établies.

En plus des différences stylistiques dans les répertoires, la façon même de s'intégrer à la liturgie peut aussi présenter des divergences, également sources

Retour
à la table
des
matières

de tensions. Là encore, même si les habitudes peuvent varier énormément d'une paroisse à une autre, même entre Québécois de longue date, on peut constater que l'intégration des nouveaux arrivants vient accentuer ces divergences.

Pour illustrer les tensions inévitables dans un contexte d'immigration, je partirai d'un exemple bien spécifique qui implique l'usage de l'orgue, notamment dans son intervention avant la célébration.



Photo : Pixabay.com

Des traditions...

Plusieurs organistes – et je suis du nombre – ont comme habitude d'exécuter une pièce avant le début d'une célébration liturgique, pour « réveiller l'édifice », en quelque sorte. C'est l'équivalent sonore de l'allumage des luminaires qui viennent éclairer les lieux. Qu'il s'agisse d'une pièce simple et courte ou d'une œuvre plus élaborée, voire d'une improvisation, la musique exécutée à ce moment est idéalement pensée en fonction de la célébration à venir. Voici comment, dans un article écrit en 2015, je décrivais cet aspect de la mission liturgique de l'organiste :

Avant une célébration, la cathédrale n'est qu'un simple édifice, certes beau et majestueux, mais encore non « habité ». Progressivement, la musique vient animer les lieux, en imprégner les murs et les voûtes où elle se répercute. Ainsi, avec ses grandes orgues, la cathédrale prend vie, n'étant plus seulement un monument témoin d'un passé que certains disent révolu, mais le temple où se rassemblent les croyants et croyantes d'aujourd'hui qui viennent y célébrer et y rencontrer le Ressuscité¹.

Ce moment musical est en général bien apprécié des fidèles². Quand la musique est bien choisie et appropriée, il s'agit en quelque sorte d'une anticipation de l'ouverture de la célébration.

... remises en question

Imaginons maintenant la situation suivante « dans une église près de chez vous ». Un dimanche matin où l'organiste s'apprête à jouer – la chorale habituelle est en congé ce jour-là –, surprise ! Une animatrice et son accompagnateur arrivent à l'avant de l'église. Elle fait quelques tests au micro et l'accompagnateur installe son petit clavier électronique, avant d'en essayer tous les boutons, pianotant quelques notes et accords au hasard. Précisons ici que depuis quelques années, cette paroisse accueille de plus en plus de nouveaux arrivants. Or, les deux personnes arrivées pour l'animation sont, justement, issues de l'immigration. Leur initiative de prendre la responsabilité du chant lors des congés de la chorale est fort louable et témoigne d'un désir légitime de participer et de s'intégrer à la communauté. Est-ce à dire que tout est beau sous le soleil ?

Que devient l'organiste qui s'apprêtait à jouer ? Désarmé et, il faut bien le dire, quelque peu irrité par cette irruption soudaine et sans préavis, il se résigne à éteindre la soufflerie de l'orgue, à fermer le couvercle des claviers et, bien souvent, à quitter les lieux. Un doux choral de Bach ou un grand plein jeu de Nicolas de Grigny, ça ne fait pas très bon ménage avec des tests de micro ou l'essai des timbres d'un clavier !

Nous sommes ici en présence d'un exemple simple mais éloquent de choc des cultures : d'une part, une tradition établie, codifiée, on pourrait presque dire ritualisée : avant la messe, l'orgue joue. C'est ce qui se fait « depuis toujours ». D'autre part, une façon de procéder que l'on pourrait qualifier de plus décontractée : on arrive, on s'installe, on vérifie si tout fonctionne, afin d'être prêt quand la procession d'entrée va se mettre en branle. Et nul besoin de préciser que le style du chant d'entrée sera musicalement fort éloigné de ce que l'organiste prévoyait jouer avant la messe...



Photo : Pixabay.com

Retour
à la table
des
matières

Comment réagir devant une telle situation ? L'organiste devra-t-il se résigner à abandonner ses claviers et à laisser toute la place aux nouveaux arrivants ? Devra-t-il se contenter d'*assister* à la célébration sans vraiment y *participer*, étant en quelque sorte évincé de son rôle ? Et pour ces nouveaux animateurs qui souhaitent apporter leur concours à la célébration, osons une question certes délicate, mais qui se doit néanmoins d'être posée : où se situe la frontière entre s'intégrer harmonieusement et s'imposer ?

Quelles sont les pistes de solution ?

Dans l'exemple fictif – mais inspiré de faits réels – donné ci-dessus, on peut constater qu'au-delà du strict point de vue liturgique, la source de tension relève principalement de lacunes sur le plan des relations humaines, dont un manque flagrant de communication. De tels problèmes peuvent parfois surgir dans toute société, mais quand des différences culturelles s'ajoutent au contexte, ces problèmes seront inévitablement amplifiés. Comment y remédier ?

Dans ma carrière musicale, tout comme dans ma vie en général, j'ai appris à préconiser le dialogue plutôt que la confrontation comme solution aux problèmes, aussi épineux soient-ils. Une très précieuse leçon apprise de ma défunte épouse, Suzanne. 32 ans de mariage, ça laisse des traces ! Dans la situation décrite

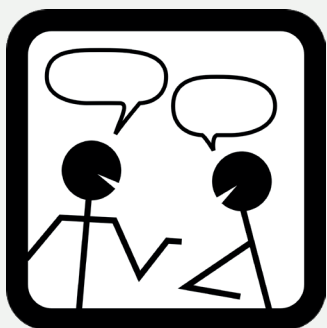


Illustration : Pixabay.com

ci-dessus, il s'agit d'un cas typique où, en y mettant de la bonne volonté de part et d'autre, il est tout à fait possible de mettre en œuvre un partage équitable des moments d'intervention, en fonction des charismes respectifs de chacun et chacune. Je peux en témoigner, puisque l'expérience a déjà été faite avec succès.

Dans un numéro antérieur de la revue *Vivre et célébrer*, je donne l'exemple d'un événement où des intervenants d'horizons diversifiés ont eu à collaborer et à partager les moments d'une célébration. Il s'agissait d'une messe spéciale pour souligner le départ à la retraite du curé de la paroisse. Pour l'occasion, il avait été convenu de mettre en commun les ressources des quatre lieux de culte : des choristes et des musiciens de formation et de styles différents, avec des répertoires tout aussi variés. J'avoue humblement que ce n'est pas sans une certaine crainte que j'anticipais cette célébration, qui aurait pu tourner à la cacophonie liturgique ! Ce fut finalement une très belle eucharistie, à la fois priante et joyeuse, même si nous soulignons un départ. Il est intéressant de relire ici les éléments qui, selon mon analyse ultérieure, avaient favorisé cette réussite :

Qu'est-ce qui a contribué au succès de cette célébration ? Les pistes pourraient se situer en amont. Cette messe ayant été longuement planifiée, les acteurs ont profité du « luxe » d'une bonne préparation : des rencontres préalables entre les intervenants, une certaine dose de bricolage et de créativité, une judicieuse répartition des rôles en fonction des talents et des charismes de chacun et chacune. [...] On peut aussi retenir que tout le travail de préparation s'est déroulé dans un climat de franche camaraderie et, surtout, d'écoute mutuelle³.

Quel contraste avec l'épisode de l'arrivée impromptue des animateurs décrit ci-haut ! Une preuve de plus que le dialogue est essentiel dans la préparation de toute célébration, qu'il s'agisse d'une messe du temps ordinaire, d'une messe spéciale ou d'une solennité. Si le dialogue a sa place entre des intervenants de même origine, combien plus encore sera-t-il essentiel quand des gens issus de cultures différentes sont appelés à collaborer et à célébrer ensemble ? Le discours actuel sur la synodalité en Église ne nous invite-t-il pas, justement, au dialogue et à l'écoute mutuelle ?

Les nouveaux arrivants et les chorales

Quelques mots maintenant sur l'intégration et l'accueil des nouveaux arrivants dans les chorales paroissiales. Il s'agit d'un renfort précieux, étant donné la moyenne d'âge des choristes. Souvent, ce sont des personnes assez jeunes, enthousiastes, avec de bonnes voix. Mais certains nouveaux choristes arrivent parfois aussi avec des habitudes qui, jusqu'à un certain point, peuvent être fort agaçantes, notamment sur le plan de l'assiduité et de la ponctualité.

Dans certains pays, on ne commence pas une célébration avant que tous soient arrivés. Il y a là un rapport avec le temps qui, pour le dire avec humour, ne se compare pas avec la précision d'une montre suisse... Ici, les célébrations commençant généralement « à l'heure », les retards de choristes sont fréquents. (Il faut dire cependant que certains choristes québécois dits de souche ne donnent pas toujours le bon exemple en matière de ponctualité...) Il peut devenir très frustrant pour la personne qui dirige le chœur et qui compte sur un ou une choriste pour assurer une partie dans le chant d'entrée, de voir arriver cette personne au moment... de l'acclamation à l'évangile !



Photo : Pixabay.com

Un autre irritant fréquent est l'assiduité aux répétitions, qui est parfois... irrégulière. Certains justifient

Retour
à la table
des
matières

ces absences par le caractère « facultatif » du bénévolat : il ne faudrait pas être trop exigeant, dit-on. Mais le bénévolat, dans sa plus noble manifestation, c'est accepter de remplir une tâche, certes sans rémunération, mais avec le sérieux que cela implique. Le statut de bénévole ne devrait jamais servir à justifier des retards fréquents ou un manque d'assiduité.

Comment remédier à de tels problèmes ? Il n'y a pas de recette miracle, hélas. Il faut passer par l'éducation et le dialogue, avec la patience que cela implique. Et une certaine dose d'humour, aussi. Sur ce point, je dois reconnaître que Sylvie DesGroseilliers, la sympathique directrice de chorale d'origine haïtienne avec qui je collabore à la cathédrale, est un bel exemple de bonne humeur contagieuse et de patience persévérante. Un exemple inspirant pour un organiste parfois grognon !

Le prêtre jésuite français Joseph Gelineau (1920-2008) disait un jour que la liturgie idéale ne se trouvera qu'au Ciel. Nos liturgies terrestres et humaines restent souvent imparfaites et toujours perfectibles⁴. Cela s'applique aussi aux pratiques musicales et à la gestion des contacts humains entre les personnes impliquées dans ce ministère, à plus forte raison quand les différences de culture font partie du tableau. Toujours tendre vers la perfection, certes, mais aussi accepter avec philosophie que des difficultés de parcours se présentent parfois et ne pas craindre de relever les défis que cela induit inévitablement. Je fais donc mienne cette prière non dépourvue d'humour : Mon Dieu, donne-moi de la patience, mais fais vite, ça presse ! 📖

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Notes

¹ « Colorer la Semaine sainte. Quand la musique se joint à la liturgie », *Vivre et célébrer*, n° 221, printemps 2015, p. 38. Dans cet article, j'abordais la manière d'intégrer au contexte liturgique la musique instrumentale jouée avant et après la célébration.

² J'ai personnellement entendu souvent des commentaires positifs. Bien sûr, il y a quelquefois aussi le sempiternel commentaire « l'orgue joue trop fort », mais c'est le fait d'une infime minorité de personnes, et chaque paroisse, semble-t-il, en comporte son lot... On ne peut plaire à tout le monde !

³ Voir « Musique et chants en liturgie à la lumière des rencontres synodales », *Vivre et célébrer*, n° 248, printemps 2023, p. 27-28 en encadré pour la description de la célébration ; p. 28 pour la citation.

⁴ Cf. Paul Cadrin, *La musique au service de la liturgie*, Montréal, Médiapaul, 2017, p. 233.



Illustration : Pixabay.com

Retour
à la table
des
matières



« Viens, vois et entre dans la danse ! »

La communauté interculturelle entre tension, promesse et *kairos*

>>> NNAEMEKA ALI, O.M.I.

LE NUMÉRO que vous tenez entre les mains (ou regardez à l'écran) est bien plus qu'un simple recueil de témoignages sur l'interculturalité. Il nous présente une Église en mouvement, façonnée par des rencontres qui, à la fois, déstabilisent, transforment et même ouvrent des chemins inattendus. Les récits qui le composent révèlent que la diversité culturelle n'est jamais une réalité univoque, car elle suscite des tensions, laisse entrevoir des promesses et, parfois, devient un véritable *kairos*, un temps favorable où l'Esprit nous surprend. Ces trois mots – tension, promesse et *kairos* – ne décrivent pas des étapes successives, mais plutôt trois manières de reconnaître ce qui se passe lorsqu'une communauté accepte réellement de se laisser transformer par la rencontre avec l'autre.

Dans cette analyse, nous réfléchissons à partir d'une lecture croisée des expériences présentées dans les textes précédents. Pour ce faire, nous nous inspirons

de la dernière phrase de Diane Bélanger, qui nous paraît prophétique : « Viens, vois et entre dans la danse ! » Cette invitation se révèle encore très évocatrice lorsqu'on la lit en parallèle d'une autre image qu'elle évoque au début de son texte. En reprenant le refrain de la chanson *Ebony and Ivory* de Paul McCartney et Stevie Wonder – « Ébène et ivoire vivent ensemble en parfaite harmonie, côte à côte sur le clavier de mon piano » –, elle nous rappelle que l'harmonie ne naît pas de l'effacement des différences, mais de leur juste accord. Les deux séries de touches – noires et blanches – demeurent distinctes ; pourtant, c'est précisément leur différence qui rend la musique possible.

L'invitation à « entrer dans la danse » développe naturellement cette première image, car entrer dans la danse, c'est peut-être consentir, ensemble, à nous laisser conduire par l'Esprit. Personne n'a le monopole

Retour
à la table
des
matières

du rythme de cette danse, et personne n'en organise seul la chorégraphie. Mais chacun dépend de l'autre pour comprendre la nouvelle façon d'habiter le monde et de poursuivre le chemin de la vie. C'est peut-être là l'une des plus belles images de l'Église interculturelle que nous sommes appelés à bâtir dans les différentes régions du pays¹.

Mais pour mieux comprendre la nature « kairoïque » de cette rencontre, retournons au début mythique de notre continent, à l'ère préhumaine.

Une cérémonie de vie

Dans la cosmologie des Haudenosaunee, peuple autochtone de la région des Grands Lacs, s'étendant sur la frontière entre les États-Unis et le Canada, et comprenant les lacs Supérieur, Michigan, Huron, Érié et Ontario, l'institution de la cérémonie est née de la curiosité. C'était à une époque préhumaine, lorsqu'une jeune dame, Atahensic (*Sky Woman*, ou femme céleste), a tenté de regarder au-dessous du monde céleste². Fatiguée de la monotonie du monde céleste, Atahensic décida d'observer où menait le trou situé au pied de l'arbre de vie. En creusant, elle glissa et entama sa chute vertigineuse vers ce qui allait devenir notre planète.

Assistés par les outardes, les animaux marins ont collaboré pour lui offrir un refuge. Lorsque les outardes se sont lassées de la porter, la tortue a offert son dos à la femme céleste, tandis que les autres animaux plongeurs cherchaient de la boue au fond de la mer.



Photo : Pixabay.com

Après plusieurs tentatives, le rat musqué, à la surprise de tous les autres animaux marins qui n'avaient pas réussi à obtenir de boue au fond de la mer, a finalement réussi à en rapporter, même s'il est mort en cours de route.

La dame céleste, ayant ramassé cette boue attachée à la patte du rat musqué, s'est engagée dans les cérémonies de gratitude en vue de créer l'Île de la Tortue, c'est-à-dire la Terre. À présent, lorsque les Haudenosaunee célèbrent cette cérémonie, ils se remémorent cette chute qui a mobilisé tous les animaux. Ils évoquent également la coopération et la diversité qui ont marqué le commencement de cette cérémonie. Le souvenir de cet événement fondateur n'est donc jamais réduit à une simple évocation du passé, mais il devient une manière de renouveler aujourd'hui les liens qui unissent la communauté à la création et les membres de la communauté entre eux.

Ce récit n'est pas simplement une histoire ordinaire ; il s'agit d'un récit liturgique dans lequel les frères et les sœurs – les animaux et la terre elle-même – prennent part à une cérémonie de vie. C'est la raison pour laquelle la cérémonie a toujours fait partie intégrante de la vie des communautés autochtones, car « les anciens disent que la cérémonie est la manière dont nous pouvons nous rappeler de nous souvenir³ ».

Une mémoire, une identité

La communauté ne se contente pas de raconter une histoire, mais se laisse façonner par ce qu'elle célèbre. La célébration devient ainsi un lieu où une identité se reçoit, se transmet et se renouvelle.

Il ne s'agit pas ici de confondre la spiritualité des Haudenosaunee et la foi chrétienne. Ce récit nous offre néanmoins une clé de lecture particulièrement intéressante. L'objectif n'est pas d'établir une équivalence entre deux traditions religieuses, mais de reconnaître que chacune, selon sa logique interne, manifeste la puissance d'une mémoire célébrée. Dans les deux cas, la communauté ne se contente pas de raconter une histoire, mais se laisse façonner par ce qu'elle célèbre. La célébration devient ainsi un lieu où une identité se reçoit, se transmet et se renouvelle. C'est cette intuition qui nous permet maintenant de revenir à notre propre tradition liturgique.

L'Eucharistie, expérience de l'interculturalité

Cet aspect mémoriel de la cérémonie autochtone nous invite à aborder ce que nous vivons aujourd'hui dans les différentes églises du pays comme un rappel que nous sommes tous frères et sœurs dans le Christ. L'Eucharistie ne cesse de nous aider à découvrir cette réalité. Il existe à la fois une limite et une richesse dans une telle comparaison. Si les récits ne racontent pas la même histoire, ils nous rappellent néanmoins que la mémoire célébrée transforme toujours une communauté. C'est précisément à partir de cette intuition que nous pouvons revenir au cœur de la foi chrétienne.

L'Eucharistie, le mémorial du Seigneur qui rassemble, est aussi un des lieux où plusieurs communautés vivent l'interculturalité comme un défi. On s'entend sur le fait qu'à chaque fois que nous la célébrons, nous faisons mémoire de la mort et de la résurrection du Seigneur pour nous tous et toutes, indépendamment de nos cultures d'origine. Mais le lieu même où le Christ rassemble son peuple au-delà des frontières culturelles peut devenir celui où les différences se manifestent avec la plus grande intensité. Ce paradoxe

n'est pas un échec de l'Eucharistie, mais rappelle plutôt que la communion n'efface pas les tensions : elle les assume pour les transformer.

Ainsi, comme dans la spiritualité autochtone, nos célébrations ne sont pas seulement des rencontres occasionnelles ; elles ne se limitent pas à une culture ou même à une époque, mais s'étendent à toute la création. Comme le dit bien le saint pape Jean-Paul II dans sa lettre encyclique *Ecclesia de Eucharistia* (2003), l'Eucharistie n'est pas seulement le souvenir de la Pâque du Christ ; elle en rend le mystère réellement présent et fait participer l'Église au sacrifice du Seigneur (EE, 11-13).

Si l'Eucharistie est le mémorial du Christ, elle ne peut appartenir à aucune culture particulière. Elle rassemble des femmes et des hommes différents autour d'une même mémoire, qui n'est plus la leur, mais celle du Seigneur. C'est pourquoi Jean-Paul II peut également affirmer que, depuis la Pentecôte, l'Église poursuit son pèlerinage en vivant de l'Eucharistie. Dès son origine, elle naît de la diversité des peuples rassemblés par un même Esprit. Ainsi, l'interculturalité n'est pas une réalité nouvelle, mais elle appartient à l'expérience même de l'Église.

L'interculturalité, ADN de l'Église

L'Église naît de la diversité des peuples rassemblés par un même Esprit. Ainsi, l'interculturalité n'est pas une réalité nouvelle, mais elle appartient à l'expérience même de l'Église.

Si nous convenons que l'Eucharistie est intrinsèquement mémorial (anamnèse), qu'elle n'est pas seulement l'évocation d'un événement passé mais l'actualisation sacramentelle de cet événement, et qu'elle est « le sacrifice de la Croix qui se perpétue au long des siècles » (EE, 11), certains des défis évoqués par nos témoins apparaîtront sous un autre jour. Par exemple, l'un des témoignages évoque des interférences entre des intervenants provenant de divers horizons. Qui a le droit de faire entendre sa voix ? Qui a préséance ? De telles questions se déplacent dès lors que l'on réalise qu'indépendamment des différentes origines, le service à la communauté devrait toujours être rendu en vue de perpétuer la mémoire de la mort et de la résurrection du Christ.

« L'expérience des animaux dans le récit d'Atahensic peut mieux nous faire comprendre l'importance de la collaboration dans la construction d'une communauté de foi. Imaginez si des animaux avaient ignoré le désir du rat musqué d'apporter son aide ; si les outardes n'avaient pas secouru Atahensic lors de sa chute, ou encore si le rat musqué n'avait pas osé demander de

faire sa part de la recherche de boue. Malgré leurs différences de capacité, chacun, par un dialogue mutuel, a participé à cette aventure qui a donné naissance à la Terre. Comme dans une danse, personne n'impose seul le rythme ; chacun contribue, selon son charisme, à une œuvre qui le dépasse.

Cependant, dans l'Eucharistie, comme l'affirme le pape Jean-Paul II, la communauté priante, en s'unissant au Christ, devient un signe et un instrument du salut pour toute l'humanité (EE, 22). Une telle communion ne peut demeurer enfermée en elle-même. Elle appelle chaque communauté à accueillir les dons que l'Esprit suscite en chacun. Les témoignages réunis dans ce numéro en offrent des expressions concrètes.

Un apprentissage mutuel

C'est d'ailleurs ce qu'exprime bien Joanie Paquet-Letellier dans « Quand nos cultures se rencontrent, la commune-union se crée ». Dans son témoignage sur sa participation à la vie ecclésiale au nord-ouest de Québec, elle nous livre le récit de la naissance d'une nouvelle façon d'être Église. Dans son témoignage, le récit ne se raconte pas du point de vue de la limite qu'impose l'interculturalité, mais plutôt de la naissance d'une nouvelle manière de vivre la communion. C'est, en ses propres mots, une commune-union, c'est-à-dire une union qui dépend de la participation de chacune et chacun.

Cette expérience trouve un écho dans les témoignages de Daniel et de Martin Laliberté. Selon eux, la rencontre entre des personnes issues de cultures différentes constitue une source d'apprentissage mutuel. L'enjeu n'est pas d'effacer les différences, mais de discerner ensemble ce qui demeure au cœur de la foi – le mystère pascal et la prière de l'Église – pendant que les expressions culturelles s'échangent, se tempèrent et s'enrichissent. Ainsi, la pastorale ne consiste plus à gérer des groupes ethniques, mais à reconnaître et à partager des charismes.

Ici, la différence, au lieu d'être une limite, devient une force créant ainsi une mosaïque visible même chez les commerçants du milieu. Par-delà les accents des nouveaux arrivants et les autres particularités de leurs héritages culturels, il s'agit de faire communauté en étant attentifs à chaque membre de l'assemblée. En plus, comme l'exprime bien Rodhain Kasuba, les tensions qui existent quand deux cultures se rencontrent « ne doivent être ni ignorées ni masquées, mais plutôt accueillies comme un appel à apprendre à faire route ensemble ».

La tension ne disparaît donc pas ; elle devient un lieu d'apprentissage et c'est peut-être là que la promesse de l'interculturalité commence à prendre forme.

Dans le récit d'Atahensic, si les animaux avaient considéré la petite taille du rat musqué comme un défaut, ils ne lui auraient pas permis de participer à la recherche de la boue. De même, nos assemblées doivent ouvrir la porte aux nouveaux arrivants pour exprimer leurs talents. Nous devons apprendre des animaux à laisser la possibilité de participation à chacune et chacun, indépendamment de ce qui le différencie en propre (accent, habillement, coutumes, rapport au temps).

Une nouveauté transformatrice

Plusieurs communautés ont réussi à créer des occasions de célébration interculturelle enviables – à Montréal, à Québec, au Manitoba, à Toronto, à Winnipeg, etc. –, mais il n'en existe aucune qui n'ait connu un début difficile. Pourtant, elles ne se sont pas découragées, car elles comprenaient que derrière l'apparence complexe d'une relation interculturelle et intergénérationnelle se trouvait une nouveauté transformatrice. Car, comme le dit bien Kamil Khoukaz, « l'unité ne se construit pas du jour au lendemain. [...] Elle est le fruit d'un cheminement collectif, marqué par la patience, la persévérance et la prière, où chacun est appelé à s'ouvrir et à faire un pas vers l'autre ».

Le *kairos* ne se manifeste peut-être pas dans l'absence de difficultés, mais dans la grâce qui permet à une communauté de les traverser sans renoncer à la communion.

L'une des préoccupations fréquemment évoquées dans les témoignages est la crainte que les communautés d'accueil ne perdent le contrôle de l'Église aux mains des immigrants. Chaque changement, qu'il soit opéré par le prêtre venant d'ailleurs ou même souhaité par les nouveaux membres de la communauté, peut être interprété comme un changement des habitudes dans le village ou même comme un changement des repères créés par les anciens de la paroisse.

Pourtant, selon Deirdre Meintel dans « La diversité ethnique au sein de l'Église catholique au Québec », ce que les immigrants apportent à l'Église n'est pas la volonté de s'attacher à leur identité ethnique, mais plutôt celle d'appartenir à une communauté, à une fraternité et à un lieu d'accueil. La communauté religieuse, pour sa part, leur offre, selon l'explication d'Alessandra Santopadre, des enseignements et un

vocabulaire religieux qui constituent un cadre de sens pour les nouveaux arrivants. Cela leur permet de réinterpréter et de revaloriser les souffrances et épreuves associées au processus migratoire, telles que la séparation de leurs proches, les difficultés de communication, les tracasseries administratives, la déqualification, le chômage ou la discrimination.

Autrement dit, ce que les nouveaux arrivants recherchent, ce n'est pas d'abord la préservation d'une identité culturelle, mais la possibilité de trouver une famille spirituelle. C'est peut-être là que l'interculturalité révèle son sens le plus profond : non pas juxtaposer des cultures, mais faire naître une fraternité capable d'accueillir les dons de chacune.

Au fond, Diane Bélanger avait peut-être déjà tout dit. L'Église interculturelle ne se construit ni par l'effacement des différences ni par leur juxtaposition, mais en acceptant d'entrer dans la danse. Comme les touches d'ébène et d'ivoire d'un même piano, comme les animaux rassemblés autour d'Atahensic, comme les disciples réunis à la Pentecôte autour d'un même Esprit, nous découvrons que la communion ne naît pas malgré nos différences, mais à travers elles. Là où la tension est accueillie, la promesse peut éclore, et là où cette promesse est vécue dans la foi, un véritable *kairos* surgit. Alors seulement, l'invitation de Diane Bélanger cesse d'être une belle formule pour devenir un appel adressé à toute l'Église : viens, vois et entre dans la danse ! 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Photo de Hannah Barata sur Pexels

Notes

¹ NDLR : L'image évoque le titre de l'ouvrage de la théologienne anichinabée Eva Solomon, *Entrez dans la danse* (Novalis, 2025), qui porte sur le processus d'« interculturelisation » à la rencontre de la foi chrétienne et des diverses spiritualités autochtones. L'ouvrage a été présenté dans *Vivre et célébrer*, 256-257, printemps-été 2026, p. 70-71.

² George Mitchell, « *Walking with Sky Woman* », *Living Histories: A Past Studies Journal* 2/1 (2023).

³ Robin Wall Kimmerer, *Braiding Sweetgrass*, Milkweed Editions, 2013, p. 383.



Gymnastique catholique

Gestes, postures et mouvements symboliques durant la célébration eucharistique

>>> PIERRE-CHARLES ROBITAILLE

ON PEUT LIRE dans le [Catéchisme de l'Église catholique](#) : « Dans la *Liturgie de la Nouvelle Alliance*, toute action liturgique, spécialement la célébration de l'Eucharistie et des sacrements, est une rencontre entre le Christ et l'Église. » (n° 1097) C'est sur cet horizon qu'il faut placer divers gestes, signes et postures de la célébration eucharistique que je rappelle dans cet article.

Le signe de la croix

Le signe catholique le plus utilisé par les membres de l'assemblée eucharistique est celui de la croix que l'on trace sur soi-même. Il constitue en soi une prière complète. Il est réalisé par le toucher de la main sur le front en utilisant la formule trinitaire (« Au nom du Père ») puis sur le sternum (« et du Fils »), l'épaule gauche (« et du Saint... ») et finalement, l'épaule droite (« ... Esprit »). Au moment opportun de la célébration et selon les rubriques, les fidèles tracent respectueusement ce signe sur eux-mêmes :

- au début de la messe ;
- lors du rite d'aspersion qui remplace l'acte pénitentiel (« *Asperges* ») ;

Retour
à la table
des
matières



Photo : Cathopic.com

- lorsque le président de l'assemblée dit « Que Dieu tout puissant nous fasse miséricorde... » au terme de l'acte pénitentiel ;
- après avoir reçu la sainte communion ;
- à la conclusion de la bénédiction finale.

À d'autres occasions, toutefois, le signe de croix peut se faire :

- en entrant ou en sortant de l'église (en utilisant l'eau bénite) ;
- en entrant ou en sortant d'un banc de l'église ;
- en passant devant la réserve eucharistique avant ou après la messe ;
- lorsque le président de l'assemblée circule près de nous durant la procession d'entrée ou de sortie de la célébration ;
- chaque fois que le président de la célébration fait sur nous une bénédiction.

Accueil de l'Évangile

En entendant le titre de l'Évangile qui sera proclamé lors de la messe, le fidèle trace trois petites croix sur sa personne (« *tres cruces* ») en utilisant le pouce sur le front, sur les lèvres et puis sur le cœur. On ajoute parfois cette prière : « Que le Seigneur soit en moi, sur mes lèvres et dans mon cœur. »

Génuflexion

Respect et révérence sont montrés au saint Sacrement lorsque nous nous tenons devant le tabernacle, en pliant le genou droit jusqu'au sol.

Nous faisons une génuflexion, au début et à la conclusion d'une célébration, lorsque nous entrons ou quittons un banc choisi pour assister et participer à une liturgie. À noter, cependant, qu'il n'est point besoin de faire une génuflexion au moment de quitter son banc pour communier.

Inclination

Une inclination révérente de la tête ou du haut du corps est faite lorsque la croix de procession passe près de nous lors de la procession d'entrée et de sortie.

Durant la profession de foi, nous faisons une inclination lors de la mention de l'incarnation du Seigneur (« *Incarnatus* »).



Photo : Pixabay.com



Photo : Dreamstime.com

Pendant l'offertoire, si un thuriféraire portant l'encensoir se présente devant l'autel et invite l'assemblée à se lever pour nous encenser, nous le faisons, pour ensuite nous incliner lors de l'encensement.

Nous pouvons nous incliner alors que nous disons « Seigneur prends pitié » durant l'acte pénitentiel, le *Kyrie*.

Après la consécration du pain et du vin, nous nous inclinons. Certains fidèles aiment alors murmurer « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20, 28).

Debout, avant de recevoir la communion, nous nous inclinons légèrement.

Se frapper la poitrine

On se frappe la poitrine trois fois durant le premier acte pénitentiel, le *Confiteor* (« J'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission »).

S'agenouiller

Le mot « agenouiller » (du grec *proskynein*) apparaît à 59 reprises dans le Nouveau Testament (24 fois dans le Livre de l'Apocalypse).

Nous nous agenouillons après la fraction du pain, à l'Agneau de Dieu (« *Agnus Dei* »).

Nous nous agenouillons durant les paroles de la consécration de la prière eucharistique.

Plusieurs s'agenouillent pour prier, en revenant dans leur banc, après avoir reçu la communion. Ils demeurent dans cette position jusqu'au moment où le président de l'assemblée, après la purification des vases liturgiques, retourne à son siège ou jusqu'au moment où il se lève et dit « Prions ».

Position assise

Nous sommes assis durant la première lecture, le psaume responsorial et la deuxième lecture, jusqu'à l'acclamation à l'évangile.

Nous sommes assis durant l'homélie.

Nous sommes assis durant la préparation des dons et l'offertoire (mais debout si les fidèles sont encensés).



Photo : Dreamstime.com

Debout

La posture debout a une importance particulière dans la liturgie. Le Nouveau Testament emploie l'image du « relèvement » pour dire la résurrection. Dieu a ainsi « relevé » Jésus d'entre les morts (Ac 2, 32 ; 13, 33-34) ; le Vivant est « debout à la droite de Dieu » (Ac 7, 55-56). Nous qui sommes « ressuscités avec le Christ » (Col 3,1), nous nous tenons debout à de nombreux moments pendant la liturgie.

Nous sommes ainsi debout pour :

- la procession d'entrée ;
- le rite de l'aspersion (*Asperges*) ;
- la profession de foi ;
- l'acclamation et la proclamation de l'évangile ;
- durant la prière universelle ;
- durant l'offertoire si l'assemblée est encensée ;
- lorsque le président de l'assemblée dit « Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Église » et demeurons debout en répondant « Pour la gloire de Dieu et le salut du monde » ;
- pendant la prière eucharistique, sauf durant la consécration¹ ;
- le *Notre Père* ;
- la prière après la communion et la bénédiction finale ;
- tant que dure la procession de sortie.

Le geste de la paix

On se tient debout pour l'accomplir, par un signe de la tête ou une poignée de main et parfois un baiser en disant « La paix soit avec toi (ou vous). »

Le chant

Saint Augustin nous assure que lorsque nous chantons, nous prions doublement – même pour les personnes qui faussent ! Le chant est une composante vitale d'une célébration. Si votre chant est déficient, priez Dieu pour qu'il améliore votre contribution !

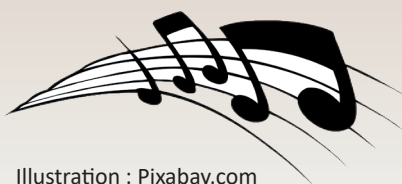


Illustration : Pixabay.com





Photo : Dreamstime.com

Répondre

L'eucharistie est un dialogue avec Dieu. Il est donc approprié de lui parler au moment opportun durant la liturgie. Par exemple, il convient de répondre au ministre lorsqu'il vous présente l'hostie consacrée au moment de la communion en disant « Le Corps du Christ. » La personne qui communie devrait alors répondre distinctement « Amen », ce qui est un clair agrément de la part du fidèle.

Il en est de même à la conclusion de la doxologie qui conclut la prière eucharistique.

L'*orans*

L'*orans* est une attitude corporelle de prière. Elle appartient uniquement au ministre qui préside. Il se tient alors debout, les coudes près du corps, les bras levés et tendus, et les paumes des mains levées vers le ciel. C'est un geste très ancien de supplication et d'offrande. La messe est à la fois commémoration et sacrifice. En adoptant la posture de l'*orans*, le ministre cherche à mieux évoquer la présence et l'apport du Seigneur dans l'action liturgique. 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Note

¹ La [Présentation générale du Missel romain](#) précise : « Là où il est de coutume que le peuple demeure à genoux depuis la fin du *Sanctus* jusqu'à la fin de la Prière eucharistique, et avant la communion quand le prêtre dit *Ecce Agnus Dei* (Voici l'Agneau de Dieu), il sera bon de conserver cette coutume. » (n° 43) Dans nos assemblées diversifiées, on peut souvent constater que les uns se relèvent alors que d'autres restent agenouillés au moment de l'anamnèse et jusqu'à la fin de la Prière. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter de cette diversité d'attitudes.

Retour
à la table
des
matières

Une célébration diocésaine

marquée par la diversité

>>> MICHEL BOUTOT

LE 27 AOÛT 2026, la cathédrale Saint-Jean l'Évangéliste accueillait une célébration diocésaine rassemblant les fidèles autour de leur nouvel évêque, M^{gr} Martin Laliberté. Bien que celui-ci exerçait déjà sa charge épiscopale depuis le 11 juillet, cette célébration offrait à l'ensemble des diocésains l'occasion de marquer ensemble cet événement. La préparation liturgique s'est alors articulée de façon très concrète autour de l'organisation de la célébration.

Nous n'avons pas consacré beaucoup de temps à réfléchir à une approche théorique de la célébration. Les rencontres ont surtout porté sur l'organisation de la liturgie : le déroulement du rite, la répartition des responsabilités, le choix des intervenants, des lectures et des chants, ainsi que l'ensemble des éléments nécessaires à la bonne tenue de la célébration.

Si une orientation générale a traversé notre travail, c'est celle de tenir compte, autant que possible, de la diversité présente dans notre diocèse. Cette préoccupation n'a pas été développée dans un document ou une réflexion particulière. Elle s'est plutôt traduite dans les décisions concrètes qui ont été prises au fil de la préparation.

La diversité présente dans le diocèse s'est notamment reflétée dans le choix des langues utilisées au cours de la célébration. Bien que le diocèse de Saint-Jean–Longueuil soit un diocèse francophone, il comprend également une unité pastorale anglophone ainsi que la Mission de Kahnawake.





© Bruno Olivier

Cette attention à la diversité linguistique s'est également manifestée dans les choix musicaux. Le chant d'ouverture, composé spécialement pour cette célébration, a été écrit en français et en anglais afin de refléter la réalité bilingue d'une partie du diocèse. De plus, l'un des chants du commun de la messe a été interprété en anglais, permettant ainsi à cette composante de notre Église diocésaine de trouver une expression concrète au sein de l'action liturgique.

La question de la diversité a aussi influencé le choix des personnes appelées à intervenir dans la célébration. Nous avons cherché à ce que différents milieux du diocèse soient représentés parmi les lecteurs et les autres intervenants. Cette préoccupation s'est notamment exprimée dans l'attention portée à la présence des femmes dans tous les lieux d'intervention qui leur étaient accessibles dans le cadre de la liturgie. Il ne s'agissait pas d'ajouter un élément particulier à la célébration, mais plutôt de veiller à ce que leur participation reflète la place qu'elles occupent dans la vie du diocèse.



© Bruno Olivier

La musique a constitué un autre espace où cette diversité pouvait s'exprimer. Nous avons d'abord approché des membres de la communauté brésilienne afin qu'ils prennent en charge un chant pendant la célébration. En raison de la période estivale, cette participation n'a finalement pas été possible. Nous avons toutefois demandé à plusieurs prêtres originaires de la République démocratique du Congo, aujourd'hui engagés dans différents milieux pastoraux du diocèse, d'assurer un chant d'offertoire en swahili.

Avec le recul, je dirais que notre manière d'aborder la liturgie de cette célébration a surtout consisté à intégrer dans des choix très concrets certaines réalités du diocèse. La diversité culturelle, linguistique et ecclésiale n'a pas été traitée comme un thème de la célébration, mais comme une réalité à prendre en compte dans le choix des personnes, des langues et des expressions musicales appelées à participer à l'action liturgique. C'est principalement de cette façon que nous avons préparé et réalisé la liturgie de l'installation de notre nouvel évêque.

Cette célébration est comme un « instantané » qui reflète, imparfaitement, la diversité présente dans le diocèse. Elle n'est pas nécessairement représentative de la « vie réelle », c'est-à-dire de la manière dont cette diversité est respectée, honorée, valorisée dans nos diverses communautés locales. Mais au début d'un mandat épiscopal, la force d'une telle liturgie est de signifier notre désir d'aller toujours plus loin sur le chemin de la rencontre mutuelle. ✍️



© Bruno Olivier



© Bruno Olivier

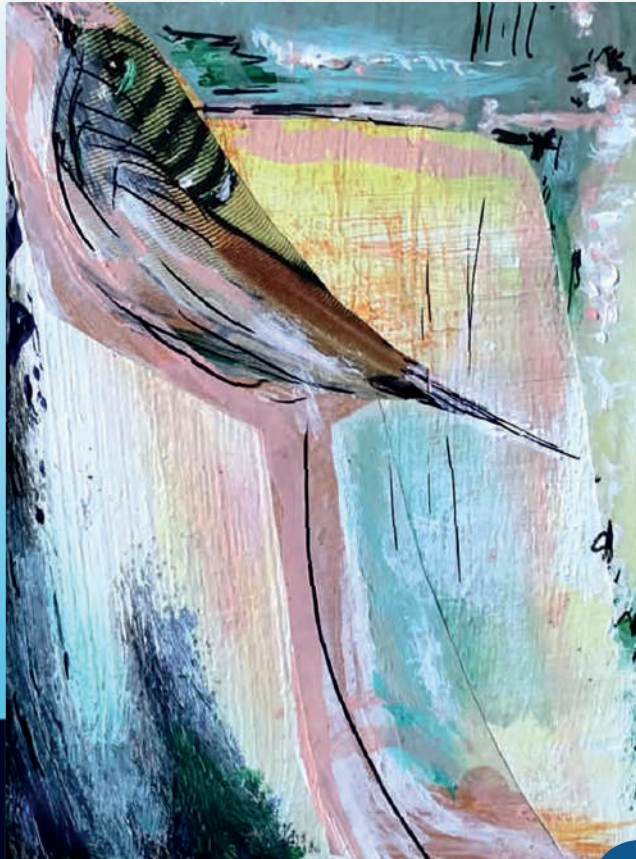
[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Échos

de l'actualité

© Jeanne Labbé
« Voir loin, voir grand »



**Une période marquée par des départs à la retraite au comité d'orientation et à l'ONL :
1 – Marijke Desmet ; 2 – Joël Chouinard ; 3 – Mario Coutu.**

« Elle, ses souliers ont beaucoup voyagé... »

Ces mots inspirés du « fou de l'île », le grand Félix Leclerc, n'ont pas été choisis au hasard pour amorcer ce message de reconnaissance à notre collègue et amie Marijke Desmet, qui vient d'annoncer son départ du comité d'orientation de *Vivre et célébrer*. Ils disent quelque chose d'essentiel de son parcours, placé sous le signe du déplacement, de la découverte et, comme Félix, de la musique et de la sagesse.

Enfant, Marijke a quitté sa Belgique natale avec toute sa famille pour s'installer à Trois-Rivières au Québec. Formée en mathématiques puis en théologie, ses pas la mènent dans le Grand Nord, puis à Timmins en Ontario et, finalement au diocèse de Nicolet, au Québec. Pendant plus de 25 ans, elle y a travaillé comme responsable de liturgie et, un temps, du catéchuménat. Elle a consacré beaucoup d'énergie à la pastorale et à la formation liturgiques et a accompagné des catéchumènes sur les chemins de la foi.

Rigueur et beauté, profondeur et créativité, précision du raisonnement et ouverture du cœur : ces qualités qui servent tant les mathématiques que la théologie, Marijke a aussi su les mettre au service de la musique. Son répertoire, vaste et varié, va des

Beatles à Robert Lebel à Bach (et plus encore). Guitariste et flutiste (et un peu pianiste), chanteuse et animatrice, elle sait guider une assemblée dans une célébration ou animer un groupe à l'occasion d'un rassemblement spécial.

Membre durant 18 ans du comité d'orientation de *Vivre et célébrer*, Marijke a ouvert des perspectives, posé des questions, réfléchi, écrit, avec la prudence, le discernement et l'élégance discrète qui la caractérisent.

Marijke a marché, beaucoup marché, et pas que sur des chemins faciles. Elle a longuement accompagné ses parents sur les voies étroites du vieillissement et de la maladie, et ses propres chemins ont été marqués par des épreuves de santé. Après des temps d'arrêt, elle a repris la marche, un peu ralentie parfois, mais avec courage et ténacité.



En duo avec Jean Grou
La Grande Assemblée (2013)
© Mario Coutu (CECC)

Échos de l'actualité



© Marie-Josée Poiré

En juin, Marijke a pris sa retraite : elle quitte le diocèse de Nicolet ainsi que le comité d'orientation de la revue. Nous voulons lui dire merci. Pour sa fidélité et la qualité de son engagement. Pour son intelligence fine et sa sensibilité profonde. Pour sa fidélité à la liturgie et à l'Église. Et pour la beauté qu'elle a semée parmi nous.

Marijke, tes souliers ont beaucoup voyagé et ils continueront à le faire. Nous avons eu le privilège de faire route un bon moment avec toi. Bonne découverte des nouveaux sentiers qui s'ouvrent devant toi : nous espérons t'y recroiser.

Marie-Josée Poiré

Départ de notre collègue Joël Chouinard

Notre collègue Joël Chouinard quitte le Comité d'orientation de la revue *Vivre et célébrer* après 17 ans de collaboration. Rédacteur en chef de 2009 à 2018, il a alors assuré la supervision, le suivi et les corrections nécessaires des articles demandés aux auteures et auteurs.

Joël est un chercheur de Dieu et de la vérité de la liturgie. Il a toujours eu le souci de la qualité des textes

reçus, de la légitimité de leur contenu et de l'exactitude de leurs références. Il savait respecter les échéances si importantes pour une maison d'édition et les lectrices et lecteurs assidus.

Sa formation et ses recherches à l'Institut supérieur de liturgie (ISL) de Paris lui ont donné des points de repère solides pour orienter la liturgie dans son diocèse de Joliette où il est devenu vicaire général. Il a exercé durant toutes ces années un ministère de présidence auprès de communautés paroissiales où sa pratique a toujours témoigné de son intérêt pour la croissance humaine et spirituelle du peuple de Dieu.



© Mario Coutu (CECC)

Merci, Joël, pour tes collaborations précieuses avec les équipes de travail de l'Office national de liturgie, dont celle du Comité d'orientation de la revue. Joie dans ton ministère pastoral ! Et continue à bien « vivre et célébrer » comme tu sais le faire.

Louis-André Naud

Vers d'autres orgues : départ de Mario Coutu

Aux premiers mois de 2010, un jeune cinquantenaire arrivait à l'Office national de liturgie (secteur français), au bureau de Montréal, pour coordonner la production de ses différentes publications.

Le défi était important. Bien sûr, Mario jouissait d'une solide formation académique, puisqu'il avait complété un doctorat en musicologie moins de deux ans auparavant. De même, son intérêt pour la liturgie était manifeste, lui qui, depuis 25 ans, était titulaire des grandes orgues de la cathédrale Saint-Jean l'Évangéliste, à Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec), et dont la thèse de doctorat portait sur le répertoire liturgique du début du 20^e siècle. Il m'a tout de même avoué qu'à l'époque, il ne connaissait pas grand-chose de l'*Ordo*, cette publication dont il deviendrait bientôt le maître d'œuvre, un ouvrage dont les subtilités calendaires peuvent donner des cheveux blancs à n'importe quel liturgiste ! La mise en page de la revue que vous avez sous les yeux présentement lui incomberait également, sans compter une longue liste de tâches connexes.

Pourtant, sous ses airs calmes et bien posés, Mario est « capable d'en prendre ». Son patron de l'époque mentionnait son assiduité, sa capacité à développer son autonomie et les bonnes relations qu'il a rapidement su établir avec ses collègues du secteur français de l'Office, comme avec ceux qui supervisaient le travail depuis la lointaine Ottawa !

Échos de l'actualité

Son parcours à l'ONL a été marqué par d'importants bouleversements, tant professionnels que personnels. En 2015, la CECC décidait de déménager le bureau montréalais de l'Office dans son édifice d'Ottawa. Mario dut alors composer avec de multiples déplacements pour harmoniser le travail avec sa responsabilité d'organiste et la présence auprès de son épouse Suzanne, aux prises avec des difficultés de santé. À cet égard, la pandémie a eu cela de bon que le télétravail lui facilita le soin de ses proches (Suzanne est hélas décédée en 2023).

Mario a aussi joué le rôle de passeur ! Après avoir été accueilli par Gaëtan Baillargeon, son premier directeur à l'ONL, il a permis une transition sereine vers les trois directeurs suivants (Louis-André Naud, 2013-2018 ; Éric Sylvestre, 2018-2021 ; moi-même, en poste depuis 2021). Je peux en témoigner chaleureusement : mon intégration à l'Office, y compris la nécessaire acquisition rapide de compétences très concrètes en lien avec les rituels, a grandement été facilitée par la présence de ce « pilier ». De même, il a soutenu la succession des divers rédacteurs en chef de la revue.

Or ce pilier nous quitte maintenant pour la retraite, après plus de 16 ans de bons et loyaux services, marqués par un dévouement constant pour la liturgie et pour ceux et celles qui s'y intéressent dans les communautés francophones du Canada. On peut déjà imaginer que cette retraite ne prendra pas la forme d'un « enfouissement tranquille » ! Il poursuit bien sûr sa première carrière, celle d'organiste, qu'il n'a jamais quittée depuis maintenant 50 ans, en cette année où il récupère enfin un instrument complètement fonctionnel grâce à une restauration majeure. Il se promet aussi des déplacements qu'il n'a pas eu l'occasion de faire trop souvent dans les dernières années, poussant des pointes ici ou là pour découvrir de nouveaux orgues et, surtout, tisser des liens d'amitié avec des collègues organistes. Peut-être jusqu'en France, m'a-t-il dit...

Sans doute continuera-t-il, à la petite station radio-amateur de son appartement, à assouvir sa passion pour les communications partout dans le monde. Et un nouveau défi l'attend dans les prochains mois : la responsabilité de la revue *Mixtures*, une publication de la Fédération des Amis de l'orgue du Québec. Il m'a toutefois assuré qu'il serait là pour assurer la nécessaire transition avec la personne appelée à prendre la relève. Heureusement, car sinon, qui sait si l'on ne se serait pas retrouvés avec Noël en été dans le prochain *Ordo* ?

Daniel Laliberté



© Mario Coutu (CECC)



© Mario Coutu (CECC)

Angelo Cardita (dir.) *Le legs liturgique de Guy Lapointe (1935-2022)*

QUÉBEC, PUL, 2025, 242 p.

Le milieu universitaire où Guy Lapointe a évolué a voulu lui rendre hommage par un colloque, dont les contributions ont ensuite été réunies dans le volume *Le legs liturgique de Guy Lapointe (1935-2022)*.

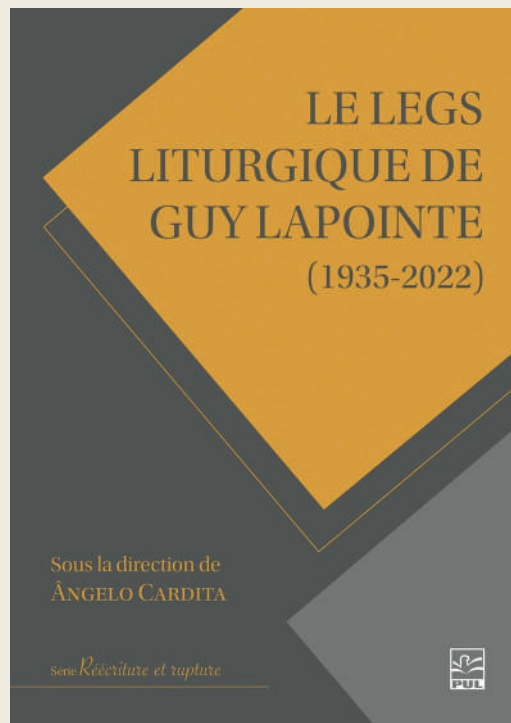
D'emblée, l'ouvrage met l'accent sur l'héritage transmis par l'enseignement et les publications de Guy Lapointe. Or, pour les membres de la Communauté chrétienne Saint-Albert-le-Grand de Montréal, son véritable « legs liturgique » réside aussi dans cette communauté où il s'est engagé pendant de nombreuses années comme « prêtre-accompagnateur ». C'est au sein de cette communauté qu'il a concrètement mis en œuvre les principes et les intuitions présentés dans le livre. La postface permet précisément de mieux saisir cette dimension essentielle de son parcours.

Les analyses réunies dans *Le legs liturgique* éclairent une part importante de l'œuvre écrite de Guy Lapointe, généralement reconnue pour sa simplicité et son accessibilité. L'ouvrage adopte toutefois un langage plus dense, et les auteurs peinent inévitablement à rendre pleinement compte de ce qui fut pour lui un véritable lieu de vie, de pratique et d'expérimentation.

Le livre n'évoque qu'en partie l'influence réciproque issue de sa relation pastorale avec la communauté chrétienne. Cette appartenance a nourri sa réflexion, stimulé sa recherche et confirmé plusieurs de ses intuitions. Il faut donc saluer le choix des responsables de l'ouvrage d'avoir inclus la conférence prononcée par Guy Lapointe en 2004, lors de la remise d'un titre par l'Ordre des Dominicains. Il y affirme qu'il ne peut dissocier son travail intellectuel, sa pratique de foi et son service presbytéral de ses liens profonds avec la Communauté chrétienne Saint-Albert-le-Grand.

Avant Guy Lapointe, un autre dominicain, André Gignac, avait déjà marqué la vie de cette communauté. Il avait innové par la création d'un modèle de célébration et par des propositions de prières eucharistiques au ton poétique. Guy Lapointe a repris cette dimension, tout en accordant une attention particulière à l'homélie, une insistance que reflète également l'ouvrage.

Le chapitre consacré à la production homilétique de Guy Lapointe, analysée par Olivier Bauer, aurait gagné à s'attarder davantage à ses thèmes de prédilection plutôt qu'à proposer une compilation largement tributaire du cycle liturgique. Sa prédication était en effet surtout centrée sur la naissance, le renouvellement et, plus largement, le mystère pascal.



L'homélie se trouve d'ailleurs à l'origine même du parcours de Guy Lapointe, dont la thèse doctorale portait sur les sermons d'Augustin. Si l'on peut discerner dans son cheminement certaines étapes et quelques hésitations, la cohérence d'ensemble de sa démarche mériterait d'être davantage mise en valeur.

Même si sa formation historiographique a d'abord occupé une place importante, Guy Lapointe est demeuré constamment inscrit dans le sillage de l'Église et de la réforme liturgique issue de Vatican II. Or, au Québec comme ailleurs, cet

Retour
à la table
des
matières

élan s'est progressivement essoufflé, sous l'effet des désertions massives et d'un certain retour à une « liturgie statique », selon l'expression de Brian Almeida.

Brian Almeida observe avec justesse que Guy Lapointe est resté fidèle à ce désir de renouvellement, à cette volonté de « célébrer là où vivent les hommes », pour reprendre le titre de son manifeste liturgique. Les critères qu'il met en avant correspondent bien à ceux que Lapointe a cherché à mettre en œuvre, en particulier dans le domaine du langage, où plusieurs constatent aujourd'hui une régression et un repli sur une sous-culture d'Église plutôt qu'une véritable prise en compte de notre temps.

Dans un autre article, Ângelo Cardita rappelle avec pertinence une conviction essentielle de Guy Lapointe : « la liturgie ne vit pas d'abord de textes ». Encore faut-il faire vivre ces textes de manière festive, symbolique et toujours enracinée dans l'expérience vécue.

Robert Mager salue pour sa part « le style d'un passeur » en évoquant l'écriture théologique de Guy Lapointe. Son témoignage met en lumière la proximité de l'auteur avec son « compagnon de route en Église » et souligne ce qui fait la singularité de cette œuvre : une voix propre, assumée, et une manière d'être au monde perceptible, entre autres, dans ses textes pour l'Office national de liturgie. On y retrouve plusieurs de ses thèmes de prédilection : la métaphore théâtrale, le langage symbolique, l'actualisation de la mémoire, la corporéité de la foi et l'appel à l'ouverture. Mager souligne également l'influence majeure de Louis-Marie Chauvet, qui invite à penser la liturgie en termes de langage.

Dans son introduction, Ângelo Cardita, initiateur du congrès et du projet de publication, retrace les grandes lignes du parcours et de la pensée de Guy Lapointe. Il y voit un passage de la dimension symbolique vers une compréhension plus poétique et spirituelle de la liturgie. On peut toutefois se demander si Guy Lapointe n'a pas plutôt cherché à unifier ces différents registres.

Cardita affirme vouloir éviter toute idéalisation et adopter une posture critique. Or, à la lecture, la critique vise surtout une culture

ecclésiale réfractaire à la créativité, voire une « théologie liturgique moribonde ». Se dessine ainsi, en filigrane, un hommage à celui qui a su conjuguer symboles et langage poétique. Les auteurs lui reprochent tout au plus de ne pas avoir poussé plus loin certaines élaborations théoriques, ce qu'explique sans doute l'importance qu'a prise chez lui la pratique, toujours en dialogue avec les réalités culturelles, sociales et ecclésiales.

Qu'on parle de la liturgie comme « mise en scène » ou comme « entracte », Guy Lapointe cherche avant tout à en faire un espace de liberté où peut advenir la parole de Dieu, au-delà de la seule représentation ou de la simple expression.

L'ensemble des contributions réunies dans *Le legs liturgique de Guy Lapointe* illustre une conviction centrale de son œuvre : la foi chrétienne comporte une dimension poétique essentielle, et la liturgie en constitue l'espace d'expression privilégié. Guy Lapointe le formulait lui-même avec force en posant cette question : « Et si Dieu parlait en poète ? »

RAYMOND LATOUR, O.P.



L'illustration de la page couverture
Pixabay.com

Les crédits des autres photos et des illustrations insérées dans la revue sont inscrits dans les pages où elles apparaissent.

LES AUTEURS

(Suite de la page 2)

Joanie Paquet-Letellier est agente de pastorale laïque de l'archidiocèse de Québec.

Daniel Laliberté est le directeur actuel de l'Office national de liturgie.

Prêtre de l'archidiocèse de Québec, Pierre-Charles Robitaille est un ancien rédacteur en chef de *Vivre et célébrer*.

Alessandra Santopadre est adjointe au directeur de l'Office des communautés culturelles et rituelles de l'Archidiocèse de Montréal.



Revue de pastorale liturgique
et sacramentelle

Vivre et célébrer est une revue de réflexion et de formation à l'expérience liturgique et sacramentelle. Elle s'adresse aux responsables, aux intervenants et intervenantes en liturgie et à toutes les personnes qui souhaitent intégrer l'expérience liturgique et sacramentelle à leur engagement ecclésial et social. Chaque numéro comporte un dossier thématique, des fiches sur des pratiques liturgiques, des chroniques, des documents et des informations émanant de diverses instances ecclésiales.

Vivre et célébrer, vol. 60, n° 258, Copyright © Concacan Inc., 2026.
Tous droits réservés.

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la
[Licence Creative Commons Attribution - Pas d'utilisation
Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).



Si par inadvertance, l'auteur a omis d'obtenir une permission pour l'utilisation d'une œuvre protégée, l'éditeur, sur avis du détenteur, ajoutera la mention de droit d'auteur dans le prochain tirage de la revue.

Comité d'orientation : Marilena Berardinelli, Michel Boutot, Serge Comeau, M^{gr} Louis Corriveau, Mario Coutu, Gustave Ineza, o.p., Daniel Laliberté, Rémi Lepage, Robert Mager, Louis-André Naud, Marie-Josée Poiré, Erik Sorensen, s.j., Patrick Vézina.

Rédaction

OFFICE NATIONAL DE LITURGIE
2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 2J2

Tél. : 613 241-9461 poste 137

Télec. : 613 241-9048

Courriel : onl@cecc.ca

Site web : cecc.ca

Daniel Laliberté, directeur

Robert Mager, rédacteur en chef

Mario Coutu, coordonnateur (adjoint à la rédaction et mise en page)

Conception graphique

[Charles Lessard, graphiste](#)

Abonnement

L'abonnement est gratuit. Pour recevoir *Vivre et célébrer* dès sa publication, [cliquez ici](#) ou contactez-nous par téléphone à l'Office national de liturgie, au numéro ci-dessus.

Les numéros antérieurs à 2017 (en version imprimée) ont été numérisés et sont maintenant disponibles en ligne. Vous pouvez y accéder directement en cliquant [ici](#).

Retour
à la table
des
matières

DÉPÔT LÉGAL : Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 1911-754X

DÉPÔT : Bibliothèque et archives nationales du Québec, Montréal

